

DOSSIER THÉMATIQUE 1

ÊTRES HUMAINS ET ANIMAUX : INTERACTIONS, COHABITATION, REPRÉSENTATIONS, PERCEPTIONS, AU PROCHE-ORIENT ANTIQUE ET EN ÉGYPTE PRÉDYNASTIQUE

DIR. FRANÇOISE LAROCHE-TRAUNECKER ET ISABELLE WEYGAND

- | | |
|------------|--|
| 1 | Françoise LAROCHE-TRAUNECKER, Isabelle WEYGAND
Introduction. Recherches récentes sur les relations entre les hommes et les animaux |
| 6 | Isabelle WEYGAND
Les deux pièges à animal découverts à Mari (Syrie, fin du III ^e et début II ^e millénaire av. J.-C.) et leur place dans la production d'autres sites antiques |
| 29 | Isabelle WEYGAND, Françoise LAROCHE-TRAUNECKER
Archéologie expérimentale : la reproduction du plus grand piège de Mari (TH.87.121) et l'étude de son fonctionnement |
| 41 | Isabelle WEYGAND
Hypothèses sur le fonctionnement des pièges en terre cuite et sur la nature des animaux capturés à Mari ainsi que dans d'autres sites du Proche-Orient, du Moyen-Orient et de la Méditerranée orientale depuis l'âge du Bronze jusqu'à l'époque médiévale |
| 61 | Axelle BRÉMONT
Des façons de s'approprier un animal.
Entrave, instrumentalisation, réification dans les relations humains/non-humains au Prédynastique égyptien (c. 3800-3100 av. J.-C.) |
| 78 | Vérène CHALENDAR
Entre cohabitation & confrontation : le chien en Mésopotamie |
| 98 | Géraldine MASTELLI WEISSROCK
Poisson des hommes, poisson des dieux.
Croisement des données archéologiques, épigraphiques et iconographiques de la fin de l'Uruk aux Dynasties archaïques (c. 3200-2350 av. J.-C.) en pays de Sumer |
| 110 | Françoise LAROCHE-TRAUNECKER
Une interprétation de conduits énigmatiques à Mari : faire passer à travers les murs des animaux chasseurs de rongeurs, comme des mangoustes |

	<p style="text-align: center;">DOSSIER THÉMATIQUE 2</p> <p style="text-align: center;">NOUVELLES DONNÉES ET PERSPECTIVES DE RECHERCHES SUR LA PÉRIODE ROMAINE EN PLAINE D'ALSACE ET SES ABORDS</p>
	DIR. ANTONIN NÜSSLEIN
121	<p>Antonin NÜSSLEIN Introduction. La plaine d'Alsace et ses abords à la période romaine : pistes de recherche pour les années futures</p>
128	<p>Eric BOËS, Yasmine MECHADI et Clémentine VANASSCHE L'étude des ossements brûlés provenant des dépôts de crémation antiques en Alsace : évolution des protocoles et perspectives</p>
143	<p>Audrey HABASQUE-SUDOUR, Adeline PICHOT, Antonin NÜSSLEIN, Muriel ROTH-ZEHNER Les ensembles funéraires en contexte rural en Alsace, de la Tène finale à la fin du Haut-Empire, un bilan préliminaire</p>
163	<p>Séverine BLIN, Pascal FLOTTÉ, Mathias HIGELIN Les nécropoles antiques de Koenigshoffen à Strasbourg</p>
171	<p>Axelle MURER, Hélène BARRAND-EMAM, Mathilde BOLOU, Guillaume MARTY Nouvelles données sur l'occupation tardo-antique de Kembs-Cambete (Haut-Rhin)</p>
209	<p>Antonin NÜSSLEIN, Maxime CALBRIS, Paul NÜSSLEIN Le secteur des « bâtiments B » de l'établissement rural d'époque romaine du <i>Gurtelbach</i> à Dehlingen (67) : une longue succession d'occupations</p>
233	<p>Félix FLEISCHER, Loïc DAVERAT, Antonin NÜSSLEIN Trois grands ouvrages hydrauliques découverts sur le territoire des Triboques à Mommenheim-Bernolsheim et Kolbsheim (Bas-Rhin, France)</p>
251	<p>Audrey HABASQUE-SUDOUR, Antonin NÜSSLEIN Rejoindre Brumath-<i>Brocomagus</i>, capitale de la cité des Triboques à la période romaine. Découverte récente de deux tronçons de voies des axes Brumath-Saverne et Brumath-Strasbourg</p>
261	<p>Florent JODRY Regards croisés sur les moulins en basalte du Haut-Empire le long de l'axe rhénan</p>
	<p style="text-align: center;">VARIA</p> <p style="text-align: center;">DIR. MAX THOMÉ</p>
270	<p>Laure BÉZARD, Alice PERRIN, Marie STAHL, Océane VALENCIA Le référentiel de gestion des données et archives de l'archéologie : un outil à découvrir</p>
281	<p>Isabelle WEYGAND Mari : une deuxième figurine féminine nue en terre cuite (fin III^e - début II^e millénaire av. J.-C.), en bon état de conservation</p>

DOSSIER THÉMATIQUE 1

ÊTRES HUMAINS ET ANIMAUX : INTERACTIONS, COHABITATION, REPRÉSENTATIONS, PERCEPTIONS, AU PROCHE-ORIENT ANTIQUE ET EN ÉGYPTE PRÉDYNASTIQUE

dir. Françoise LAROCHE-TRAUNECKER

&

Isabelle WEYGAND

RECHERCHES RÉCENTES SUR LES RELATIONS ENTRE LES HOMMES ET LES ANIMAUX

Françoise LAROCHE-TRAUNECKER

Architecte-archéologue
UMR 7044 Archimède

francoise.laroche@misha.fr

Isabelle WEYGAND

Chercheuse associée
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède

iweygand@orange.fr

RÉSUMÉ

MOTS-CLÉS

Animaux,
Proche-Orient,
Préhistoire,
Antiquité,
archéologie,
archéozoologie,
chasse,
pièges,
domestication
dressage.

Les études actuelles sur les animaux sont nombreuses et menées par des chercheurs de disciplines diverses. Les sujets abordés dans ce dossier concernent la chasse, les pièges, les animaux domestique possédés (bovins) ou partageant les foyers des hommes (chien), les animaux sauvages consommés (poissons) ou apprivoisés (mangoustes) et les représentations réelles ou symboliques qu'en faisaient les hommes de l'Antiquité.

RECENT RESEARCH ON THE RELATIONSHIPS BETWEEN HUMANS AND ANIMALS

Current studies on animals are numerous and carried out by researchers from various disciplines. The subjects covered in this file concern hunting, traps, domestic animals owned (cattle) or sharing the homes of men (dogs), wild animals consumed (fish) or tamed (mongooses) and the real or symbolic representations that did the men of antiquity.

KEYWORDS

Animals,
Near East,
Prehistory,
Antiquity,
archaeology,
zooarchaeology,
hunting,
traps,
domestication,
training.

Ce dossier a pour origine des découvertes archéologiques faites sur le site de Mari : un piège à animal en terre cuite, étudié et publié par Isabelle Weygand [1], de taille supérieure à celle des pièges à rats habituels, et des installations en plâtre inexpliquées, interprétées ici par Françoise Laroche-Traunecker [2] comme étant destinées à des animaux. Ces sujets nous ont conduites à approfondir nos recherches sur les animaux, en particulier la mangouste [3], et la manière dont ils étaient traités et perçus par les hommes de l'Antiquité. Nous avons ensuite fait appel à des chercheurs de notre UMR et à des collègues d'autres unités intéressés par les animaux dans l'Antiquité [4], en les invitant à nous rejoindre pour constituer un « Dossier thématique » qui pouvait accueillir des contributions très diverses.

Les recherches sur les animaux se sont multipliées ces dernières années, diffusées par des publications [5], des colloques, des séminaires ou des visio-conférences [6].

Traditionnellement menées par des zoologues ou des archéozoologues [7] comme, au sein même de notre UMR 7044 Archimède, l'archéozoologue Rose-

Marie Arbogast [8], elles intéressent de plus en plus les archéologues, les historiens d'art, les historiens ou les philologues. Un certain nombre de ces chercheurs ont fait des animaux leur spécialité, au-delà de leur discipline d'origine. Pour montrer la diversité et l'étendue des études, nous ne citerons que quelques exemples parmi bien d'autres. Dans le monde grec, Christophe Chandezon [9], a publié des études sur l'élevage et sur les relations entre les hommes et les animaux domestiques. Les décors animaliers des parois de tombes égyptiennes couvertes de scènes de pêche ou de chasse aux oiseaux sont étudiés dans leurs moindres détails par Linda Evans [10]. Dans les régions du Proche-Orient et de la Méditerranée, diverses études sur les animaux ont été réunies et publiées par un hittitologue, Billie Jean Collins, ainsi que par Laerke Recht, en collaboration avec des spécialistes de tous horizons [11].

Ces études font apparaître que les distinctions des anciens manuels en deux catégories, animaux sauvages et animaux domestiques, demandent à être nuancées [12].

[1] WEYGAND 1993.

[2] Voir *infra*, p. 29-40.

[3] Des articles sur la mangouste au Proche Orient (LAROCHÉ-TRAUNECKER, à paraître) et sur les noms antiques de l'animal (étude en cours de Claude Traunecker) complèteront ce dossier.

[4] Nous remercions Anne-Caroline Rendu-Loisel, Philippe Quenet et Sylvie Donnat de nous avoir recommandé des auteurs dans leurs disciplines.

[5] Comme en témoignent les bibliographies fournies des différents articles de ce dossier.

[6] Trois colloques sur les relations entre les humains et les animaux ont eu lieu à Chicago, organisés et édités par ASOR (American Schools of Oriental Research) et Laura Battini : « *In previous years the focus was on birds* (2019), then (2020) *on dogs and equids, because of their particular relations with humans. This session* (2021) *focuses on "official" and popular representations of animals to better understand the complex relationships between humans and animals* ».

Séminaires : les animaux dans les mondes orientaux, séminaire d'Histoire et d'Archéologie des Mondes Orientaux (SHAMO), 26 janvier-13 avril 2023 et 25 janvier-25 avril 2024 (organisés par Cécile Michel, Arscan, Nanterre).

Visio-conférences organisées par ARWA (The International Association for Archaeological Research in Western & Central Asia) sur le thème des animaux : les 7.7.2022, 12.9.2022, 29.3.2023 et 25.4.2023.

[7] Citons par exemple l'archéozoologue Joachim Boessneck, auteur de monographies sur les faunes de Mésopotamie, du Levant, d'Anatolie et d'Égypte (voir les bibliographies d'articles du dossier). Dale James Osborn a publié des manuels de base sur les mammifères en Égypte actuelle et antique (OSBORN & OSBORNOVA 1998) ; sur l'Égypte, voir aussi des études de Patrick F. Houlihan (HOULIHAN 1996) ; l'archéozoologue Emmanuelle Vila étudie la faune de nombreux sites du Proche-Orient ancien (VILA 1998).

[8] Une liste des publications de Rose-Marie Arbogast est en ligne sur le site de l'UMR 7044 Archimède. Responsable de l'ostéothèque de l'université de Strasbourg, elle nous a montré des spécimens de mandibules de petits mammifères intéressants pour nos articles et nous l'en remercions.

[9] Christophe Chandezon, professeur à l'université de Montpellier, a soutenu une thèse sur l'élevage en Grèce et en Asie Mineure (CHANDEZON 2003).

[10] Linda Evans, professeur à l'université Macquarie de Sydney, a publié toute une série d'articles sur les animaux, accessibles sur le site d'Academia.

[11] Voir COLLINS 2002 ; RECHT & ZEMAN-WISNIEWSKA 2021 ; RECHT & TSOUPAROPOULOU 2021 ; Laerke Recht, professeur à l'université de Graz, organise des recherches, colloques et podcasts sur toutes sortes d'animaux, jusqu'aux scorpions et aux insectes.

[12] Voir BRÉMONT, *infra*, p. 61-77.

Des animaux sauvages, d'abord chassés par les hommes pour se nourrir, ont été domestiqués afin d'être disponibles plus facilement pour leur consommation (bovidés, ovidés, caprinés, suidés, volaille). D'autres animaux ont été adaptés à l'usage auquel l'homme voulait les destiner : les transports ou les combats (équidés). La distinction entre sauvage et domestique est plus difficile à déterminer lorsqu'il s'agit d'animaux dont les caractères naturels n'ont pas été modifiés, mais qui ont été apprivoisés ou dressés par l'homme afin de participer avec lui à des activités comme la chasse ou la cueillette (canidés, rapaces, singes [13]). Enfin, on peut trouver comme animaux de compagnie aussi bien des animaux dits domestiques (chien, chat) que des animaux dits sauvages (singe, mangouste).

Tout récemment, des découvertes archéologiques dans le désert de Jordanie ont ouvert de nouvelles perspectives sur la pratique de la chasse au Néolithique et à l'Âge du Bronze. Il s'agit de constructions en pierre de grandes dimensions, constituées de longs murets destinés à canaliser vers des enclos des troupeaux de bêtes sauvages en migration et à les faire tomber dans des fosses. Ces installations, repérées depuis longtemps par des aviateurs et appelées « *desert kites* », avaient donné lieu à de nombreuses interprétations et controverses. Les fouilles récentes ont permis de connaître leur fonctionnement et ont révélé l'existence de sanctuaires et de rituels liés à ces chasses [14].

D'autres pièges, beaucoup moins grands mais construits en pierre également, avaient déjà été découverts et publiés : des « *leopard traps* » [15]. Leur forme et leur fonctionnement sont totalement différents. Ils s'apparentent à une série de pièges en terre cuite plus petits, issus de fouilles d'une vaste aire géographique.

Ces pièges en terre cuite font, dans ce dossier, l'objet de trois articles.

Rédigés et illustrés par Isabelle Weygand seule (articles 1 [16] et 3 [17]) et en collaboration avec Françoise Laroche-Traunecker, Perrine Léger et Joël Traunecker (article 2 [18]), les trois articles sur les pièges forment une suite logique : le premier présente une documentation complète et comparative sur une vingtaine de pièges en terre cuite issus de fouilles, incluant deux pièges de Mari, et mentionne l'apport des textes antiques ; le deuxième a pour but d'étudier en détail le fonctionnement d'un piège et son système de fermeture en ayant recours à l'archéologie expérimentale – grâce à la reproduction en France du plus grand piège provenant de Mari – ; le troisième utilise les résultats de cette expérience pour confirmer ou non le fonctionnement des autres pièges et proposer des hypothèses sur les animaux qui ont pu être capturés, en tenant compte de la taille des objets, de l'espace intérieur disponible et aussi des animaux existant dans l'Antiquité au Proche-Orient.

Les quatre autres articles de ce dossier étudient les relations entre les hommes et les animaux de la préhistoire et de l'antiquité au Proche-Orient. À partir de documents fournis par l'archéologie – objets, représentations, sources textuelles, vestiges archéozoologiques – chacune des contributions étudie des animaux différents avec des approches particulières et variées.

Axelle Brémont [19] s'interroge sur la nature des relations entre hommes et animaux en Égypte au IV^e millénaire av. J.-C. (époque prédynastique) d'après les représentations, les découvertes archéologiques et les études archéozoologiques. La domestication avec ses nuances, le marquage des animaux, l'appropriation de l'animal (exemple des bovins) et la présence de figurines ou représentations d'animaux dans les tombes posent question. Comment les Égyptiens de l'époque prédynastique concevaient-ils leurs relations avec les animaux ? L'objectif est de mieux comprendre leur pensée d'après les diverses sources existantes.

[13] Cas d'un singe cueillant des fruits dans un arbre (HOULIHAN 1996, p. 105 ; LEWIS & LLEWELLYN-JONES 2017, p. 696).

[14] ABU-AZIZEH & TARAWNEH 2015, p. 95–119. BARGE et col. 2020, p. 179–200.

[15] PORAT et al. 2013, voir en particulier la fig. 2 p. 717.

[16] WEYGAND, I., « Les deux pièges à animal découverts à Mari (Syrie, fin du III^e et début II^e millénaire av. J.-C.) et leur place dans la production d'autres sites antiques », *infra*, p. 6–28.

[17] WEYGAND, I., « Hypothèses sur le fonctionnement des pièges et sur la nature des animaux capturés à Mari ainsi

que dans d'autres sites du Proche-Orient, du Moyen-Orient et de la Méditerranée orientale depuis l'âge du Bronze jusqu'à l'époque médiévale », *infra*, p. 41–60.

[18] WEYGAND, I. & LAROCHE-TRAUNECKER, F., « Archéologie expérimentale : la reproduction du plus grand piège de Mari (TH. 87.121) et l'étude de son fonctionnement », *infra*, p. 29–40.

[19] BRÉMONT, A., « Des façons de s'approprier un animal. Entrave, instrumentalisation, réification dans les relations humains/non-humains au Prédynastique égyptien (c. 3800–3100 av. J.-C.) », *infra*, p. 61–77.

S'appuyant sur les textes, Véréne Chalendar [20] montre comment l'image du chien est complexe aux yeux des Mésopotamiens. Dans les textes et l'iconographie, dont les supports sont divers (sceaux, figurines d'argile modelées ou estampées, céramiques), elle apparaît tantôt positive, tantôt négative (par exemple avec la démonsse Lamaštu), elle varie si le chien est domestiqué ou sauvage. Comment les êtres humains concevaient-ils le rapport positif ou non des animaux avec certains dieux, leur utilisation pour les rituels de protection, pour les présages, pour la médecine ?

Considérant une période ancienne de l'histoire du pays de Sumer (fin IV^e, début du III^e millénaire av. J.-C.), au moment de l'émergence des cités, Géraldine Mastelli [21] cherche à mieux préciser le rapport de l'homme au poisson. Diverses sources sont utilisées et croisées, celles fournies par l'archéologie, mais aussi l'apport de l'iconographie, des textes et des données archéozoologiques. Quel est le rôle des poissons dans le pays entre deux fleuves lors des offrandes religieuses, des banquets, du culte rendu aux défunts, quelle est la perception des Anciens sur son rôle symbolique voire apotropaïque ?

Après une observation fine sur le chantier de conduits énigmatiques en plâtre découverts à Mari dans le quartier dit « du souk », Françoise Laroche-Traunecker [22] en déduit qu'ils avaient été prévus dès la construction des murs et étaient conçus pour des animaux. Ces vestiges architecturaux permettent d'avancer l'hypothèse de l'utilisation par l'homme d'un animal dressé pour chasser les rongeurs, rôle qui conviendrait très bien à la mangouste.

Au terme de la découverte des travaux présentés, il apparaît que le rapport entre hommes et animaux dans le Proche-Orient antique était beaucoup plus complexe et nuancé que l'on pouvait le soupçonner. ■

[20] CHALENDAR, V., « Entre cohabitation & confrontation : le chien en Mésopotamie », *infra* p. 78-97.

[21] MASTELLI WEISSROCK, G., « Poisson des hommes, poisson des dieux. Croisement des données archéologiques, épigraphiques et iconographiques de la fin de l'Uruk aux Dynasties archaïques (c. 3200-2350 av. J.-C.) en pays de Sumer », *infra*, p. 98-109.

[22] LAROCHE-TRAUNECKER, F., « Une interprétation de conduits énigmatiques à Mari : faire passer à travers les murs des animaux chasseurs de rongeurs, comme des mangoustes », *infra*, p. 110-120.

- ABU-AZIZEH, Wael & TARAWNEH, Mohammad, Barakat, 2015**, « Out of the Harra: Desert kites in Southeastern Jordan. New results from the South Eastern Badia Archaeological Project », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 26, p. 95-119.
- BARGE, Olivier et col. 2020**, « Desert kites et constructions apparentées : découvertes récentes et mise à jour de l'extension géographique », *Paléorient*, 46.1-2, p. 179-200.
- CHANDEZON, Christophe, 2003**, *L'élevage en Grèce (fin v^e-fin I^{er} s. a.C.). L'apport des sources épigraphiques*, *Ausonius, Scripta Antiqua* 5, Bordeaux.
- COLLINS, Billie Jean, (éd.), 2002**, *A History of the Animal World in the Ancient Near East*, *Handbuch der Orientalistik* 64. Leiden, Boston, Köln : Brill.
- HOULIHAN, Patrick F., 1996**, *The animal world of the Pharaohs*. Thames and Hudson, London.
- LAROCHE-TRAUNECKER, Françoise, à paraître**, « The mongoose, a wild animal in natural, religious or domestic contexts », dans Laura BATTINI (éd.), *Thinking, Speaking, and Representing Animals in the Ancient Near East: New Perspectives from Texts and Images (Archaeopress Ancient Near Eastern Archaeological Series 11)*, Oxford : Archaeopress.
- LEWIS, Sian & LLEWELLYN-JONES, Lloyd, 2017**, *The Culture of Animals in Antiquity: A Sourcebook with Commentaries*, New York: Routledge.
- OSBORN, Dale J. & OSBORNOVÁ, Jana, 1998**, *The Mammals of Ancient Egypt, The Natural History of Egypt* 4, Warminster.
- PORAT, Naomi, AVNER, Uzy, HOLZER, Assaf, SHEMTOV, Rahamin & HORWITZ, Liora Kolska, 2013**, "Fourth-millennium-BC 'leopard traps' from the Negev Desert (Israel)", *Antiquity* 87, p. 714-727, Cambridge.
- RECHT, Laerke & ZEMAN-WISNIEWSKA, Kristina (éd.), 2021**, *Animal Iconography in the archeological Record. New Approaches, New Dimensions*, Cambridge.
- RECHT, Laerke & TSOUPAROPOULOU, Christina (éd.), 2021**, *Fierce Lions, angry Mice and fat tailed Sheep, Animal Encounters in the Ancient Near Est*, Cambridge.
- VILA, Emmanuelle, 1998**, *L'Exploitation des animaux en Mésopotamie aux IV^e et III^e millénaires avant J.-C.*, CNRS Éditions (EAN : 9782271055583).
- WEYGAND, Isabelle, 1993**, « Un piège à Mari », *Mari Annales de Recherches Interdisciplinaires* 7, p. 329-337, Paris.

LES DEUX PIÈGES À ANIMAL DÉCOUVERTS À MARI (SYRIE, FIN DU III^E ET DÉBUT II^E MILLÉNAIRE AV. J.-C.) ET LEUR PLACE DANS LA PRODUCTION D'AUTRES SITES ANTIQUES

Isabelle WEYGAND
Chercheuse associée
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède

iweygand@orange.fr

RÉSUMÉ

Deux pièges à animal ont été découverts sur le site de Mari/Tell Hariri en Syrie, l'un datant de la fin du III^e millénaire et le second du début du II^e millénaire av. J.-C. dans des contextes d'habitation. Ils sont étudiés ici et replacés dans la production d'une vingtaine d'objets antiques de même vocation : ils proviennent d'une vaste aire géographique (de la vallée de l'Indus jusqu'en Méditerranée orientale) et leur datation s'échelonne depuis le début du III^e millénaire jusqu'au I^{er} millénaire av. J.-C. Leur dessin à la même échelle permet de les comparer

aisément et de dégager des points communs ou des spécificités. Cette catégorie d'objets, souvent mal interprétés par les fouilleurs, est déjà mentionnée dans les textes antiques mésopotamiens, elle concerne les préoccupations de la vie quotidienne.

MOTS-CLÉS

Piège,
Mari,
Mésopotamie,
vallée de l'Indus,
Afghanistan,
Iran,
Égypte,
Chypre,
Crète,
âge du Bronze.

TWO ANIMAL TRAPS DISCOVERED AT MARI (SYRIA, END OF THE 3RD MILLENNIUM AND BEGINNING OF THE 2ND MILLENNIUM BCE) AND THEIR PLACE IN THE PRODUCTION OF OTHER ANCIENT SITES

Two animal traps have been discovered in habitation contexts at the Mari/Tell Hariri site in Syria, one dating from the end of the 3rd millennium BCE and the second from the beginning of the 2nd millennium BCE. They are studied here and replaced in a production of about twenty other antique objects: they come from a very large geographical area (from the Indus Valley to the eastern Mediterranean) and their dating ranges from the beginning of the third millennium up to the first millennium BCE. Their representation on the same scale makes it possible to easily compare them and to identify common points or specificities. This kind of objects, often misinterpreted by excavators, is already mentioned in ancient Mesopotamian texts: they illustrate worries of daily life.

KEYWORDS

Trap,
Mari,
Mesopotamia,
Indus Valley,
Afghanistan,
Iran,
Egypt,
Cyprus,
Crete,
Bronze Age.

Depuis la vallée de l'Indus jusqu'en Méditerranée, la coexistence des hommes et des animaux a nécessité dès la plus haute antiquité des aménagements domestiques, par exemple par la création d'objets destinés à maîtriser ce qui était perçu comme nuisible aux activités humaines. S'ils sont assez peu nombreux et pas toujours identifiés par les fouilleurs, les pièges à animaux en terre cuite sont attestés dès le III^e millénaire au Pakistan (Mohenjo-Daro), en Afghanistan (Mundigak) et en Iran (Bampur). D'autres exemplaires ont été découverts plus à l'ouest, au Proche-Orient et en Méditerranée orientale pendant le II^e et le I^{er} millénaire av. J.-C. : par exemple en Égypte (Kahun), en Iraq (Nippur, Tell ed-Deylam, Séleucie du Tigre), en Syrie (Emar, Mari (**fig. 1, 6a-d**)), dans l'île de Chypre (Enkomi, Athienou) et en Crète (Zakros, Knossos). S'il est difficile d'en dresser une liste exhaustive puisque ces objets sont trop souvent mal compris lors de leur découverte, une liste d'une vingtaine d'exemplaires a été dressée ; on peut distinguer quelques groupes de dimensions semblables avec des formes diverses (**tableau, fig. 2a-e**). Cette étude s'appuie sur les recherches initiées par V. Karageorghis et D. Drummond dès les années 1970 [1].

L'occasion nous est donnée ici de faire le point sur les deux pièges en terre cuite découverts à Mari, de les comparer à d'autres exemplaires et aussi d'en expérimenter le fonctionnement [2]. Dès 1938, A. Parrot avait mis au jour un piège (M.1785 bis) qu'il avait identifié comme étant un filtre, c'est pourquoi nous reprenons ici son étude en détail. Comme le deuxième piège de Mari (TH.87.121) a déjà été publié par l'auteur [3], il apparaîtra parmi les autres objets

comme élément comparatif. Cependant, la nouveauté est que ce dernier a été reproduit récemment en application de l'archéologie expérimentale, ce qui nous permet de mieux comprendre non seulement ses techniques de fabrication et son fonctionnement de manière concrète mais aussi de confirmer ou non à quel animal il était destiné [4]. C'est ce qui justifie une nouvelle étude des deux objets de Mari (**fig. 1, 6a-d**), envisagée dans un espace géographique et chronologique de plus grande envergure et en les comparant à d'autres pièges antiques.

LA NOTION DE PIÈGE DANS LES TEXTES

Même si les mentions de pièges sont peu nombreuses, l'idée de mettre en cage un animal capturé, sauvage ou domestiqué, et puis de le transporter apparaît dans quelques textes mésopotamiens datés du II^e ou du I^{er} millénaire av. J.-C. rédigés en paléo-babylonien ou en néo-assyrien. L'écart chronologique entre ces diverses sources étant très important, environ un millénaire ou un peu plus, ce sont des cultures différentes et cela incite à la prudence dans leur interprétation. Il s'agit le plus souvent d'archives épistolaires, parfois de documents littéraires ou de nature rituelle, qui nous mettent en contact avec la vie quotidienne.

Sont utilisés les termes de *bīt esēri*, de *bīt ruqqi*, de *muballiṭtum*, *ḫuḫāru* [5] ou de *quppu*.

[1] Premiers articles : KARAGEORGHIS 1972 (pièges de Chypre), DRUMMOND 1980 (synthèse sur divers pièges).

[2] Le fonctionnement proposé par l'auteur en 1993 pour le piège TH.87.121 avait été mis en doute par un ami, Daniel Jost et par son frère Jean-Marie Jost, vétérinaire. D'où la décision de vérifier sur une reproduction du piège, voir l'étude détaillée de son fonctionnement dans l'article dans ce volume, WEYGAND & LAROCHE-TRAUNECKER 2024.

[3] WEYGAND 1993, voir la description détaillée du grand piège TH.87.121, non reportée ici mais reprise dans l'article WEYGAND & LAROCHE-TRAUNECKER 2024, *infra*, p. 29-40.

[4] Voir dans ce volume, l'étude détaillée des animaux qui pouvaient avoir été capturés, WEYGAND 2024, *infra*, p. 41-60.

[5] *bīt esēri*, *bīt ruqqi*, *muballiṭtum* : SALONEN 1976, p. 30 et p. 47-48, cage pour animaux capturés à la chasse, VON SODEN 1995, p. 249, « Jagdtiere ». Le terme *muballiṭtum* est notamment associé au lion, OPPENHEIM 2004b, p. 157,2, « cage for lion » ; voir aussi LION 1992, p. 362 et n. 51. *ḫuḫāru*, OPPENHEIM 1995, p. 224-225, 1 « bird trap », la mention (*giš*) montre bien qu'il s'agit d'un piège en bois ; OSTEN-SACKEN 2015, p. 179-180 et OPPENHEIM 1995, p. 25, 1 (« bird trap »). Le mot *quppu* désigne une cage utilisée pour les oiseaux, REINER 1995, p. 307, *quppu A*, 2, cage et BLACK *et col.* 2000, p. 291 *quppu(m)* « (bird) cage », panier, cage, boîte toujours en matériau périssable (bois, vannerie).

Que nous apprennent les textes de Mari ? La notion d'enfermer un animal, *bīt esēri* (communément traduit par « cage, confinement ») [6] traduit ici par prison, apparaît à deux reprises en babylonien dans le texte consacré au rituel du culte d'Ishtar, cependant les signes cunéiformes y sont incomplètement conservés [7]. Le mot *muballiṭtum* [8] sert à désigner une cage en bois munie d'ouvertures avec l'idée de maintenir l'animal sauvage en vie. À Mari, il est utilisé deux fois à propos d'un lion capturé et enfermé. Par exemple dans une lettre écrite par Iaqqim-Addu et envoyée au roi Zimri-Lim, on peut lire : « ... Ce lion dans une cage en bois j'ai fait entrer ; puis sur un bateau je (l')ai fait [monter et à] mon [sei]gneur je le fais conduire » [9]. Enfin, dans les archives de Mari [10], des leurres pour capturer des oiseaux sont mentionnés. Les oiseaux sauvages étaient chassés et certaines sources signalent l'existence de pièges (*ḥuḥāru*, *quppu*), façonnés en pièces de bois ou en vannerie, pour les capturer et les garder ; ces animaux étaient maintenus vivants dans des « maisons pour oiseaux » (*é mušen* ou *bīt išṣūrī*) [11]. Une lettre écrite sous Zimri-Lim décrit comment les pêcheurs utilisaient des pièces de bois et confectionnaient des pièges pour attraper des poissons vivants [12].

[6] Ce terme dérive du verbe *esēru* (enfermer, confiner), OPPENHEIM 2004a, p. 335, *bīt esēri* ; cage, Mari, SB. BLACK et col. 2000, p. 80. *esēru(m)* « confinement », in *bīt esēri* « cage ». v. *esēru(m)* II « to enclose, confine » ; OPPENHEIM 2004a, p. 334 v *esēru* B 1, to shut in, to enclose, to confine ; 4. *ussuru* to enclose, to take captive. 5. *utassuru* « to become enclosed », ePSD <http://psd.museum.upenn.edu/nepsd-frame.html>, *esēru* « pag [ENCLOSE] wr. Pag « to enclose, confine, cage (a bird) », Akk. *esēru* ; *šutanuhu*.

[7] Mes remerciements à A.-C. Rendu-Loisel qui a attiré mon attention sur ce point. OPPENHEIM 2004a, *esēru* B, p. 335-336, cage ou prison. DOSSIN 1938, II, lignes 24-27, dont voici la transcription (revue par A.-C. Rendu-Loisel) et la traduction de l'auteur : *iṣ-t[u]* E₂ *Kāfig fe-s[i]-r[i]* *ik-ta-áš-d[u]* . MĒŠ [] *u-wa-áš-ša-ru-ma im-* [] E₂ *e-s[i]-r[i]* , hors de la prison [] on prendra, puis les [] on relâchera, puis [] la prison [] .

[8] *muballiṭtum/muballittum* terme qui peut être orthographié de deux manières, selon les sources : *muballiṭtum* selon SALONEN 1976 p. 47, SODEN 1995, p. 665 et BLACK et col. 2000, p. 213 ; *muballittum* selon OPPENHEIM & REINER 2004, p. 157, cage en bois pour le lion.

[9] JEAN 1950, 106.20, p. 184-185, l.19-23 (texte cité ici : l. 20-23) et BIROT 1974, 14 et 16.

[10] TALON 1985, p. 184, utilisation du mot *arru*, oiseau servant d'appât, de leurre ; OSTEN-SACKEN 2015, p. 184 et n. 678.

[11] *bīt išṣūrī*, OSTEN-SACKEN 2015, p. 201, 206 (textes époque Ur III). Pour les formes de pièges à oiseaux, SALONEN 1973, p. 40 (croquis). Mentionnons aussi le terme de *kilūbu* «bird trap» (lettre d'El-Amarna), OPPENHEIM 2008, p. 361 et SALONEN 1973, p. 40 (croquis) et BLACK et col. 2000, p. 157 « (bird) cage, trap » Am. ; en outre,

Dans les sources plus tardives, on trouve encore quelques exemples évoquant l'idée d'enfermer un animal. Le terme *bīt esēri* apparaît dans un texte écrit en néo-assyrien : le roi Aššurnasirpal II [13] prétend avoir chassé quinze lions et cinquante lionceaux puis placé ces animaux dans des cages qu'il a prévu de déposer dans son palais de Kalhu (Nimrud) ainsi que dans d'autres palais de son pays. Enfin, dans un texte littéraire, récit populaire rédigé en assyrien et daté de la fin du VIII^e siècle av. J.-C. (Sargon II), *bīt ruqqi* [14] désigne un contenant ; cette fois il est question d'une cage utilisée pour y loger un chien ou d'une niche.

Même si ces quelques expressions ont été utilisées à des époques éloignées les unes des autres dans le temps en Mésopotamie, il n'en reste pas moins vrai que la notion d'enfermement d'un animal semble bel et bien exister et est attestée dès le début du II^e millénaire dans les textes de Mari. Par contre, les mots qui désignent la capture font apparaître qu'ils sont liés à des matériaux périssables, souvent du bois ou du roseau et non de l'argile [15].

kakkullu désigne une boîte en bois pouvant piéger les oiseaux « wooden box (with a cover) », *ibid.*, p. 59.2 et BLACK et col. 2000, p. 141 (« a wooden box »). Les termes *kilūbu* et *kakkullu*, renvoient à la chasse aux oiseaux.

[12] OZAN 1994, p. 155, 85 (A.781), lignes 5-6 ; l'auteur renvoie au terme *haṭṭum*, pièges pour capturer les oiseaux, SALONEN 1970, p. 56

[13] Kalhu (Nimrud), KING 1902, p. 202, col. IV 27-32, traduction de l'auteur : « in the city of Calah and in the palaces of my land in cages (ina *bīt e-si-ir*) I set them and their cubs ». Mentionné aussi par LION 1992, p. 357-358 et p. 364.

[14] *bīt ruqqi*, LAMBERT 1960, p. 218-219, pl. 57 ; REINER & ROTH 1999, p. 420, *kalbu la ērib bīti rabiṣ ina É ruq-qī* « the dog may not enter the house, it lies in the *bīt ruqqi* ». Le terme *ruqqi* renvoie à un chaudron, un contenant en métal (dét. du métal *urudu*), cf. REINER & ROTH 1999 et BLACK et col. 2000, p. 307. Mais *bīt ruqqi* est le lieu (maison, bâtiment, pièce, espace) où il se trouve (REINER & ROTH, 1999, p. 420a) *ruqqi in bīt ruqqi s.* (« a storage building ») ; c'est une pièce ou un bâtiment de stockage. Voir BLACK et col. 2000, p. 307, *ruqqi(m)* I *bīt ruqqi* (« room housing cauldron ») : c'est la pièce ou un bâtiment abritant le chaudron. Comme le terme *ruqqi* est précédé de *bīt* (*bītu* maison, bâtiment, pièce, dépôt, etc. rarement contenant, litt. la maison du chaudron), il pourrait s'agir d'une annexe de la maison, d'un abri pour le chien qui n'est pas admis dans la maison, dans ce cas pas forcément d'une cage (cf. dans cette note : citation du proverbe LAMBERT 1960).

[15] En effet, dans la situation actuelle, les recherches menées dans les dictionnaires ont fait apparaître des mots qui renvoient à des objets en bois, déterminatif *geš/giš*) ou en roseau (*gi*), mais pas en argile (*dug*).

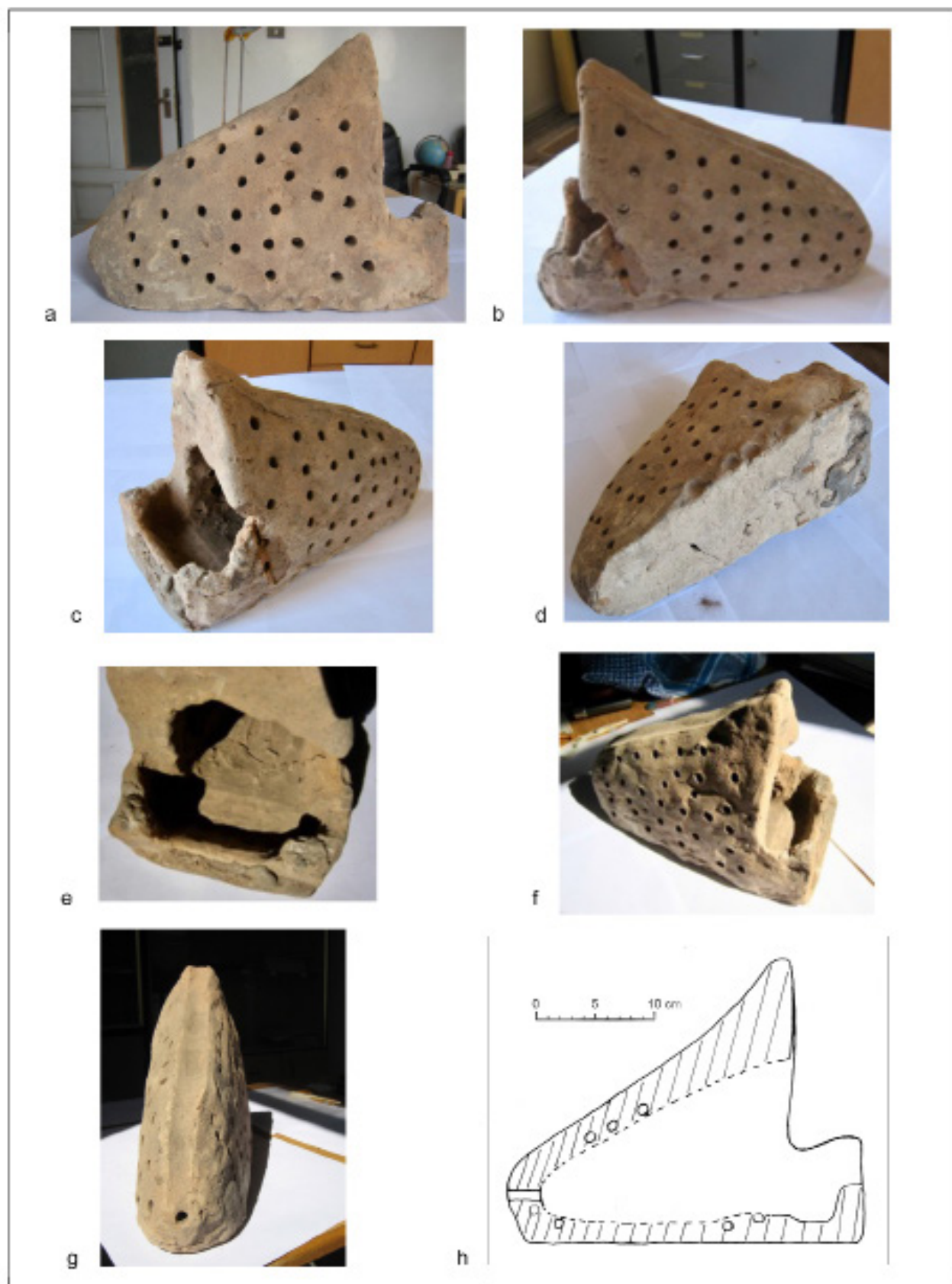


Figure 1 a-h : Mari, piège M.1785 bis, photos I. Weygand (a-g) ; coupe, échelle 1/5, I. Weygand (h).

Fig. 2a Tableau des pièges antiques et modernes étudiés.

Mesures exprimées en centimètres (cm), parfois en *pouces* (*i*) ; 1 pouce = 2,54 cm. Abréviations mesures : *i* (inches) ; L longueur ; l. largeur ; H hauteur ; ép. épaisseur ; D diamètre ; maxi. maximum. Abréviations dans le texte : av. avant ; apr. après ; éch. échelle ; env. environ ; ext. extérieur ; fragm. fragmentaire ; niv. niveau ; mill. millénaire ; ouv. ouverture ; perf. perforation ; prof. profondeur ; s. siècle.

N°	Site / Pays, /musée / N° inventaire / Date	Dimensions externes L x H x l. (cm) <i>Pouces = i</i>	Espace interne pour l'animal L x H x l. (cm) <i>Pouces = i</i>	Publications, références	Remarques
1	Mohenjo-daro /1 Pakistan, Musée National. DK 12 299. III ^e mill. av. J.-C.	L 9.7 <i>i</i> (24,64) x H 4.55 <i>i</i> (11,56) x l. 4.23 <i>i</i> (10,74).	L 8.7 <i>i</i> (22,10) x l. 3.1 <i>i</i> (7,88) x H 3.1 <i>i</i> (7,88).	MACKAY 1938, p. 427-428, pl. LIV n°16-17 (photos). DRUMMOND 1980.	
2	Mohenjo-daro /2 Pakistan, Musée National ; selon Drummond, 1980 Musée de Delhi. DK 8140. III ^e mill. av. J.-C.	L 6.15 <i>i</i> (15,62) x H 3.1 <i>i</i> (7,87) x l. 3.3 <i>i</i> (8,38). D 1.88 <i>i</i> (4,77). Prof. 3,4 <i>i</i> (8,64). Ouv. sur sommet : 1,9 <i>i</i> (4,83) x 0,34 <i>i</i> (0,86).	estimé d'après la coupe : L 6 x l. 7 x H 5.	- MACKAY 1938, p. 427-428, pl. LIV n°20, 21,22 (photos) et pl. CVII, 22 (dessin, coupe). - DRUMMOND 1980.	Objet en deux parties internes, voir coupe. Profil transversal circulaire. Espace interne très petit.
3	Mundigak /1 Afghanistan, Musée de Kaboul. III ^e mill., période IV, ca. 2700 av. J.-C.	L 25,8 x H maxi 15,6 x l. 12,3 ; ép. paroi 0,9 ; deux oreillettes latérales l. 1,8. Perforations au dos D 0,3. Fente cruciforme : L 8,4 ; l. 0,9. Oreillettes de chaque côté de l'ouverture à glissière (2).	env. L 22 x H 12 x l. 11.	- CASAL 1961, vol. I, fig. G p. 146 ; fig. 84, n°314 et p. 197. - DRUMMOND 1980, un pied dessiné à l'avant gauche, fig. I-n°3 ; lieu musée Kaboul, tabl. I-3.	Une fente cruciforme sur le haut de la panse. Trois (?) perforations au dos ? Pieds (2 ?) mentionnés de forme circulaire.
4	Mundigak /2 Afghanistan. Paris, Musée Guimet. III ^e mill. av. J.-C., période IV, ca. 2700 av. J.-C.	L 30 x H maxi 15,6 ; l. 13 (?) ; ép paroi 0,9. Trois perforations alignées au dos, D 0,3. Fentes (3) sur la panse, L 9 x l. 6.	env. L 25 x H 13,8 x l.13 (?).	CASAL 1961 vol. I, fig. G p. 146 ; fig. 84, n°314a et p. 197. Oreillettes de chaque côté la trappe (2). Porte conservée.	En avant et à la base, deux pieds longilignes. Sur la panse cylindrique, trois fentes parallèles (côtés et sommet).
5	Bampur Iran. III ^e mill. av. J.-C.	Dessin sans échelle. Deux tessons non jointifs. Fragments d'un piège avec rainure de porte aménagée.	?	- CARDI de 1967 p. 33-41. - CARDI de 1970, p. 327-329, fig. 49 (photo tessons), 50 (dessin à droite) et p. 331.	Identifié comme piège à souris ou petit animal, p. 331. Comparé à Mundigak 314. Site Y, niveau 12.

Fig. 2b Liste des pièges antiques et modernes étudiés.

N°	Site / Pays, /musée / N° inventaire / Date	Dimensions externes L x H x l. (cm)	Espace interne pour l'animal L x H x l. (cm)	Publications, références	Remarques
6	Kahun , Egypte Londres, Petrie Museum. Début IIe mill. av. J.-C., XII ^e dynastie.	L 27 x H 11 à 13,4 (anse incluse) x l. 12,2 (haut), 12,9 (centre), 13,5 (base). ép. 1,5. D anse 3,4.	estimé : L 21-22 x H 8 x l. env 10. ouvertures : L 4- 5 x L. 1.	- PETRIE 1889-90, p. 8-9 et pl. V,8 ; contexte d'habitat, dans déchets ; un poulailler selon l'auteur p. 9. - DRUMMOND et col.1990, p. 90-98 et pl. 28 (a-d).	DRUMMOND et col. 1990, p. 92. Poids du piège antique 2,221 kg, si complet estimé à 2,950 kg. Poids du piège reconstitué : 2,908 kg.
7	Séleucie du Tigre /1. Iraq. N° 6823. 141 av. J.-C. à 43 apr. J.-C. (IIe s av. à Ier s. après J.-C.). Début époque parthe.	L 30,7 x H cons 13,1. Prof. 12,8.	L 22-23 x H 10 x l. 9 (?).	DEBEVOISE 1934, fig 350 et catal p. 116. Anse fragm dans le sens longitudinal. Deux petits pieds à l'avant. Interprété comme porte-braise ou lanterne.	"Niveau III-6 ; proche d'un sol." Contexte habitat (?). Une rainure concave pour la porte ; creux aménagé derrière l'ouverture ; perforation à l'arrière.
8	Séleucie du Tigre /2 Iraq. N° 9749 141 av. J.-C. à 43 apr. J.-C. (II ^e s. av. à I ^{er} s. apr. J.-C.) Début époque parthe.	L 36 x H cons 17. Prof. 13.	L 30,5 x H 13,5 x l. 12.	DEBEVOISE 1934, fig 351 et catal p. 116. Amorce d'une anse dans le sens longitudinal. Interprété comme porte braise (charbon ou bois), ou comme lanterne.	Complet, mais anse fragm, 2 petits pieds à l'avant. Rainure pour porte. Perforé à l'arrière. Niveau III.
9	Nippur Iraq. Musée d'Istanbul. Babylonien ancien ou époque kassite. Bronze Moyen.	- L 20 env. (Peters). - Dimensions estimées d'après dessin SIMPSON 1993 : H max avec pied 19,5 ; H corps 16,5 estimée x l. (?) ; H ouv. porte 7,5 ; H pied 1,55 cm ; l. fente 2 ; H appendice sur sommet 2 env.	estimé d'après SIMPSON 1993 : L 14-15 x H 13 maxi.	- PETERS 1898, <i>Nippur</i> , vol. II, p. 390 et pl. VI n°6. Dessin sans éch, piège presque complet sauf la porte. Non identifié par l'auteur. - Photo dans SIMPSON 1993, fig. 2 p. 19.	Trouvé dans Hill V, même couche que les tombes babyloniennes. Un autre objet semblable découvert dans "the Cossaeon rooms" devant le temple. Trois pieds et traces d'une anse cassée.

Fig. 2c Liste des pièges antiques et modernes étudiés.

N°	Site / Pays, /musée / N° inventaire / Date	Dimensions externes L x H x l. (cm)	Espace interne pour l'animal L x H x l. (cm)	Publications, références	Remarques
10	Suse Iran. Paris, Louvre, département des Arts islamiques, Denon, salle 185, vitrine 15a. MAO S.960 VIII ^e -X ^e s. apr. J.-C., époque islamique.	L 31,1 x H 25,5 x D 15,6. x ép 0,9. JOEL et PELI 2005 : H 30,5 ; D 15,5.	Estimé : L 25-26 x D 14.	- JOEL et PELI 2005, p. 236, n°325. - fiche descriptive de Claire Tabbagh, site des collections, musée du Louvre, 2007. Terre cuite au décor peigné : 4 pieds, une anse avec poucier et cavité. Trois trous dans la paroi.	Avec une anse pour fixer la ficelle. Poids : 1,928 kg. Identifié comme cage pour conserver l'animal. Contexte de découverte non mentionné.
11	Afrasiab/ Samarcande Ouzbékistan. Musée d'Afrasiab A-50-348. X ^e s. ap. J.-C.	D 15. L non mentionnée. Fragm.	???	GRENET 1992, p. 115, n°303. "fragment de souricière sur pied avec anse et une fente, argile cuite tournée".	Semble de dimension semblable à l'objet de Suse, vu le diamètre de l'ouverture.
12	Tell ed- Deylam/Dilbat Iraq, à 50 km au NE de Babylone. Musée Bagdad (?) 1D 55. Bronze moyen.	L. 35,4 x H corps 13,1 ; H max avec excroissance 20 x D ext corps : 11,4. ép. paroi 0,8 ; H protubérance 8,6.	L env. 17 à 19 (selon position de l'appât) x H 11,4 x l. 11,4. d'après ARMSTRONG 2001, p.20-g.	- ARMSTRONG 1992, p. 221. - ARMSTRONG 2001, texte p. 7 et p. 16, fig. 7, dessins p. 20- fig. 11-g (coupe transversale et longitudinale).	En forme de "bouteille", avec une application sur le haut objet, pour la ficelle. Chantier B, habitat.
13	Emar Syrie, Musée Alep. Bronze récent.	L 30 x D ext 11 à 12 ; ép. parois 1 à 1,5. - MARGUERON et MULLER 2022, p. 519-520 et pl. 220 : 3 perf. latérales ovales : H 2 à 3,4 ; l. 1 à 1,3. Perf. circulaires D 1,5. Ouverture D 6-7.	L 19-20 x H 6-7 x l. 6-7 cm. Bords internes arrondis.	- MARGUERON 1985, p. 143-145 et pl. XVIII. - KARAGEORGHIS 1992, p. 215, fig. 7 (dessins) - WEYGAND 1993. - MARGUERON et MULLER 2022, p. 519-520 et pl. 220.	" Dans pièce secondaire d'une maison dépendant du <i>Hilani</i> , sur le sol du locus 10, près de la porte, dans la zone affectée aux réserves alimentaires. Bronze récent."

Fig. 2d Liste des pièges antiques et modernes étudiés.

N°	Site / Pays, /musée / N° inventaire / Date	Dimensions externes L x H x l. (cm)	Espace interne pour l'animal L x H x l. (cm)	Publications, références	Remarques
14	MARI , Syrie, Musée Deir ez-Zor M.1785 bis . Bronze Moyen (Ville III).	L 30 maxi x H max 24 x l. max 15 ; l. médiane 14,4. Ouverture, H 13 ; l. maxi 7,2.	L maxi 21 x H près porte 13 maxi ; H fond 3. x l. fond 5, ; l. près porte 6,5.	PARROT 1959, p. 137-138, fig. 94 et pl. XXXVII.	fragmentaire. Trouvé dans le "palais royal, couloir" (A.Parrot).
15	MARI , Syrie, Musée Deir ez-Zor. TH.87.121 fin III ^e mill. ca. 2300 av. J.-C.	L. maxi 55,5 x H. 24 x l. 22,8. ép. parois 1,2 à 4,4.	L. env. 40-44 x H 19 x l. 18.	WEYGAND 1993, p. 329-337.	Presque complet. Sur le sol d'une pièce d'une maison.
16	Enkomi , Chypre, Musée de Nicosie. Bronze moyen. Late cypriote Bronze Age II C (entre 1450-1200 av. J.-C), KARAGEORGHIS 1993.	- DIKAIOS 1969- 1971 : L 37 x 12,6 x (?). - KARAGEORGHIS 1972 : L 37 x H 14 x l. maxi 11. Ouverture : H 8,5 x l. 5,8.	L 26 x H 8 x 7.	- DIKAIOS 1969- 1971, pl. 125-1 n°851, pl. 150-15. - KARAGEORGHIS 1972, p. 109-112, fig. 1 et 4. - KARAGEORGHIS 1992, p. 213, fig. 4 (dessins). - KARAGEORGHIS 1993, p. 56, fig. 48. - DAVARAS 1989, fig. 4 p. 6. - DRUMMOND 1983, p. 199-200, fig. 1a.	Forme allongée sans pieds. Trouvé dans tombe 10, n° 821. Identifié comme "snake house", KARAGEORGHIS 1972, p. 110 ; l'animal y aurait été conservé. DAVARAS 1989 : dans tombe "d'apiculteur".
17	Athienou Chypre, Musée de Nicosie. inv. 3193. XIII ^e s. av. J.-C, selon KARAGEORGHIS 1993, p. 56.	L 27,5 à 30 maxi x H. 14 à 19,5 x l. 15. Selon KARAGEORGHIS 1993 : L 29 x H sans manche 14 x l. 13.	L 22 x H 11 env. x l. 7-8.	- DOTHAN et BEN-TOR 1983, p. 53, 54 (fig.1) et p. 55. Dessins (5). - KARAGEORGHIS 1992, p. 214, fig. 5 (dessins) - KARAGEORGHIS 1993, p. 56- 57, fig. 49. - DRUMMOND 1983, p. 199-200, fig. 1b.	Dans loc. 637 niv III (fosse). Identifié comme "snake house" (DOTHAN et BEN-TOR 1983) à cause des trous. En bon état sauf ouverture.

Fig. 2e Liste des pièges antiques et modernes étudiés.

N°	Site / Pays, /musée / N° inventaire / Date	Dimensions externes L x H x l. (cm)	Espace interne pour l'animal L x H x l. (cm)	Publications, références	Remarques
18	Chypre A 68 Musée de Chypre.	L. 31 cons x H maxi. 13,7 x l. 10,5.	L 23,7 (?) cons. x H 8,2 x l. 5,5.	- KARAGEORGHIS 1987, p. 98, fig. 1. - KARAGEORGHIS 1992, p. 214, fig. 6 (dessins). - KARAGEORGHIS 1993, p. 56-57, fig. 50.	Provenance incertaine à Chypre. L'avant est incomplet.
19	Zakros /1 (Grèce, Crète) Musée local.	DAVARAS 1989 : L 26,4 x D 12,8 x D perf sur le côté 1,1 x D pied 0,1.	L 23 (?) x H 10 (?)	- DAVARAS 1989, fig. 1, p. 2 (dessin). - KARAGEORGHIS 1992, p. 215, fig. 8 (dessins).	Dans la brèche d'un rocher en montagne avec traces de brûlé à l'intérieur. Selon DAVARAS, objet servant à enfumer les abeilles et à récolter le miel sauvage.
20	Zakros /2 (Grèce, Crète) époque mycénienne.	Dimensions inconnues. Dessin sans échelle.	?	- DAVARAS 1989, fig. 2, p. 4 (dessin). - HOGARTH 1900-1901, fig. 51 p. 141 (dessin ; dimensions inconnues). - KARAGEORGHIS 1992, p. 215, fig. 9 (dessins).	HOGARTH 1900-1901 : dans pièce de maison I, pièce XIV avec autres vases, voir plan fig. C, p. 138.
21	Knossos (Grèce, Crète) Minoen Moyen III.	- EVANS 1928 : L 21,34 (8,4 i) x H 13,3 (5,2 i). ép. paroi 0,9. D perf 0,9. - DAVARAS 1989 : L 22,5 x D 14,5. Deux pieds (à l'arrière).	L 16 x H 6 (env).	- EVANS 1928, fig 176 p. 304 (photo) et fig. 179a-b, p. 308 (dessins). - DAVARAS 1989, fig. 3 p. 4-5. - KARAGEORGHIS 1992, p. 216, fig. 10 (dessins).	EVANS 1928, 2 ou 3 autres objets du même type. Contexte découverte : maison.
22	Piège à hamster JOST (bois) Années 1960.	L. 32,4 x H max 23 ; H corps 14,8 x l. 14,2.	L 26 x H 15,2 x l. 13,2.	famille de Daniel JOST, Bischoffsheim (Bas-Rhin)	collection privée.
23	Piège (terre cuite) SALCH. 2e moitié XIX ^e siècle.	L 39,5 x H maxi 25 ; H corps 15,5 x l. 14. Deux espaces une cloison interne ouverte, deux portes conservées.	L 17,5 x H 13 x l. 10,5 (à gauche) ; L 18 x H 13 x l. 10,5 (à droite).	Collection privée famille Charles-Laurent SALCH Strasbourg.	Origine Soufflenheim. Centre d'Etude des Châteaux forts (CECF).

Figure 2 a-e : tableau comparatif des 23 pièges antiques et modernes étudiés par I. Weygand. Mesures exprimées en centimètres (cm), parfois en *pouces* (i) ; 1 pouce = 2,54 cm.

Abréviations des mesures : i (inches) ; L longueur ; l. largeur ; H hauteur ; ép. épaisseur ; D diamètre ; maxi. maximum. Abréviations dans le texte : apr. après ; av. avant ; éch. échelle ; env. environ ; ext. extérieur ; fragm. fragmentaire ; mill. millénaire ; niv. niveau ; ouv. ouverture ; perf. perforation ; prof. profondeur ; s. siècle.

PRÉSENTATION DES DEUX PIÈGES DE MARI, M.1785 BIS (FOUILLE A. PARROT) ET TH.87.121 (FOUILLE J. MARGUERON).

Le piège M.1785 bis (fig. 1, fig. 2d-n°14, fig. 6a-b) a été examiné par l'auteur de ces lignes au musée de Deir ez-Zor (Syrie), lors d'une mission d'étude en avril 2007. Il est presque complet et assez bien conservé [16]. Toutefois, des concrétions calcaires recouvrent en partie la face avant au bas de l'ouverture et elles se prolongent par dessous sur la base du côté externe ; en outre, le dispositif de la porte est ébréché dans sa partie médiane et sur le côté. L'objet a été modelé dans une pâte de couleur rosée au dégraissant minéral et surtout végétal, recouverte d'un engobe blanc.

Le contexte de découverte indiqué par A. Parrot est le couloir 120 du grand palais royal [17], il date de la Ville III, c'est-à-dire du début du II^e millénaire av. J.-C. Le profil de l'objet est grossièrement triangulaire avec un fond plat (fig. 1 et fig. 6a-b) : une des extrémités est étroite et arrondie alors que les longs côtés s'élargissent vers l'autre extrémité dont le rebord est droit et dans laquelle une ouverture a été façonnée. Au milieu et tout au long du sommet de l'objet, une entaille concave de 1,3 à 1,8 cm de large a été aménagée. Dans l'axe du côté de l'extrémité rétrécie, se trouve une perforation de 0,8 cm de diamètre qui traverse la paroi de l'objet (ép. 1,4 cm) à l'horizontale. Les parois extérieures ont été lissées. Sur les deux côtés, de nombreuses perforations circulaires de même diamètre ont été disposées par le potier par un geste depuis l'extérieur vers l'intérieur avec le même outil, probablement en bois ; il en est de même pour la perforation située à l'arrière. En avant de l'objet, la partie basse de l'ouverture est marquée par une rainure transversale concave dont les rebords remontent de chaque côté : ce dispositif permettait manifestement d'y faire tomber une trappe non conservée. La présence de l'entaille concave tout au long du sommet de l'objet indique la possibilité d'y placer une ficelle reliée d'un côté au dispositif de l'ouverture avec la trappe et de l'autre à un trou assurant la liaison avec l'appât disposé à l'intérieur et au fond de l'objet. Ces trois éléments permettent d'identifier l'objet comme étant un piège à animal.

Le piège TH.87.121 (fig. 2d-n° 15, fig. 6, c-d)

en terre cuite dégagé en 1987 gisait sur le sol d'une maison datée de l'époque d'Akkad, il est différent et ses dimensions [18] sont plus grandes. De forme allongée, avec de grandes ouvertures découpées dans ses parois latérales et dans celle du fond, il comporte une ouverture principale pourvue d'une coulisse dans laquelle une trappe (non retrouvée) tombait verticalement. Incomplètement conservé, on possède néanmoins ses éléments principaux permettant une étude approfondie.

LA PLACE DES DEUX PIÈGES DE MARI DANS LA PRODUCTION DES AUTRES SITES

En confrontant deux types de documents complémentaires, l'idée générale de cette production apparaît plus concrètement. En effet, le tableau comparatif (fig. 2) présente les dimensions d'une série de 23 pièges antiques ou modernes, leur provenance, leur date, la bibliographie, alors que les dessins de tous ces objets à l'échelle 1/5 (fig. 3 à fig. 8) précisent leur forme et permettent de les comparer plus facilement visuellement. Ils sont classés par régions géographiques, d'est vers l'ouest, ce qui explique que les pièges de Mari correspondent aux numéros 14 et 15 du tableau.

[16] Abréviations utilisées dans cet article : L (longueur) ; l. (largeur) ; H (hauteur) ; ép. (épaisseur) ; maxi. (maximum). Dimensions de M.1785 bis (en cm) : L totale : 30 maxi. ; H maxi. : 24 ; l. médiane : 14,4. Ouverture, H : 13 ; l. maxi. : 7,2.

[17] PARROT 1959, p. 137-138, fig. 94 (dessins) et pl. XXXVII (photo).

[18] Piège TH.87.121. Dimensions (cm) : L. maxi. 55,5 ; H. 24 ; l. 22,8 ; ép. parois 1,2 à 4,4. Voir description détaillée WEYGAND 1993, p. 329-337, p. 34-37 (contexte de découverte) et aussi, *infra*, WEYGAND & LAROCHE-TRAUNECKER 2024, p. 31.

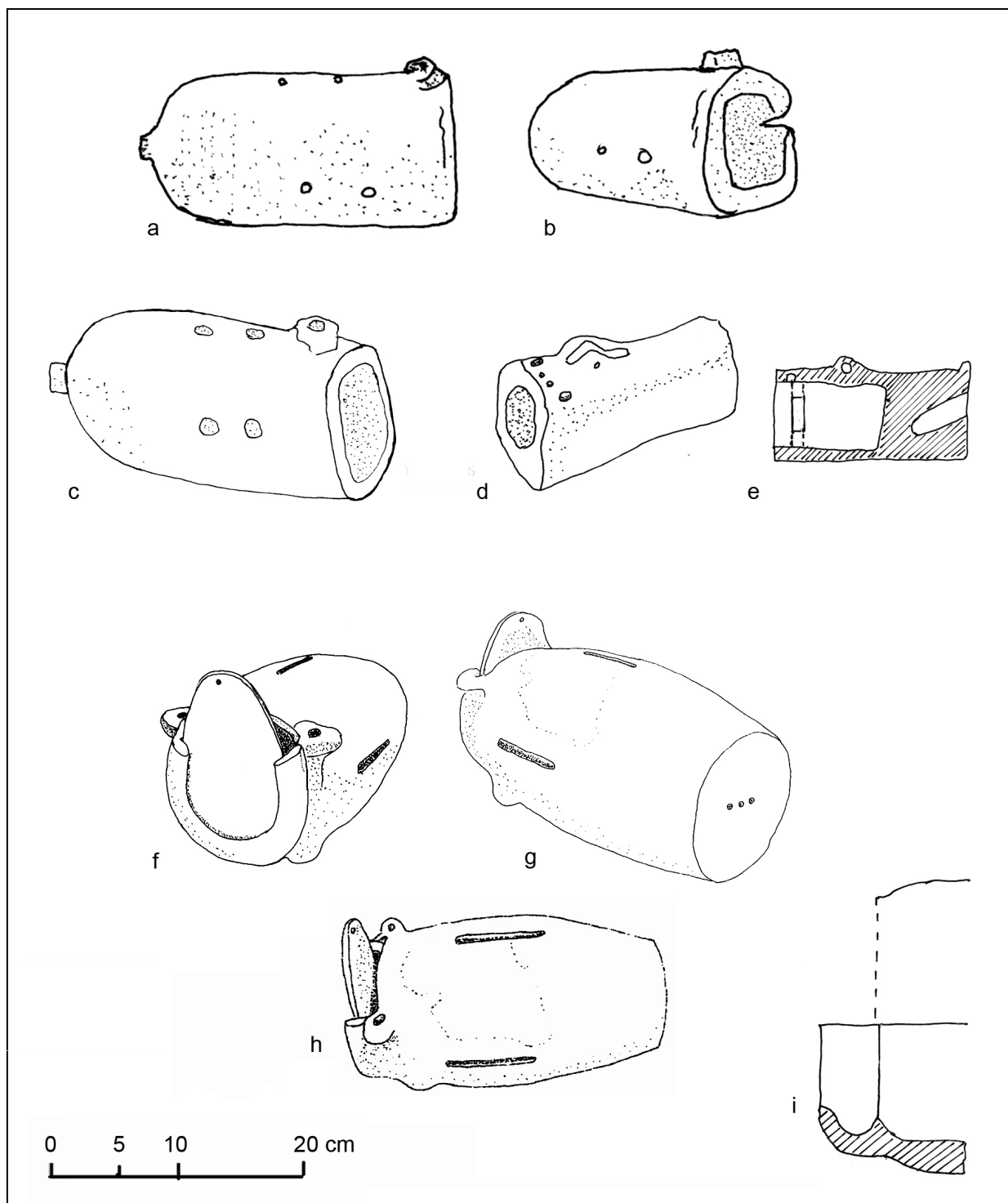


Figure 3 a-i : dessins de pièges.
a-c : Mohenjo-Daro/1, d'après Mackay 1938 (a-b) ; d'après Drummond 1980 (c).
d-e : Mohenjo-Daro/2, d'après Drummond 1980 (d) ; coupe, d'après Mackay 1938 (e).
f-h : Mundigak/2, d'après Casal 1961.
i : Bampur, d'après Cardi de 1967.
Dessins I. Weygand, échelle 1/5.

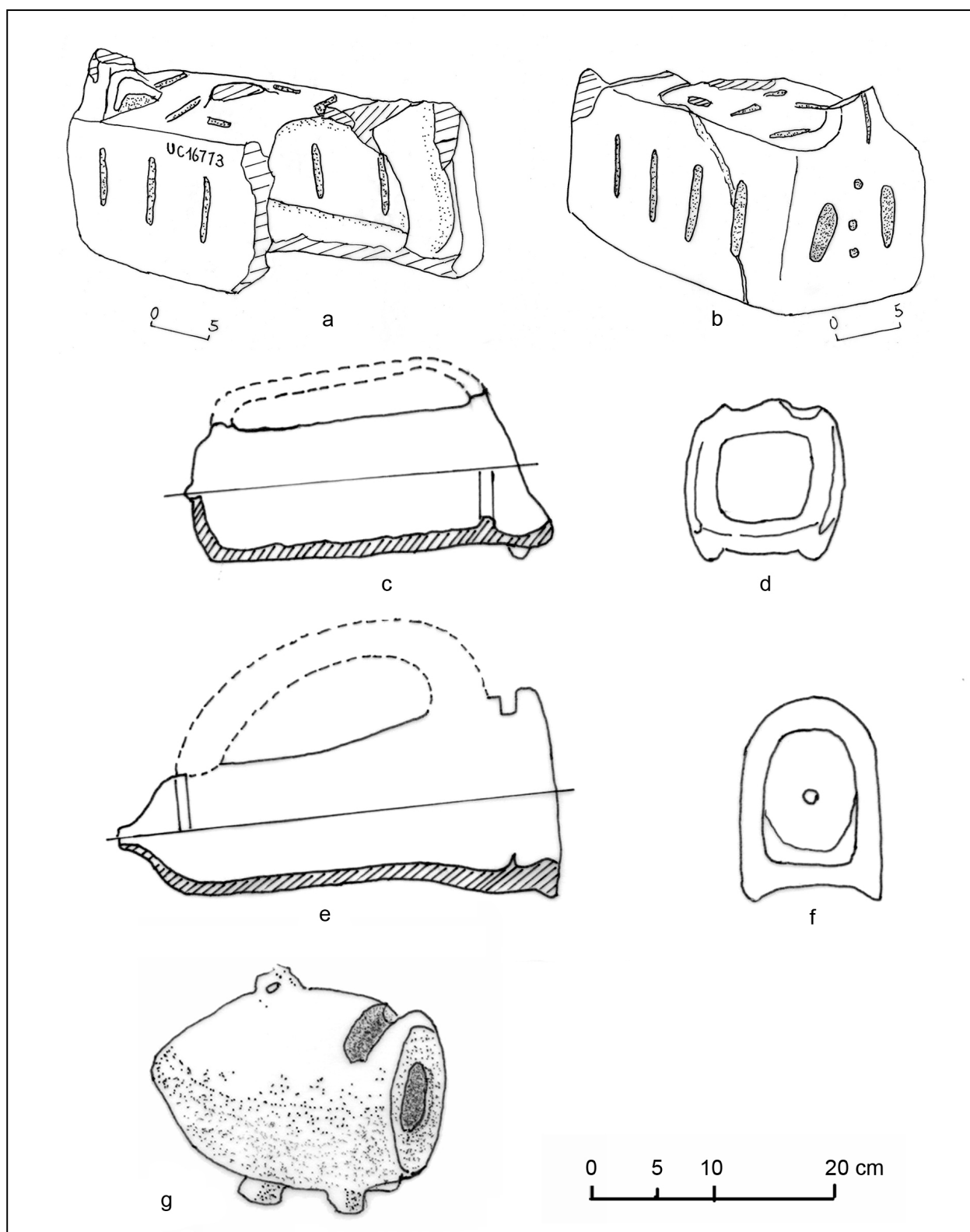


Figure 4 a-f : dessins de pièges.
a-b : Kahun, d'après Drummond et coll. 1990.
c-d : Séleucie du Tigre/1, d'après Debevoise 1934.
e-f : Séleucie du Tigre/2, d'après Debevoise 1934.
g : Nippur, d'après Simpson 1993.
Dessins I. Weygand, échelle 1/5.

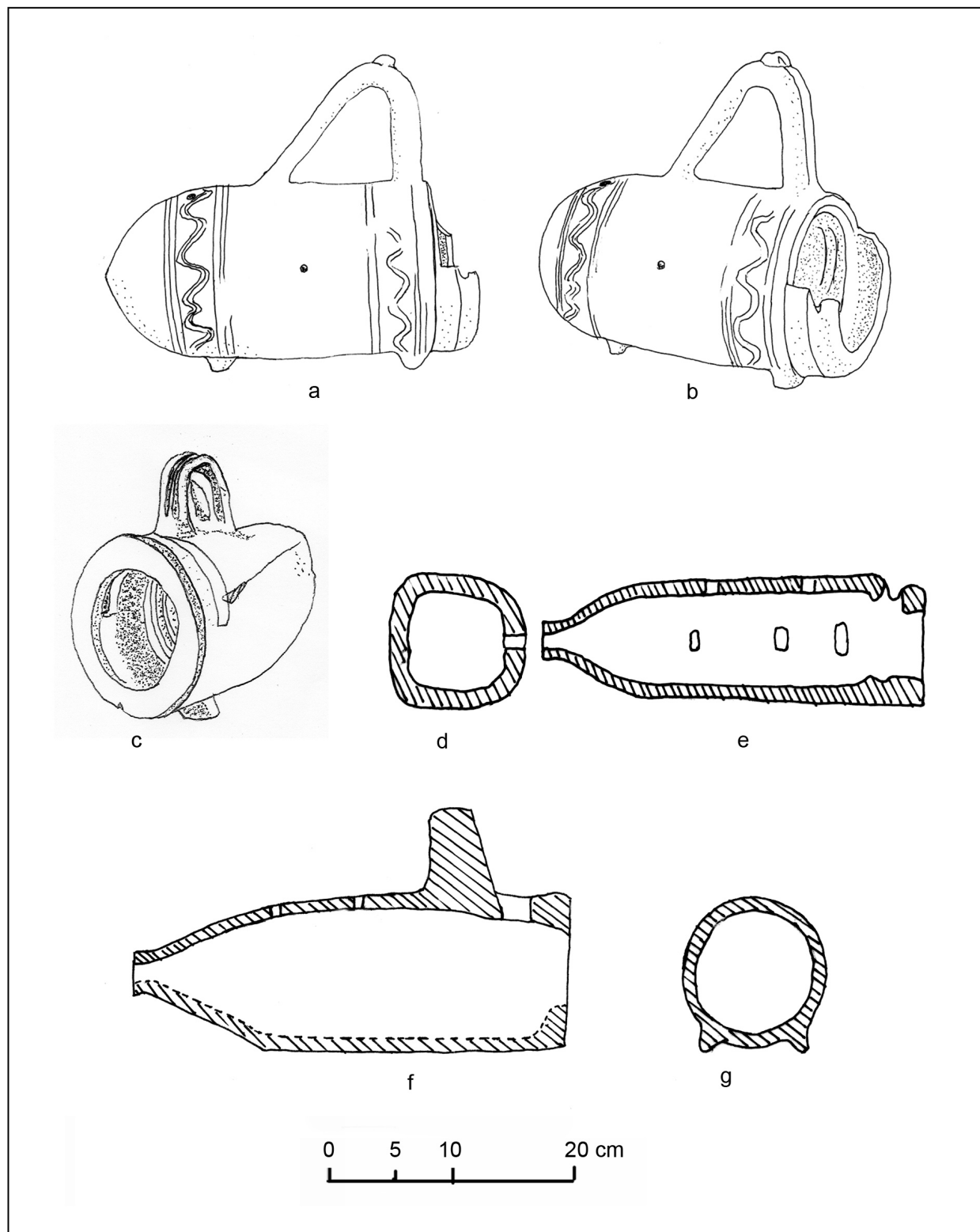


Figure 5 a-e : dessins de pièges.
a-b : Suse, d'après Joel & Peli 2005.
c : Afrasiab, d'après Grenet 1992.
d-e : Emar, d'après Margueron 1985.
f-g : Tell ed-Deylam, d'après Armstrong 2001.
Dessins I. Weygand, échelle 1/5.

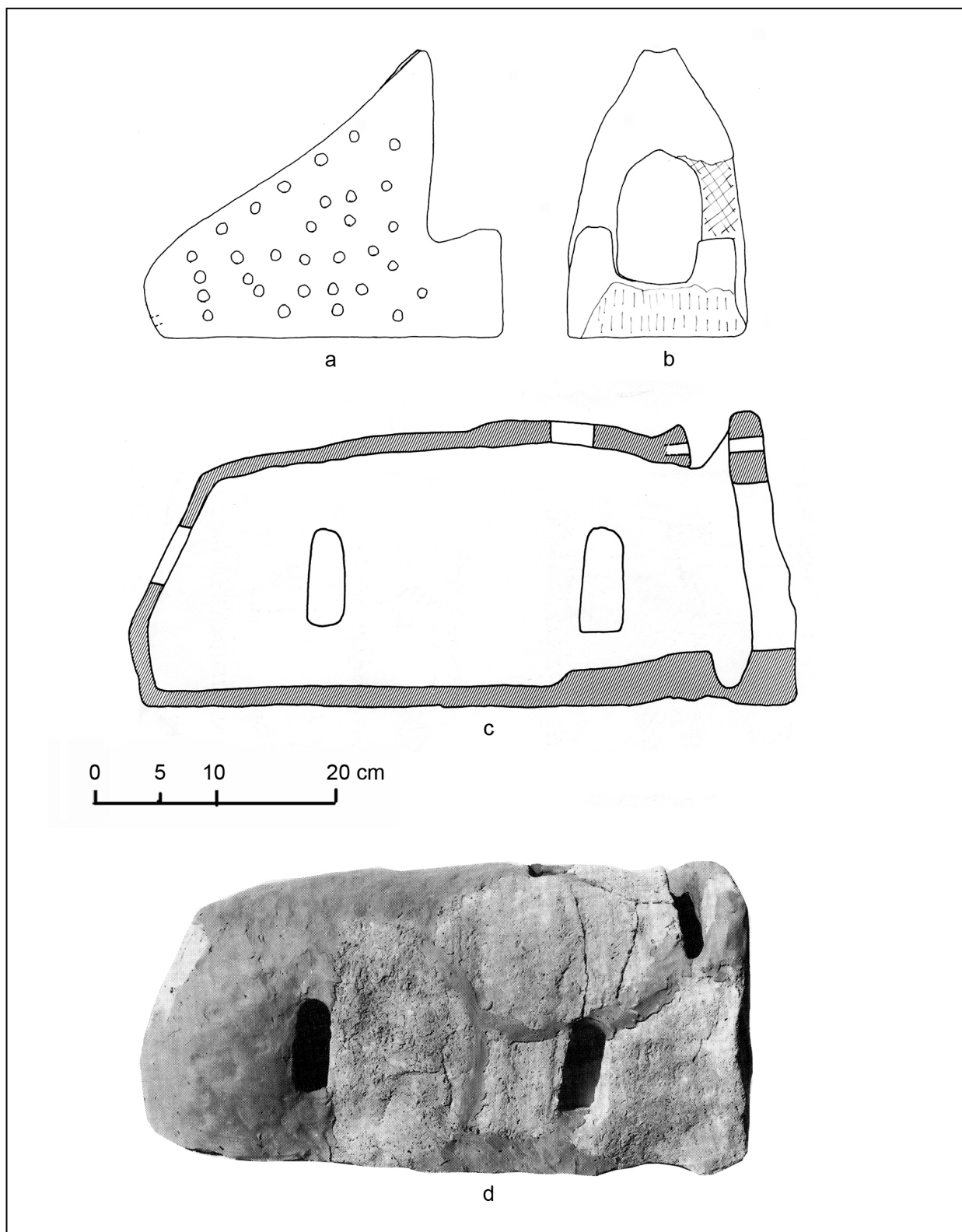
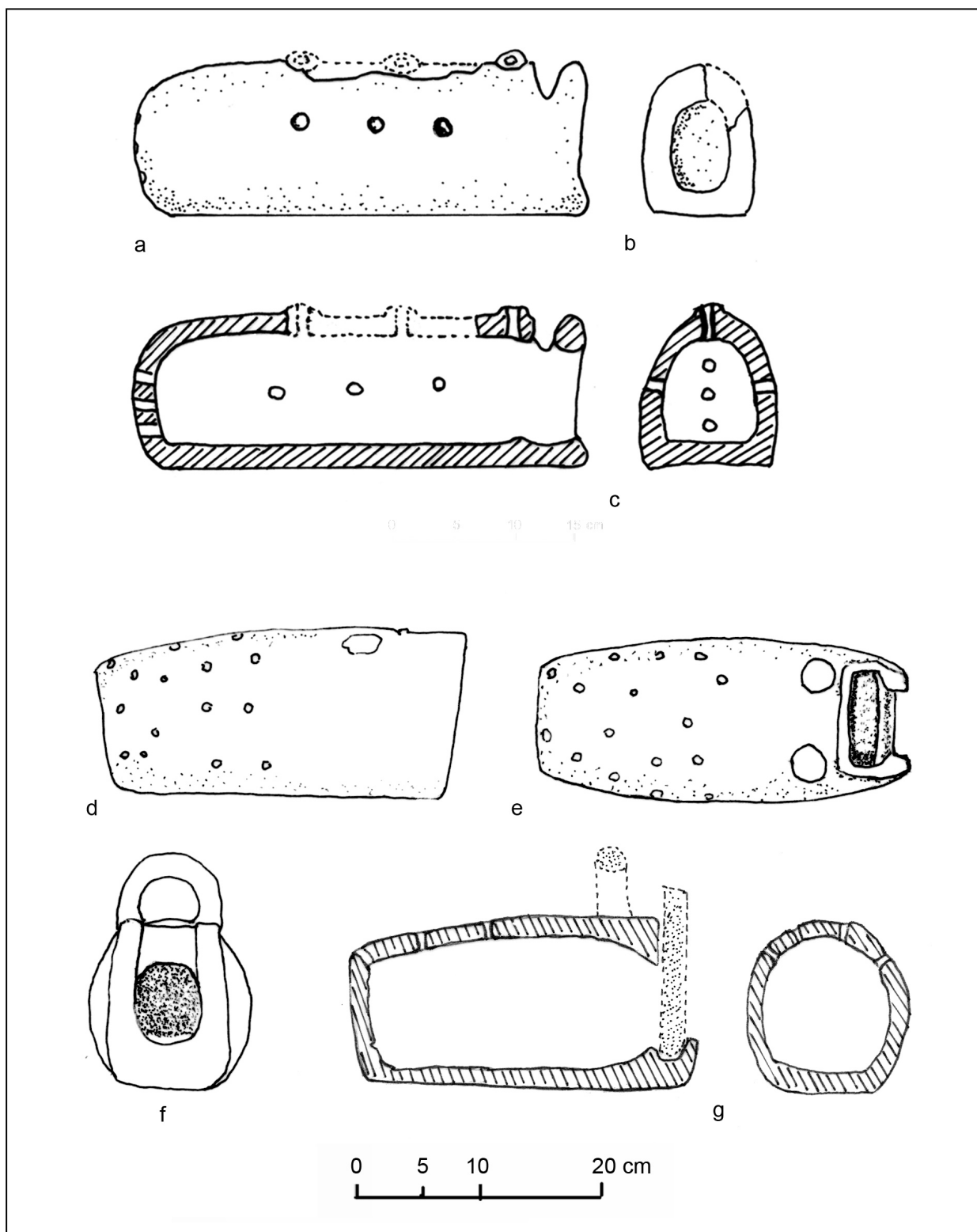


Figure 6 a-d : dessins et photo de pièges.
a-b : Mari M.1785 bis, dessins I. Weygand, échelle 1/5.
c-d : Mari TH.87.121, coupe longitudinale, échelle 1/5,
© Mission Archéologique de Mari (c) ; photo I. Weygand (d).



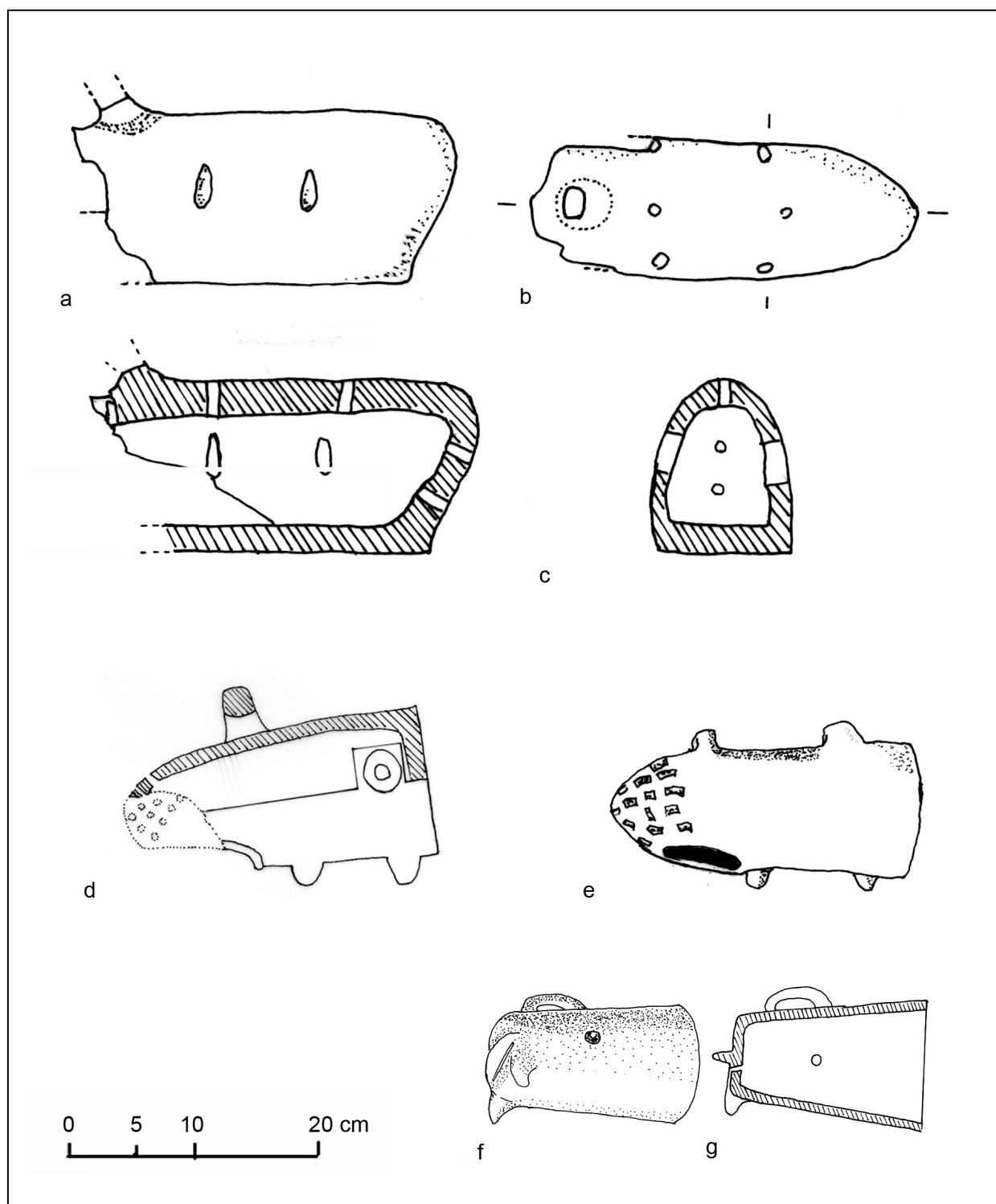


Figure 8 a-g : dessins de pièges.
a-c : Chypre A 68, d'après Karageorghis 1987.
d : Zakros/1, d'après Davaras 1989.
e : Zakros/2, d'après Davaras 1989.
f-g : Knossos, d'après Evans 1928.
Dessins I. Weygand, échelle 1/5.

DES DIMENSIONS VARIÉES (DESSINS ÉCHELLE 1/5, FIG. 3-10)

Le tableau (**fig. 2a-e**) présente 23 pièges dont deux exemplaires sont d'époque moderne ; il est possible de les classer grossièrement en fonction de leurs dimensions, en particulier de leur longueur. Le plus petit piège est celui de Mohenjo-Daro/2 (**fig. 3d-e**) dont la longueur totale n'est que de 15,6 cm. On ne compte que deux pièges d'environ 20 cm de long : Nippur (20 cm, **fig. 4g**) et Knossos (21,3 cm, **fig. 8f-g**). Cinq pièges mesurent entre 23 et 27 cm de long : Mohenjo-Daro/1 (env. 25 cm, **fig. 3a-b**), Mundigak/1 (25,8 cm (**fig. 3f-h**) [19]), Kahun (27 cm, **fig. 4a-b**), Athienou (27,5 à 30 cm, **fig. 7d-g**) et Zakros/1 (26,4 cm, **fig. 8d-e**). Les objets d'environ 30 cm de long sont les plus nombreux, on en distingue huit : Mundigak/2 (30 cm, **fig. 3f-h**), Séleucie du Tigre/1 (30,7 cm, **fig. 4c-d**), Suse (31 cm, **fig. 5a-b**), Emar (30 cm, **fig. 5d-e**), Mari M.1785 bis (30 cm, **fig. 6a-b**), Athienou (27,5 à 30 cm, **fig. 7d-g**), Musée de Chypre A 68 (31 cm, **fig. 8a-c**) et le piège moderne Jost (32,4 cm, **fig. 9**). Le groupe de 35-39 cm de longueur comporte quatre exemples : Tell ed-Deylam (35,4 cm, **fig. 5f-g**), Séleucie du Tigre/2 (36 cm, **fig. 4e-f**), Enkomi (37 cm, **fig. 7a-c**) et le piège Salch (39,5 cm, **fig. 10**). Enfin, un seul piège mesure plus de 50 cm de long : Mari TH.87.121 (55,5 cm, **fig. 6c-d**). En comparant les deux pièges de Mari aux autres exemplaires cités dans le tableau, on s'aperçoit que si M.1785 bis s'inscrit dans les dimensions habituelles, TH.87.121 est beaucoup plus grand, c'est même le plus grand des pièges découverts et répertoriés ici. Cela pose d'ores et déjà la question de la nature de l'animal [20] qui y était capturé, probablement différent des autres ou de nature particulière.

[19] Le piège Mundigak/2 a pu être examiné à Paris grâce à la courtoisie du conservateur du Musée National des Arts Asiatiques-Guimet, à qui nous exprimons notre gratitude. Par contre, Mundigak/1 étant conservé au musée de Kaboul, il n'a pas pu être dessiné par l'auteur. De plus petite taille, il a la particularité de posséder une fente cruciforme sur son sommet. Voir CASAL 1961, vol. I, fig. G, p. 146 ; fig. 4, n° 314 et p. 197 et la photo de sa reproduction en terre cuite (en ligne), David Drummond British Museum <https://www.britishmuseum.org>

[20] Voir les différentes hypothèses concernant les animaux qui ont pu y être capturés, présentées dans WEYGAND 1993 et aussi *infra*, WEYGAND 2024. p.48-57. [21] Dispositif déjà signalé par MÉRITÉ 2011, p. 75, fig. 1 pour le piège en terre cuite moderne du sud marocain, région de Ouarzazate.

[22] Conservé au musée de Kaboul, il a été reproduit en terre cuite par les soins de David Drummond, ainsi qu'une collection de 10 autres pièges. Sur la photo, il n'y a aucune trace de l'emploi de bâtonnets pour actionner

LES FORMES DES PIÈGES

Si les formes des pièges sont diversifiées (dessins **fig. 3 à fig. 8**), certains d'entre eux ont des points communs. Par exemple, le profil de ceux d'Emar et de Tell ed-Deylam (**fig. 5d-g**) ressemble à une bouteille, avec des bords convergeant vers une extrémité étroite munie d'une perforation ; à l'autre extrémité se trouve une ouverture dont la section est la plus large ; elle est munie d'un dispositif permettant d'accueillir une trappe. Huit d'entre eux, de forme allongée et plus ou moins cylindrique, sont pourvus d'une application en forme d'anse placée sur le haut de l'objet dans le sens de sa longueur et à proximité de l'ouverture [21], comme à Séleucie du Tigre/1 et 2 (**fig. 4c-f**), Chypre A 68 (**fig. 8a-c**), Suse (**fig. 5a-b**), Afrasiab (**fig. 5c**) et Kahun (**fig. 4a-b**). Ce dernier piège est un cas particulier car il est de forme quadrangulaire ; quant au piège incomplet Chypre A 68 (**fig. 8a-c**), il semble posséder une application ansée proche de l'ouverture dans le sens de la longueur, alors que sur l'objet d'Athienou, elle est placée près de l'ouverture mais dans le sens de la largeur. Souvent une entaille façonnée dans l'argile est visible, ce qui indique que ces aménagements en forme d'anses servaient à y placer la ficelle pour actionner la trappe du piège. S'agit-il d'une application ansée de même type sur les objets de Mohenjo-Daro/1-2 (**fig. 3a-d**), et de Knossos (**fig. 8f-g**) ? À Tell ed-Deylam (**fig. 5f-g**), celle-ci est remplacée par une masse d'argile volumineuse qui est orientée dans le sens de la largeur et proche de l'ouverture. Comme pour les dispositifs en forme d'anses, l'objectif est de maintenir la ficelle et la porte du piège en tension à une certaine hauteur afin d'en assurer un bon fonctionnement. On constate que sur l'objet de Mari M.1785 bis (**fig. 1, dessin 6a-b**), son profil élargi et disposé plus haut, tout près de l'ouverture, permet la même utilisation et lui assure une plus grande solidité. Pour tous ces exemples, l'utilisateur était dispensé de façonner des bâtonnets en bois pour le mécanisme, au contraire des pièges d'Emar (**fig. 5d**), de Mari TH.87.121 (**fig. 6c-d**), d'Enkomi (**fig. 7a-c**), de Mundigak/2 (**fig. 3f-h**), et peut-être de Mundigak/1 [22]. Le piège d'Enkomi (**fig. 7a-c**), malheureusement abîmé, a été restauré dans la partie médiane de son sommet [23] : D. Drummond a restitué trois perforations sur le dos de l'objet.

le mécanisme de la trappe, mais seulement une ficelle qui relie la porte au bâtonnet situé à l'arrière. Voir en ligne : David Drummond British Museum <https://www.britishmuseum.org> DRUMMOND

[23] Bien visible sur les trois photos de KARAGEORGHIS 1972, p. 110, fig. 1-3.

CAS PARTICULIERS CONCERNANT L'AMÉNAGEMENT DE L'OUVERTURE

La petite taille de l'objet de Mohenjo-Daro/2 (15,6 cm de long) attire l'attention (**fig. 3d-e**). L'un de ses côtés est ouvert et semble comporter une mince partition interne, alors qu'à l'opposé se trouve une cavité façonnée dans l'argile en diagonale. Aucun dispositif ressemblant à une ouverture avec trappe ne peut être distingué. Néanmoins, une application disposée dans le sens longitudinal marquée par une perforation transversale en son milieu est localisée sur le dos de l'objet.

Les exemplaires provenant de Crète : Zakros/1, Zakros/2 et Knossos semblent former un groupe distinct des autres (**fig. 8d-g**). Zakros/1 possède deux types de dispositifs ansés placés sur son sommet dans le sens transversal ; l'arrière est rétréci avec un bord en pointe arrondie percé de petits trous. L'objet repose sur deux pieds et son ouverture est très marquée. Zakros/2 est de même type, avec la présence sur sa partie supérieure de deux applications ansées, ou des tenons (?), placées dans le sens transversal et réparties à peu près dans chaque tiers de la longueur ; cet objet est muni de deux pieds à sa base [24], tout comme Zakros/1. Largement ouverts, les deux ustensiles de Zakros sont perforés de petits trous à l'arrière et semblent avoir été conçus sans dispositif de fermeture. Celui de Knossos (**fig. 8g**), muni d'une large ouverture, est caractérisé par une fente horizontale à l'arrière surmontée d'un appendice ; sur son dos se trouve une application ansée disposée dans le sens de la longueur ; enfin, on distingue une perforation sur le côté, en son milieu.

DEUX PIÈGES D'ÉPOQUE MODERNE (FIG. 9 ET FIG. 10)

En guise de comparaison nous présentons, en fin de série des productions étudiées, un piège en bois appartenant aux membres de la famille Jost, agriculteurs à Bischoffsheim (Bas-Rhin) ainsi qu'un deuxième en terre cuite provenant d'une collection particulière de Strasbourg (famille Salch [25]), ayant été façonné à Soufflenheim (Bas-Rhin), un village célèbre pour ses potiers. Ces deux objets sont dans un bon état de conservation. Celui de la famille Jost (**fig. 9**), était encore en fonction dans les années 1950-1960 : il servait à capturer, dans le but de les éliminer, les hamsters, très nombreux dans la plaine d'Alsace à l'époque, friands de graines, d'insectes et d'escargots. Il s'agit d'une boîte de section quadrangulaire à profil longitudinal rectangulaire dont une des extrémités est grillagée pour laisser entrer de la lumière. L'objectif était de donner confiance à l'animal sortant de son terrier. À l'autre extrémité, une fente est prévue pour y faire descendre une trappe. Le deuxième piège (Salch, Strasbourg, **fig. 10**) est façonné en terre cuite avec un long module rectangulaire. Il présente la particularité d'être muni aux deux extrémités d'une ouverture avec trappe dont les deux portes sont conservées. Son espace interne est divisé en deux par une paroi dans laquelle une petite ouverture a été découpée [26]. Sur les longs côtés de l'objet, deux séries de trois perforations sont alignées à l'horizontale, manifestement destinées à assurer la ventilation des deux espaces internes. Sur le sommet du piège, proche de l'un des petits côtés, une application à profil triangulaire dont l'un des côtés est incurvé alors que l'autre a un profil droit, a été disposée dans le sens longitudinal de l'objet. Elle est consolidée par un renforcement de pâte situé à mi-longueur de chaque côté ; de part et d'autre de celui-ci, on distingue trois perforations. L'extrémité la plus haute est adjacente à la fente aménagée pour l'ouverture, alors qu'à l'opposé on constate la présence d'un petit trou percé dans le sommet du piège. En coupe, le bord de cette application a été aménagé en un profil plat et élargi, vraisemblablement destiné à accueillir la ficelle liée au mécanisme de fonctionnement. Ce piège daterait de la fin du XIX^e siècle.

[24] Cet objet présenté à l'envers sur le dessin de l'article de DAVARAS 1989, p. 4, fig. 2, a été remis à l'endroit sur notre fig. 8e.

[25] Nos vifs remerciements sont adressés aux familles

Jost et Salch qui nous ont permis d'intégrer leurs pièges dans cette étude.

[26] H. 3,5 cm, l. 2,5 cm

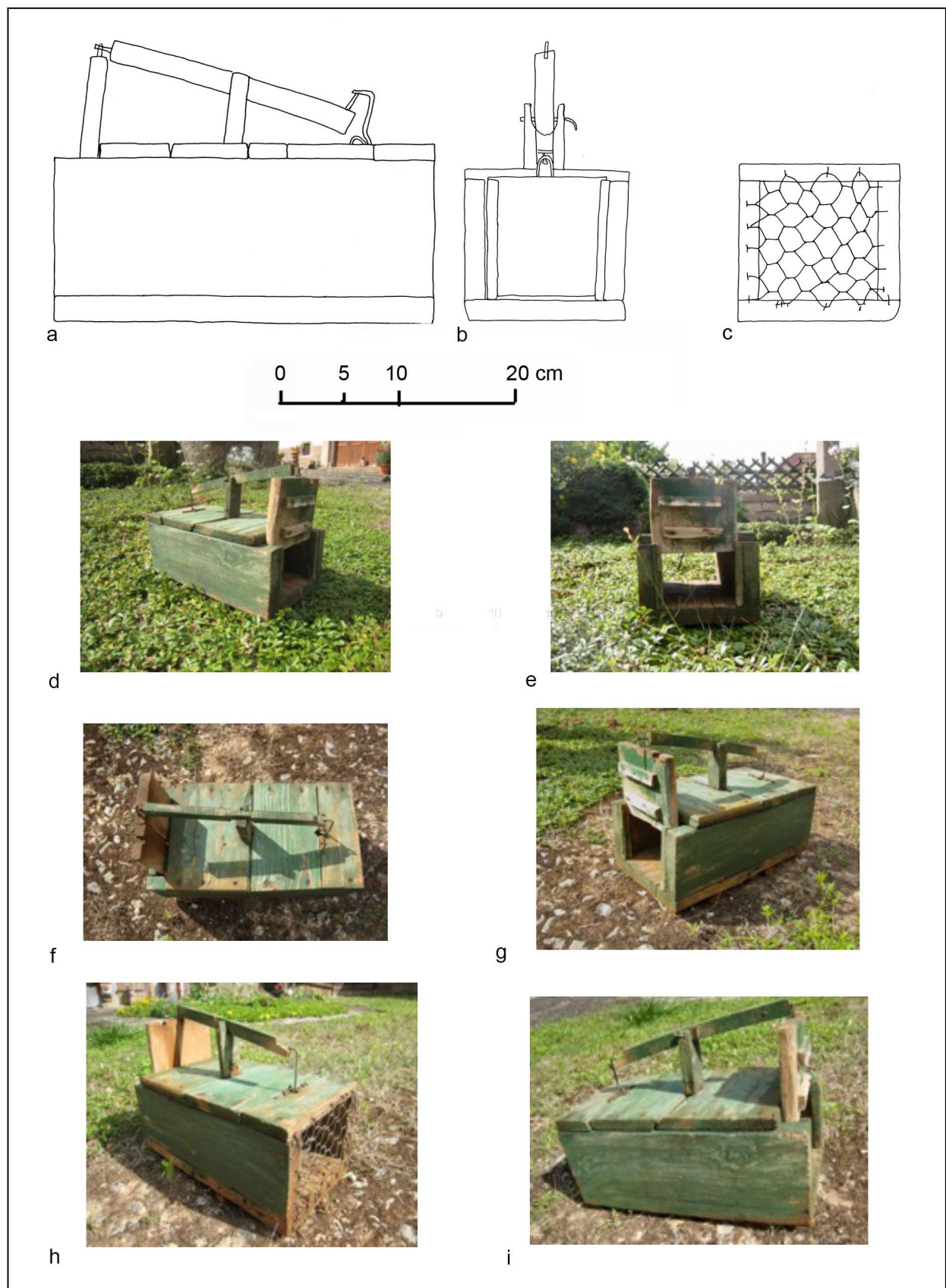


Figure 9 a-i : piège Jost, dessins I. Weygand, échelle 1/5 (a-c) ; photos I. Weygand (d-i).

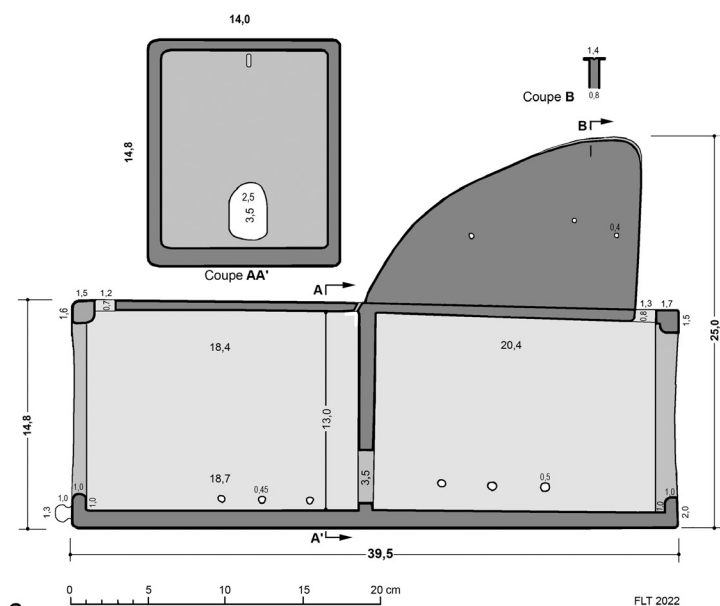


Figure 10 a-h : piège Salch, coupes échelle 1/5, dessin F. Laroche-Traunecker (a) ; photos I. Weygand (b-h).

La série d'objets présentés ici témoigne d'une utilisation répandue à diverses époques de pièges en terre cuite façonnés dans le but de se préserver des animaux nuisibles – ou bien de les capturer en les éliminant ou non – depuis la vallée de l'Indus, le Proche-Orient et jusqu'en Méditerranée orientale. Lorsque le contexte de découverte est précisé, ils sont localisés le plus souvent dans des maisons ou dans un endroit proche d'un habitat (**fig. 2a-e** : Kahun, Séleucie du Tigre, Nippur, Tell ed-Deylam, Emar, Mari, Zakos/2, Knossos), une seule fois dans une tombe (Enkomi) ou encore dans l'infractuosité d'un rocher (Zakros/1). Il est certain que les Anciens n'utilisaient pas que des pièges en terre cuite, mais que le bois ou la vannerie, matériaux périssables mentionnés dans les textes, étaient vraisemblablement souvent choisis ; en effet ils sont beaucoup moins lourds et par conséquent plus commodes s'il y a besoin de transporter l'objet.

Afin de mieux comprendre le fonctionnement de cette série d'objets, il a été décidé de reproduire le grand piège de Mari (TH.87.121). Ce travail d'archéologie expérimentale, mené en collaboration, nous a permis de multiplier les observations concrètes et de présenter plus loin une nouvelle étude du fonctionnement de tous les pièges avec les hypothèses sur les animaux qui pouvaient être capturés **[27]**. ■

[27] Voir dans ce volume l'étude du fonctionnement des pièges et les hypothèses des animaux capturés, WEYGAND 2024, p. 52-57 ; le fonctionnement du piège de Mari reproduit (TH.87.121), WEYGAND & LAROCHE-TRAUNECKER, 2024, p. 37-38.

- ARMSTRONG, James A., 1992**, « West of Edin : Tell al-Deylam and the Babylonian City of Dilbat », *Biblical Archaeologist*, p. 219-226.
- ARMSTRONG, James A., 2001**, « Late old Babylonian Pottery from Area B at Tell ed-Deylam (Dilbat) », dans Catherine BRENIQUET & Christine KEPINSKY (éds.), *Études mésopotamiennes : recueil de textes offerts à J.- L. Huot*, Paris, p. 1-20.
- BIROT, Maurice, 1974**, *Lettres de Yaqqim-Addu, gouverneur de Saggartum* (Archives Royales de Mari, 14-1), Paris, Paul Geuthner.
- BLACK, Jeremy, GEORGE, Andrew & POSTGATE, Nicholas, (éds.), 2000**, *A Concise Dictionary of Akkadian*, 3 volumes, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.
- CARDI, Béatrice De, 1967**, « The Bampur Sequence in the 3rd Millennium B.C. », *Antiquity* 41, p. 33-41.
- CARDI, Béatrice De, 1970**, « Excavations at Bampur, a third Millennium Settlement in Persian Baluchistan, 1966 », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History New York* 51, p. 327-329, fig. 49-50.
- CASAL, Jean-Marie, 1961**, *Fouilles de Mundigak*, Paris, Librairie Kincksieck (Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan 17).
- DAVARAS, Costis, 1989**, « Éléments d'apiculture minoenne » (en Grec), *Annual of the British at Athens* 7, Athens, p. 1-7.
- DEBEVOISE, Neilson C., 1934**, *Parthian Pottery from Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- DIKAIOS, Porphyrios, 1969**, *Enkomi 1948-1958, French Archaeological Mission and Cyprus Joint Expedition to Enkomi*, Mainz, Philip von Zabern.
- DOSSIN, Georges, 1938**, « Un rituel du culte d'Ishtar », *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale* 35, p. 1-13, Paris, Presses Universitaires de France.
- DOTHAN, Trude & BEN-TOR, Amnon, 1983**, « Excavations at Athienou Cyprus 1971-1972 », *Qedem* 16, Monographs of the Institute of Archaeology, The Hebrew University of Jerusalem.
- DRUMMOND, David, 1980**, « Pottery Rodent traps - A provisionnal list », *Museum Ethnographers' Group Newsletter* n° 9, p. 14-15, fig. I.9 et table I.
- DRUMMOND, David, 1983**, « Mouse trap or Snake Houses », *Report of the Department of Antiquities Cyprus*, p. 199-200.
- DRUMMOND, David, JANSSEN, Rosalind M. & JANSSEN, Jac, 1990**, « An ancient Egyptian Rat Trap », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts Abteilung Kairo* 46, Mainz am Rhein, Verlag Philip Von Zabern, p. 91-98 et pl. 28.
- DRUMMOND, David**, site internet de sa collection de pièges, David Drummond British Museum
<https://www.britishmuseum.org>
- EPDS, Pennsylvania (The) Sumerian Dictionary Project (dictionnaire en ligne)**. <http://psd.museum.upenn.edu/nepsd-frame.html>
- EVANS, Sir Arthur, 1928**, *The palace of Minos at Knossos*, II, part 1, London.
- GRENET, Frantz et col., 1992**, *Terres secrètes de Samarcande, céramiques du VIII^e au XIII^e siècle*, exposition Paris Institut du Monde Arabe 26 juin - 27 septembre 1992, Musée de l'Institut du Monde Arabe, Musée de Normandie, Musée des Augustins, Paris, Imprimerie Moderne du Lion.
- HOGARTH, David George, 1900-1901**, « Excavations at Zakro, Crete », *Annals of the British School at Athens* 7, p. 1-7.
- JEAN, Charles-François, 1950**, *Lettres diverses* (Archives Royales de Mari, II), Paris, Imprimerie Nationale.
- JOEL, Guillermina & PELI, Audrey, 2005**, *Suse : Terres cuites islamiques*, [Musée du Louvre, Paris], Paris, Gand, Musée du Louvre, Éditions Snoeck.
- KARAGEORGHIS, Vassos, 1972**, « A snake-house from Enkomi », *Report of the Department of Antiquities Cyprus*, Nicosia, p. 110-112, fig. 1 et fig. 4.
- KARAGEORGHIS, Vassos, 1987**, « Kypriaka X : Another Clay Mouse-trap », *Report of the Department of Antiquities Cyprus*, Nicosia, p. 97-100.
- KARAGEORGHIS, Vassos, 1992**, « Miscellanea from Late Bronze Age Cyprus », *Levant* 24, Council for British Research in the Levant, p. 212-217.
- KARAGEORGHIS, Vassos, 1993**, *The Coroplastic Art of Ancient Cyprus II. Late Cypriote II- Cypro-Geometric III*, Nicosia, p. 56-57, fig. 48-50 et pl. XXVI.
- KING, Leonard, William, 1902**, *The Annals of the Kings of Assyria*, I, London, Harrison and Sons.
- LAMBERT, Wilfred, George, 1960**, *Babylonian Wisdom Literature*, Oxford.
- LION, Brigitte, 1992**, « La circulation des animaux exotiques au Proche-Orient antique », dans Dominique CHARPIN & Francis JOANNÈS (éd.), *La circulation des biens, des personnes et des idées dans le Proche-Orient antique*, p. 357-365.

- MACKAY, Ernest John Henry, 1938**, *Further excavations at Mohenjo-daro*, New Delhi, Government of India Press.
- MARGUERON, Jean, 1985**, « Un piège à rongeurs à Emar », *Report of the Department of Antiquities Cyprus*, Nicosia, p. 143-145 et pl. XVIII.
- MARGUERON, Jean-Claude & MULLER, Béatrice (dir.), 2022**, *Recherches au pays d'Astata, Emar III : le matériel de Tell Meskéné et de Tell Faq'ous, tome 1 et 2*, Beyrouth, Presses de l'Institut Français du Proche-Orient (Bibliothèque Archéologique et Historique).
- MERITE, Édouard, 2011**, *Les pièges, histoire des techniques de piégeage à travers le monde*, Paris, Éditions de Montbel.
- OPPENHEIM, Leo (éd.), 1995**, *The Assyrian Dictionary 6, H*, Chicago, Illinois, the Oriental Institute.
- OPPENHEIM, Leo (éd.), 2004a**, *The Assyrian Dictionary 4, E*, Chicago, Illinois, the Oriental Institute.
- OPPENHEIM, Leo (éd.), 2004b**, *The Assyrian Dictionary 7, I-J*, Chicago, Illinois, the Oriental Institute.
- OPPENHEIM, Leo (éd.), 2008**, *The Assyrian Dictionary 8, K*, Chicago, Illinois, the Oriental Institute.
- OPPENHEIM, Leo & REINER, Erica, 2004**, *The Assyrian Dictionary 10, M, Part II*, Chicago, Illinois, the Oriental Institute.
- OSTEN-SACKEN, Elisabeth von, 2015**, *Untersuchungen zur Geflügelwirtschaft im Alten Orient*, Zurich. <https://doi.org/10.5167/uzh-134521>
- OZAN, Grégoire, 1994**, « Viandes et poissons : transports et conservation » dans Dominique CHARPIN & Jean-Marie DURAND (éd.), *Florilegium marianum II, recueil d'études à la mémoire de Maurice Birot*, Paris, Société pour l'Étude du Proche-Orient Ancien, p. 151-157.
- PARROT, André, 1959**, *Mission archéologique de Mari II, Le palais, 3, Documents et monuments*, Paris, Paul Geuthner.
- PETERS, John Punnet, 1898**, *Nippur or Explorations and Adventures on the Euphrates. The Narrative of the University of Pennsylvania Expedition to Babylonia in the Years 1888-1890*, vol. II, New York and London.
- PETRIE, William Matthew Flinders, 1889-1890**, *Illahun, Kahun and Gurob*, London, David Nutt.
- REINER Erica (éd.), 1995**, *The Assyrian Dictionary 13, Q*, Chicago, Illinois, the Oriental Institute.
- REINER, Erica & ROTH, Martha (éds.), 1999**, *The Assyrian Dictionary 14, R*, Chicago, Illinois, the Oriental Institute.
- SALONEN, Armas, 1970**, « Die Fischerei im alten Mesopotamien nach sumerischakkadischen Quellen : eine lexikalische und kulturgeschichtliche Untersuchung », *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, Ser. B, Tom. 166, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica.
- SALONEN, Armas, 1973**, *Vögel und Vogelgefang im alten Mesopotamien*, Helsinki.
- SALONEN, Armas, 1976**, *Jagd und Jagdtiere im alten Mesopotamien*, Helsinki.
- SODEN, Wolfram von, 1995**, *Akkakisches Handwörterbuch*, Band I-II, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
- SIMPSON, St John, 1983**, « Mouse Traps in Mesopotamia », *Orient Express*, p. 18-20 et fig. 13.
- TALON, Philippe, 1985**, *Textes administratifs des salles Y et Z du Palais de Mari*, (Archives Royales de Mari, XXIV, 42).
- WEYGAND, Isabelle, 1993**, « Un piège à Mari », *Mari Annales de Recherches Interdisciplinaires 7*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, p. 329-337.
- WEYGAND, Isabelle & LAROCHE-TRAUNECKER, Françoise, 2024**, « Archéologie expérimentale : la reproduction du plus grand piège de Mari (TH. 87.121) et l'étude de son fonctionnement », *Archimède 11*, p. 29-40.
- WEYGAND, Isabelle, 2024**, « Hypothèses sur le fonctionnement des pièges en terre cuite et sur la nature des animaux capturés à Mari ainsi que dans d'autres sites du Proche-Orient, du Moyen-Orient et de la Méditerranée orientale depuis l'âge du Bronze jusqu'à l'époque médiévale », *Archimède 11*, p. 41-60.

ARCHÉOLOGIE EXPÉRIMENTALE : LA REPRODUCTION DU PLUS GRAND PIÈGE DE MARI (TH.87.121) ET L'ÉTUDE DE SON FONCTIONNEMENT

Isabelle WEYGAND
Chercheuse associée
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède

iweygand@orange.fr

Françoise LAROCHE-TRAUNECKER
Architecte-archéologue
UMR 7044 Archimède

francoise.laroche@misha.fr

Avec la collaboration de Perrine Léger et Joël Traunecker

RÉSUMÉ

L'idée d'effectuer une copie du grand piège en terre cuite de Mari afin d'en étudier le fonctionnement a pu être réalisée grâce à la collaboration d'une potière, Perrine Léger, assistée de Joël Traunecker. Les différentes étapes de la construction du piège en atelier, les gestes du potier, les techniques utilisées, l'expérience de la cuisson et les résultats sont décrits ici. Enfin, un système de fonctionnement du piège permettant de lier le mouvement d'un appât avec la fermeture de la porte a été restitué par les auteurs, d'après des documents analogues et des expériences antérieures.

MOTS-CLÉS

Archéologie expérimentale, piège, céramique, terre cuite, trappe, appât, ficelle, mécanisme.

EXPERIMENTAL ARCHAEOLOGY: THE REPRODUCTION OF THE LARGEST MARI TRAP (TH.87.121) AND THE STUDY OF HOW IT WORKS

Making a copy of the largest trap discovered in Mari seemed a fundamental idea to better understand it. It was made possible thanks to the collaboration of Perrine Léger, a potter, assisted by Joël Traunecker. The different stages of shaping the trap in the workshop, the gestures of the potter, the techniques used, the firing experience and the results are described here. Finally, an operating system of the trap making it possible to link the movement of a bait with the closing of the door was restored by the authors, according to similar documents and previous experiments.

KEYWORDS

Experimental archaeology, trap, ceramic, terracotta, trap door, bait, string, mechanism.

Le grand piège de Mari [1] a été mis au jour sur le sol d'une maison datant de l'époque d'Akkad, dans un quartier situé à l'est du temple d'Ishtar [2]. Il est incomplet mais on en possède le volume et les éléments essentiels qui permettent d'identifier clairement sa fonction. Après sa publication [3], certaines propositions concernant le mécanisme de fonctionnement avaient été mises en doute. C'est pourquoi, l'idée de vérifier le dispositif en réalisant une copie du piège est apparue à Isabelle Weygand comme nécessaire. De plus, une expérience d'archéologie expérimentale [4] pourrait aussi permettre de mieux comprendre les gestes du potier antique et les techniques de cuisson. Cependant, comment y parvenir ? Le projet a pu se réaliser lorsque Françoise Laroche-Traunecker a eu l'idée de demander à sa belle-fille Perrine Léger, potière, et à son fils Joël Traunecker d'y collaborer.

Nous nous sommes déplacées de Strasbourg jusqu'à Aurillac pour observer dans l'atelier les différentes étapes de façonnage du piège [5]. La deuxième phase de l'expérience, celle de l'étude et de la réalisation du mécanisme, a été faite à Strasbourg [6], en tenant compte de l'existence d'autres pièges et d'autres hypothèses de fonctionnement [7].

PREMIÈRE PARTIE : LA REPRODUCTION DU PIÈGE EN TERRE CUITE

ÉTAPE PRÉLIMINAIRE : PRÉPARATION DE DESSINS D'EXÉCUTION [8]

Afin de faciliter le façonnage des pièces à produire et à assembler par la potière, les relevés du piège ont été reproduits à sa taille originale (échelle 1). Les données dont nous disposions comprenaient d'une part les observations et mesures faites sur l'objet reconstitué à partir d'au moins une dizaine de fragments [9], d'autre part des relevés (plans, coupes, élévations de 1987, publiés en 1993 [10]), ainsi que des photographies [11].

LES DIMENSIONS DU PIÈGE ANTIQUE

Dès le début, une difficulté est apparue : les agrandissements à l'échelle 1 des élévations et des coupes dont nous disposions – des reproductions à une échelle très réduite – ne concordaient pas entre eux. Tantôt les longueurs, les hauteurs ou la largeur ne correspondaient pas aux dimensions attendues. Cela est dû au fait que les échelles reportées sur les dessins ne permettent pas de vérifier avec exactitude les dimensions du piège. En effet, elles sont trop courtes : 5 cm représentés par rapport à la longueur dix fois plus grande du piège [12].

[1] Ses dimensions dépassent celles de la série des pièges étudiés dans cette même livraison, d'où cette appellation. Pour une description des pièges et la comparaison de leurs dimensions, voir *supra*, WEYGAND 2024a, p. 13, fig. 2d - n° 15 (tableau), et p. 19, fig. 6 (dessin échelle 1/5).

[2] MARGUERON, MULLER, MONCHAMBERT & WEYGAND 1987, chantier F, p. 36.

[3] WEYGAND 1993.

[4] Un atelier d'archéologie expérimentale avait déjà été organisé par I. Weygand et R. Hunziker-Rodewald à l'université de Strasbourg en 2015, en marge d'un colloque. Il avait révélé l'intérêt de cette pratique. Deux figurines du site de Mari (Syrie), l'une modelée (TH.06.43), l'autre estampée (M.1121/AO 18913), avaient été reproduites, article à paraître. Voir aussi *infra*, WEYGAND 2024c, figurine TH.06.43, dans les *Varia, infra*, p. 281-304.

[5] C'est Perrine Léger et Joël Traunecker qui ont façonné le piège, pendant que nous prenions des notes, des photos et des vidéos. Elle a ensuite organisé et surveillé la cuisson. Enfin, le couple a transporté le piège jusqu'à Strasbourg. Nous les remercions pour leur collaboration efficace.

[6] La stratégie de construction des pièces du mécanisme a été discutée à deux et la réalisation pratique a été

organisée par Françoise avec son matériel et ses outils. Sur la comparaison avec d'autres pièges, qui a facilité notre pratique, voir la série des pièges étudiés dans cette livraison (WEYGAND 2024a et 2024b). Les premiers résultats ont été présentés dans les *Chroniques d'Archimède 3* : LAROCHE-TRAUNECKER & WEYGAND 2022.

[7] Pour des hypothèses de fonctionnement et sur les animaux qui ont pu y être capturés, voir *infra*, WEYGAND 2024b, p. 41-60.

[8] Dessins préparés par F. Laroche-Traunecker en septembre 2021, avant le déplacement à Aurillac.

[9] Fiches descriptives de l'objet, notes de Marylou Jean-Marie (21.10.1987).

[10] Emmanuela Ciavarini-Azzi a réalisé les relevés en Syrie. Ses dessins ont été repris par Anne Horrenberger pour la publication (WEYGAND 1993, p. 335-336 pl. II-III).

[11] WEYGAND 1993, p. 334 pl. I.

[12] Cette insuffisance de données sur les dimensions, due à des échelles trop courtes ou inexistantes, apparaît très fréquemment dans les publications d'objets ou de plans. Des dessins côtés, qui éviteraient ce genre de déboires, sont de plus en plus rares.

En revanche, il apparaît clairement que les relevés originaux avaient été faits avec soin, comme en témoigne la reproduction des moindres détails (**fig. 1**). Nous avons donc agrandi ces dessins jusqu'à atteindre la longueur de 55,5 cm, mesurée en 1987 en Syrie [13]. Sur les nouveaux relevés à l'échelle 1, il a été possible de lire les autres dimensions ainsi restituées proportionnellement. La hauteur maximum est de 24,8 cm et, sur la face antérieure, on retrouve exactement la largeur de 22,8 cm donnée avec précision dans la publication (**fig. 1b**).

Figure 1 : faces extérieures du grand piège de Mari TH.87.121.

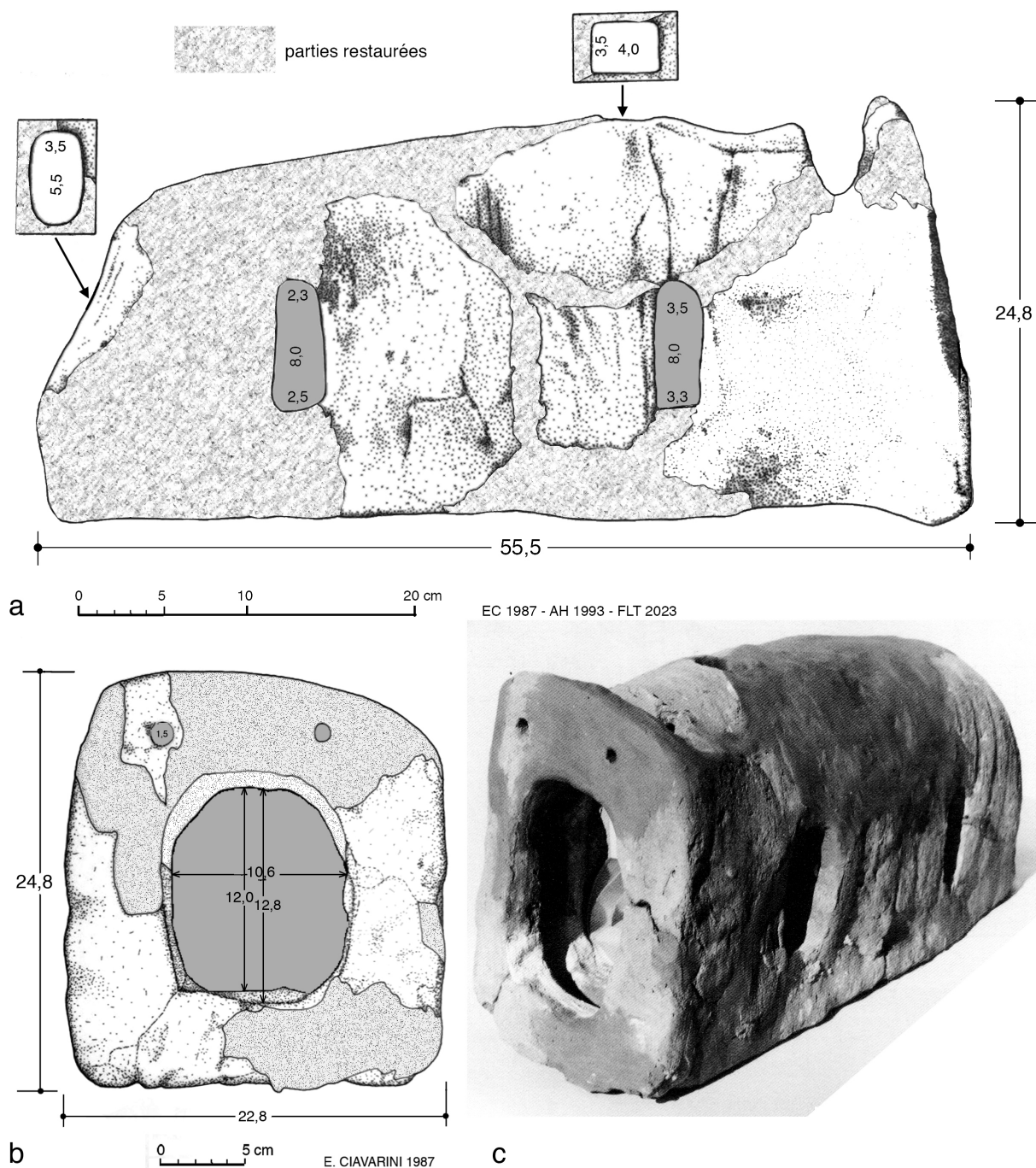
a : élévation (échelle 1/4) de la face latérale gauche.

b : élévations (échelle 1/4) du petit côté avec l'ouverture de la porte.

DAO : F. Laroche-Traunecker (d'après E. Ciavarinni et A. Horrenberger).

c : vue de trois-quarts de la porte et de la face latérale droite.

Photo : © Mission archéologique de Mari.



[13] La longueur du piège est précisée sur la fiche descriptive rédigée sur le terrain par Marylou Jean-Marie,

membre de la Mission archéologique de Mari. Voir WEYGAND 1993, p. 329.

LES DIMENSIONS DES PIÈCES À DÉCOUPER

Sachant qu'il se produirait une rétractation de la terre au séchage et à la cuisson (de seulement 6 à 8 % pour la faïence), nous l'avons compensée en augmentant les dimensions de base de 4 cm pour la longueur (arrondie à 60 cm au total) et le déroulé de la voûte. Ainsi, la hauteur en façade, augmentée de 1,7 cm, passe à 26,5 cm.

Les dimensions des percements partiellement conservés dans les parois (fenêtres latérales, orifice prévu pour l'appât à l'arrière, trou au sommet de la voûte) avaient pu être restituées [14]. Dans une partie non conservée de la voûte d'origine, nous avons ajouté un second orifice, au cas où il aurait été nécessaire pour le fonctionnement du piège, s'il fallait prévoir une application ansée [15]. Il serait facile de le reboucher dans le cas contraire.

LE FAÇONNAGE DU PIÈGE À AURILLAC [16]

Ne connaissant pas la composition de la pâte du piège, la potière a utilisé celle dont elle disposait dans son atelier : de la faïence blanche de caractéristiques approchantes (porosité, cuisson à basse température) de celles de la terre cuite du piège original mais d'aspect différent (surface, teinte claire).

PREMIÈRE ÉTAPE : LA BASE ET LA VOÛTE DU PIÈGE [17]

Préparation de la pâte et des plaques

La pâte a été vigoureusement battue avant d'être modelée. Pour étirer la pâte, on peut aussi la retourner en la soulevant progressivement ; cette opération a nécessité le travail de deux personnes en raison du poids et du volume de l'ensemble.

Puis, à l'aide d'un rouleau, elle a été aplatie sur une table afin de l'amincir, un travail à nouveau assez intense physiquement.

- La plaque de pâte n° 1, destinée à la base du piège servant de support, devait être plus épaisse que les parois pour être conforme à l'original. Pour la réaliser, un morceau de pâte a été placé entre deux tasseaux de l'épaisseur à obtenir, puis aplati avec un rouleau s'appuyant sur les ces tasseaux jusqu'à ce qu'il atteigne l'épaisseur souhaitée (fig. 2).

[14] WEYGAND 1993, p. 330.

[15] WEYGAND 2024a, *supra*, fig. 4 et 5, p. 17-18.

[16] D'après les notes prises à Aurillac par Isabelle Weygand.

[17] Le façonnage de l'objet a été réalisé en deux fois, les 22 et 26 octobre 2021.

[18] Barbotine : pâte à laquelle on mélange de l'eau afin d'obtenir une boue un peu fluide.

- Pour la plaque n° 2, le travail de préparation a été réalisé dans le but de former les parois latérales et le sommet en un seul morceau. Il y a en effet un arrondi sans raccords sur le sommet du piège original. La plaque a été aplatie avec un rouleau puis découpée aux dimensions prévues.



Figure 2 : travail de la pâte dans l'atelier de poterie ; préparation de la plaque de base n° 1, aplanie au rouleau à l'épaisseur voulue.
Photo : F. Laroche-Traunecker.

Préparation du montage des deux plaques

Avant de poser la plaque n° 2 sur la plaque n° 1, il a fallu préparer la base aux endroits des futures jonctions. À l'aide d'un stylet en bois, de petites lignes obliques ont été incisées entrecoupées par d'autres obliques dans le sens opposé formant ainsi des croisillons (fig. 3a). Un ajout de barbotine [18] a été appliqué sur ces motifs en croix pour assurer une bonne prise de la matière. Afin de soutenir la plaque n° 2 et de favoriser la courbure du sommet du piège, nous avons d'abord préparé un rouleau de tissu correspondant à la hauteur à obtenir sous la voûte (fig. 3a). Mais nous avons craint que la première rétractation de la terre au séchage ne rende difficile l'extraction du rouleau. C'est pourquoi plusieurs tissus repliés ont été disposés les uns au-dessus des autres (fig. 3b). Il serait possible de les extraire ensuite l'un après l'autre.

Pose de la voûte

Nous avons eu la surprise de constater que la pâte, disposée sur le support en tissu, a naturellement pris la forme de la voûte qui apparaît sur l'objet original (fig. 4 et 5). Le potier antique avait dû procéder de la même manière pour obtenir ce résultat. Il restait à modeler l'arrière du piège en raccordant les bordures des extrémités des deux plaques (fig. 4).

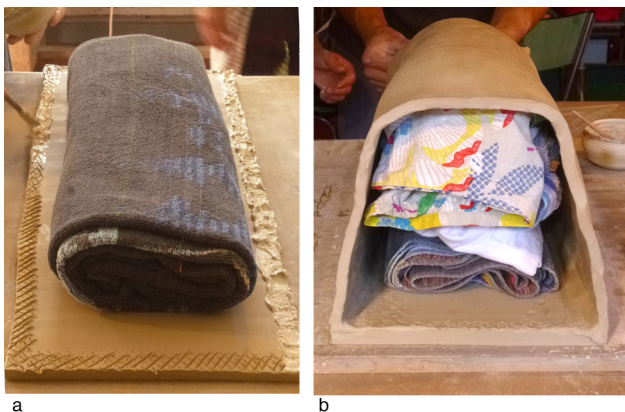


Figure 3 : préparation de la base (plaque n° 1) et de tissus soutenant la voûte (plaque n° 2).

a : croissillons incisés sur le support et essai de coffrage avec des tissus roulés.

b : tissus empilés et courbure de la voûte obtenue après la pose de la plaque de pâte n° 2.

Photos : F. Laroche-Traunecker.



Figure 4 : façonnage des extrémités de la voûte déjà raccordée à la base sur les longs côtés.

Photo : F. Laroche-Traunecker.



Figure 5 : le piège protégé par emballage d'une fine feuille en plastique pour un séchage progressif.

Figure 6 : détail de l'assemblage à croissillons et barbotine d'un côté de la glissière.

Photo : F. Laroche-Traunecker.

[19] Colombin : morceau de pâte façonnée en forme de boudin.

Percement des ouvertures et séchage

La base, les côtés et la voûte étant en place, les fenêtres latérales, l'ouverture à l'arrière et celles du sommet ont alors été découpées au couteau. En fin de journée, le lissage des surfaces a été réalisé à l'aide d'une éponge imbibée d'eau pour les finitions.

Le séchage des deux morceaux « plaque n° 1 (base) » et « plaque n° 2 (côtés et voûte) » a duré du vendredi soir au mardi, c'est-à-dire plus de trois jours et demi. Un film en plastique avait été disposé sur le piège afin qu'il ne sèche pas trop vite, le tout ayant été placé à l'abri d'éventuels rayons de soleil (**fig. 5**).

DEUXIÈME ÉTAPE : LA GLISSIÈRE ET LA PORTE EN FAÇADE

Après l'enlèvement des tissus qui avaient soutenu la voûte, sa jonction avec la base a été consolidée. Tout le long des parois des longs côtés, des motifs croisés sont incisés, avec un ajout de barbotine et des colombins [19]. Il restait à ajouter la rainure aménagée pour la porte et la porte proprement dite.

La glissière pour la porte et l'ouverture du piège

Dans la partie antérieure de l'objet, la base a été épaissie sur environ 12 cm de longueur, comme sur l'objet original. Avant de poser cette plaque de terre, des croissillons ont été dessinés au stylet en bois et une couche de barbotine ajoutée pour permettre une bonne adhésion de la matière. Les travaux se sont poursuivis avec le découpage de la partie antérieure constituée par la glissière de la porte. Deux plaques de même profil que la voûte et plus épaisses que les parois du piège sont alors liées par des montants latéraux épaissis pour consolider l'intérieur de la glissière (**fig. 6**). Puis a été réalisé le découpage des deux ouvertures dans la glissière pour l'entrée des animaux.



La porte et son système de verrouillage

Sur la partie supérieure de l'ouverture, deux trous traversant à la fois la paroi de l'ouverture et le sommet de la glissière sont percés à l'aide d'un outil en bois et en métal en forme de gouge (**fig. 7**). Il s'agit d'un dispositif permettant de maintenir la porte fermée.

La porte elle-même, un panneau mobile coulissant de haut en bas, a été découpée dans un reste de plaque de pâte. Un trou a été percé dans le milieu de sa partie supérieure pour permettre d'y fixer une ficelle (**fig. 7**, au premier plan). La forme de la porte a été restituée à partir de l'exemple de la porte en terre cuite, exceptionnellement conservée, d'un piège provenant d'Afghanistan [20]. Cependant il n'est pas assuré que la porte ait été en terre cuite (c'est lourd et cassant) ; elle pouvait être en bois.



Figure 7 : perçage des trous de verrouillage de la porte à travers la glissière et la voûte achevées.
Photo : F. Laroche-Traunecker.

Finitions, séchage et premiers bilans

Les finitions ont été réalisées par un lissage au doigt, à la barbotine et le passage d'une éponge humide.

Une deuxième phase de séchage était nécessaire avant l'étape de la cuisson ; il a fallu patienter deux semaines. Pendant le séchage, des fissures se sont formées entre la petite ouverture du sommet et les fenêtres latérales les plus proches. Il y aurait eu des tiraillements entre la partie inférieure (la base épaisse encore humide) et la partie supérieure (la

voûte peu épaisse et déjà sèche) [21]. Quoi qu'il en soit, il faudrait colmater ces fissures après sa cuisson.

En résumé, notons que pour façonner complètement l'objet il a fallu une journée d'environ 6 heures et une partie d'une deuxième d'une durée de 3 heures, soit un total de 9 heures de travail.

TROISIÈME ÉTAPE : LA CUISSON ET LES RÉSULTATS

Le four électrique de l'atelier d'Aurillac n'étant pas assez grand pour y placer le piège dans une position stable, il a fallu le transporter à Carlat, où la potière Perrine possède chez elle un four plus grand fonctionnant au gaz. La cuisson a duré 9 heures, avec une montée en température progressive pour atteindre 980°.

Pendant cette cuisson, d'autres fissures se sont développées sur le sommet et sur les côtés, cette fois entre la partie postérieure (la voûte peu épaisse et bien sèche) et antérieure (la glissière en pâte épaisse encore humide). Aurait-il mieux valu utiliser une terre chamottée [22] pour éviter ces fissures ? Celles-ci, ainsi que les précédentes, ont été colmatées [23] et le résultat est apparu satisfaisant. À présent, le piège est de couleur blanche.

Les dimensions du piège, après les retraits successifs, sont légèrement supérieures à celles que nous attendions : la longueur totale est de 58,5 cm et la largeur en façade de 24,5 cm. En revanche les hauteurs, de 25 cm à l'extérieur et de 19 cm sous la voûte, sont exactement celles du piège d'origine.

Le poids de l'objet nous surprend : il est de 12 kg.

La porte en terre cuite nous paraît trop lourde (880 g) : en tombant le choc pourrait abîmer le dispositif d'entrée. Une porte en terre cuite beaucoup moins épaisse pourrait elle-même se briser. Il nous paraît donc plus probable qu'elle était en bois à l'origine.

[20] Piège de Mundigak conservé au musée Guimet (WEYGAND 2024a, fig. 3,1f-h), avec la seule porte en terre cuite antique intacte connue à ce jour.

[21] Pour éviter ces fissures, aurait-il fallu attendre davantage pour le séchage de la base épaisse avant de

déposer la voûte ? D'autre part, celle-ci aurait-elle adhéré aussi bien sur une base déjà sèche ?

[22] Chamottée : contenant des fragments de tessons broyés.

[23] Avec de la résine époxy.

SECONDE PARTIE : CONSTRUCTION ET ESSAIS DU SYSTÈME DE FONCTIONNEMENT

Le piège a été transporté jusqu'à Strasbourg pour y fabriquer les éléments nécessaires à son fonctionnement. Nous l'avons installé chez F. Laroche-Traunecker, où tout un stock d'outils et des matériaux étaient disponibles [24]. Ont été sélectionnés des matériaux qui auraient pu être utilisés en Mésopotamie [25] : bois de conifères, liège, ficelle en chanvre.

Pour guider notre travail de construction du système de fonctionnement, nous nous sommes fondées sur les hypothèses de mécanismes déjà émises par I. Weygand pour ce grand piège de Mari et sur les observations faites par d'autres auteurs [26] dont certains, comme Drummond en 1990, avaient déjà réalisé une reproduction de piège.

FABRICATION DE LA PORTE ET DU MONTANT EN BOIS [27]

LA PORTE ET SON SYSTÈME DE VERROUILLAGE

Au-dessus de l'ouverture, deux perforations avaient été prévues pour bloquer le panneau mobile en position fermée. En effet, l'animal pris au piège aurait pu essayer de soulever la trappe pour s'échapper. Il fallait trouver deux bâtonnets que l'on pourrait enfoncer horizontalement dans ces trous. Nous choisissons des fragments en roseau dont le diamètre convient. En les sciant, on obtient deux morceaux de bonne dimension (9 cm de long). Une ficelle est enroulée autour d'une des extrémités de chacun des bâtonnets afin de stopper leur enfoncement [28]. Pour façonner le panneau mobile servant de trappe, nous choisissons une planchette aux dimensions de la porte fabriquée précédemment en terre cuite (longueur : 27 cm, largeur : 14,5 cm). Elle est peu épaisse (0,5 cm), en bois de conifère, de densité faible (environ ½). Cette planchette a été découpée à la scie, puis les arêtes ont été limées et émoussées afin que la porte glisse mieux.

Deux trous ont ensuite été percés sur le haut de cette planchette en forme de manche, l'un au-dessus de l'autre, afin de se ménager plus tard deux hauteurs possibles pour accrocher une ficelle.

FAÇONNAGE DU MONTANT SERVANT DE SUPPORT ET DE GUIDE POUR LA FICELLE

Dans l'ouverture de la voûte la plus proche du système de la porte à glissière (l'autre est hypothétique et n'est pas utilisée pour l'instant), il s'agit de faire tenir un élément vertical plus haut que la porte en position ouverte (**fig. 8a**).

Dans l'antiquité, cette pièce devait être fixée définitivement avec de l'argile séchée ou de la colle mais, pour nos expériences présentes, il fallait que l'assemblage soit modifiable. Plutôt que de coller un élément, nous avons choisi d'ajuster un bouchon en bois horizontal dans le trou et de fixer au-dessus le montant vertical avec une vis placée sous la voûte.

- Le façonnage du bouchon s'est avéré difficile à réaliser parce que le trou était de forme très irrégulière en plan et en coupe. Fixée solidement sur un établi, une pièce de bois a été grossièrement sciée puis ajustée petit à petit à l'aide d'une grande lime à main. Tant que le bouchon ne rentrait pas parfaitement et de façon horizontale dans la cavité, nous recommandons à le limer. C'est pourquoi ce travail a duré plus de trois heures.
- Le montant est un tasseau de 2 cm x 1,5 cm de section et de 25 cm de haut. Cette longueur nous a semblé convenir par rapport à la position de la porte lorsqu'on la maintenait relevée. Une entaille a été pratiquée sur le haut à l'aide d'une lime de section triangulaire pour y placer la ficelle.
- Les deux morceaux ont été assemblés et fixés dans l'ouverture supérieure du piège. Le trou dans lequel on engage la vis avait été percé préalablement.

[24] Après une prise en main des outils par F. Laroche-Traunecker, le travail de conception et de construction des éléments du mécanisme a été réalisé en équipe avec I. Weygand.

[25] Excepté une vis dont nous parlerons plus loin.

[26] WEYGAND 1993, hypothèse n° 1 du mécanisme et sa variante p. 331 et pl. IV, dessins a-b. Hypothèses de fonctionnement pour d'autres pièges : Mohenjo-Daro, MACKAY 1938, pl. LIV n° 20, 21, 22 (photos) ; Mundigak, CASAL 1961, p. 146, fig. G. ; Enkomi, DRUMMOND 1983,

p. 200, fig. 1c ; Kahun, DRUMMOND 1990 et col., pl. 28c et d. Voir aussi MÉRITÉ 2011, p. 74-75 ; WEYGAND 2024b, fig. 1 et 2 et WEYGAND 2024a, bibliographie sur les pièges de Drummond et Karageorghis.

[27] Mardi 10 mai.

[28] On distingue nettement les orifices et les ficelles des bâtonnets sur une photographie du piège achevé déjà publiée : LAROCHE-TRAUNECKER & WEYGAND 2022, p. 12 fig. 3.

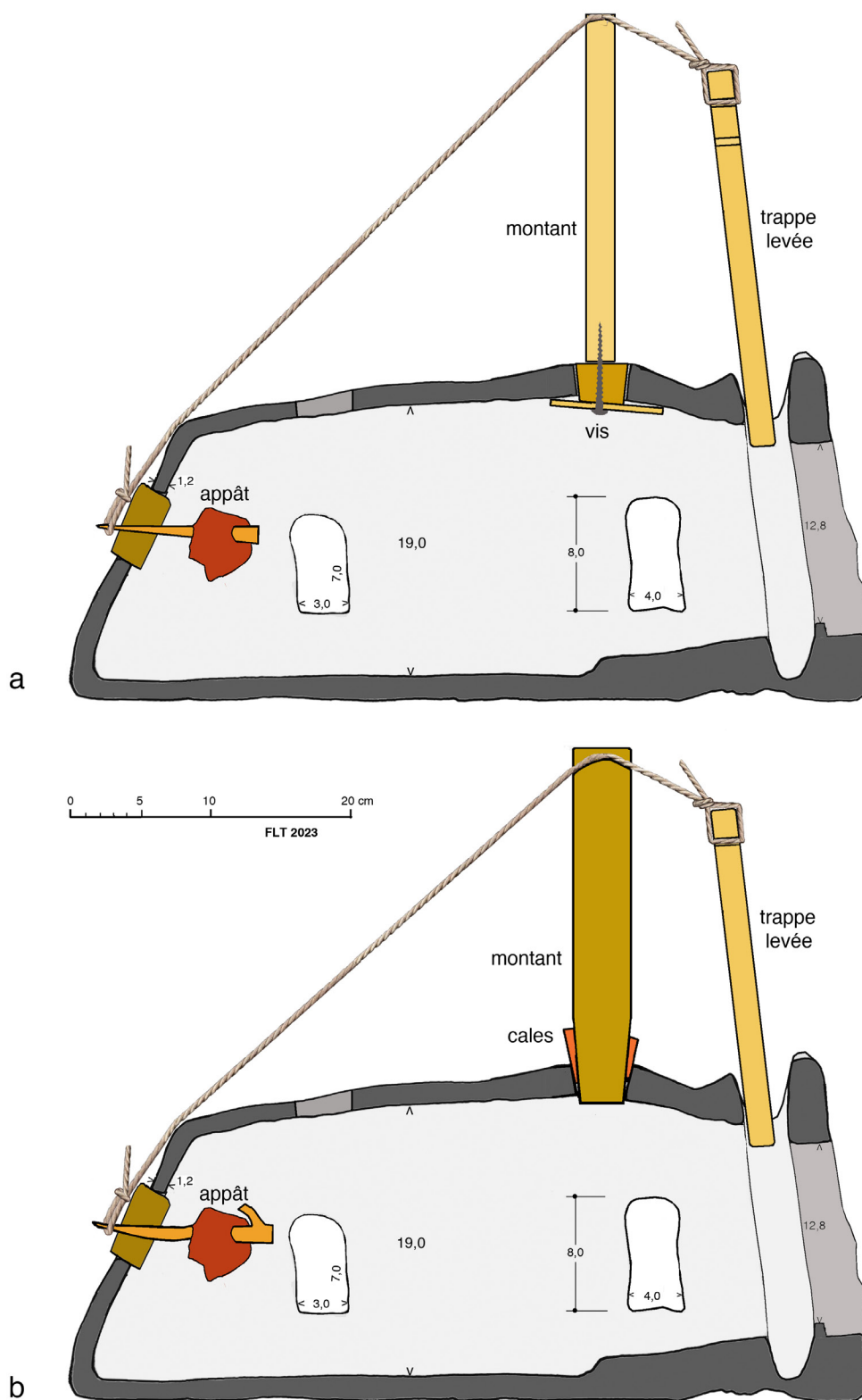


Figure 8 : coupes longitudinales sur le piège (échelle 1/5) illustrant deux hypothèses de restitution des pièces en bois du mécanisme.
a : les pièces réalisées, comprenant un montant de section rectangulaire fixé par une vis à un bouchon et à une plaque en bois située sous la voûte du piège.
b : le même système constitué d'une simple branche échancrée au sommet et maintenue à la base par des cales en bois ; l'appât sera bloqué par un départ de branchette.
DAO : F. Laroche-Traunecker (d'après les relevés d'E. Ciavarinni).

PREMIER ESSAI DE FONCTIONNEMENT DE LA PORTE

Une ficelle a été nouée dans une des deux perforations de la porte, glissée dans l'entaille du haut du montant vertical, puis engagée dans l'orifice à l'arrière du piège qui est en communication avec l'appât placé à l'intérieur.

Les premiers essais ont été infructueux : lorsqu'on lâchait la ficelle, la porte ne descendait pas ! Cela démontrait qu'elle n'était pas assez lourde (elle pèse 110 g). Nous avons décidé d'ajouter un morceau de bois peu épais mais plus dense (il pèse 50 g) que nous fixons à la planchette (**fig. 9**). En refaisant des essais avec ce système, la porte est bien tombée dans la glissière. En outre, nous nous sommes rendu compte qu'elle descend plus facilement si la ficelle qui la maintient passe par le trou qui est situé le plus en hauteur.



Figure 9 : le piège avec son système de fonctionnement en place et la porte doublée d'une pièce de bois.

Photo : F. Laroche-Traunecker.

PRÉPARATION DE L'ORIFICE À L'ARRIÈRE ET DU SUPPORT DE L'APPÂT [29]

MISE EN PLACE DANS L'OUVERTURE D'UN GROS BOUCHON EN LIÈGE

Cette pièce doit servir de guide au bâtonnet auquel sera fixé l'appât à une extrémité. Son glissement vers l'intérieur du piège, lorsque l'animal tire l'appât, devrait décrocher la ficelle à son extrémité extérieure et déclencher la chute de la porte.

Pour obturer l'ouverture du fond du piège, il faut un bouchon de liège assez grand (crémant d'Alsace). Il a été perforé à la perceuse en diagonale, dans le but de faciliter le glissement du bâtonnet vers le bas du côté de l'appât. Le bouchon retravaillé à la lime a été alors inséré dans l'ouverture et nous avons constaté qu'il se maintenait solidement en place.

PRÉPARATION DU BÂTONNET PORTANT L'APPÂT

Il a fallu estimer la longueur de ce bâtonnet afin qu'il soit opérationnel. En comptant 1,5 cm pour la partie qui dépasse à l'extérieur, 2,5 cm à travers le bouchon et 7 cm à l'intérieur pour l'appât, nous arrivons à 11 cm de long.

Comment faire pour que l'appât entraîne le bâton lorsque l'animal s'en saisira en le tirant ? Faut-il prévoir un crochet, comme un hameçon, au bout du bâton ?

Ce serait concevable si l'animal est ensuite tué mais ça ne l'est pas s'il est capturé pour être utilisé vivant.

C'est pourquoi nous avons opté pour un bâton effilé et pointu à l'arrière qui s'épaissit vers l'intérieur. Si l'appât est dans une matière assez résistante (viande crue par exemple) et embroché par la pointe, il sera bloqué dans la partie plus épaisse. Pour que ce bâtonnet conique puisse s'insérer dans le bouchon en liège, il a fallu élargir à la lime le diamètre du conduit et lui donner une forme évasée vers l'intérieur (**fig. 8a**). Une autre solution, plus facile à réaliser avec les matériaux disponibles pour les Mariotes, a pu être de prendre une petite branche et de conserver le départ d'une ramification saillante pour bloquer l'appât (**fig. 8b**).

ESSAIS, DÉFAUTS ET AMÉLIORATIONS DU MÉCANISME

Le premier essai a été décevant. Sous la pression de la ficelle tendue entre la porte à l'avant et le bâton de l'appât à l'arrière, le montant s'est déplacé en perdant sa verticalité. Il s'avère que la fixation de ce montant présente un point de faiblesse. Le montant antique avait très probablement été taillé à la base en biseau et maintenu par de petites cales **[30]** (**fig. 8b**).

[29] Jeudi 12 mai 2022, de 15 h à 19 h.

[30] Comme on procède de nos jours pour maintenir bien vertical un sapin de Noël dont on a taillé le pied avant de l'enfoncer dans un socle en bois ou en métal.

Pour continuer, avec le matériel déjà en place, à expérimenter le fonctionnement du piège, nous avons décidé, en trichant un peu, de recourir à des pièces non conformes à celles de l'antiquité : la vis fixant déjà le montant au bouchon traverse aussi un nouveau morceau de bois, une planchette horizontale, située sous la voûte du piège (**fig. 8a**). Ce dispositif et la vis qui maintient le tout efficacement ne se voient pas de l'extérieur.

Nous tentons à nouveau l'expérience du fonctionnement du piège. La porte fixée à la ficelle est maintenue levée, la ficelle passe dans la rainure du montant, puis est tendue et accrochée par une boucle au bâtonnet du dispositif de l'appât (**fig. 10**). Le tout tient en équilibre, c'est déjà une première satisfaction !



Figure 10 : vue trois-quarts arrière du piège montrant l'extrémité de l'appât maintenant la ficelle tendue. Photo : F. Laroche-Traunecker.

Nous nous sommes aperçues que l'appât est difficile à atteindre à partir de l'extérieur du piège car les fenêtres sont étroites. Pour tirer l'appât plus facilement, nous décidons de l'attacher à une autre ficelle traversant l'intérieur et sortant par l'ouverture de la porte (**fig. 11**). En tirant sur cette ficelle, nous reproduisons le geste de l'animal placé à l'intérieur voulant, par une traction arrière, enlever l'appât du bâtonnet.

Les essais nous ont montré qu'il faut parfois exercer une forte traction pour faire bouger le bâtonnet. C'est pourquoi nous avons préparé un autre bouchon dont le conduit n'est pas incliné mais horizontal (**fig. 8a**). Désormais cela fonctionne très bien : le bâtonnet glisse et la porte s'abaisse sans difficulté.

La dernière amélioration a consisté à remplacer la porte trop légère lestée par une porte plus épaisse et donc plus lourde (**fig. 11**). Elle tombe mieux que la précédente. Cette seconde porte, de même forme que la première, est trois fois plus épaisse (1,8 cm) et pèse 230 g. Elle s'est avérée efficace.

Nous réessayons plusieurs fois avec succès en filmant les mouvements des parties mobiles du piège (**fig. 12**)*.



Figure 11 : vue de l'avant du piège avec la ficelle permettant de tirer l'appât et une porte en bois plus épaisse. Photo : F. Laroche-Traunecker.

* <https://nakala.fr/10.34847/nkl.abcf1j19>

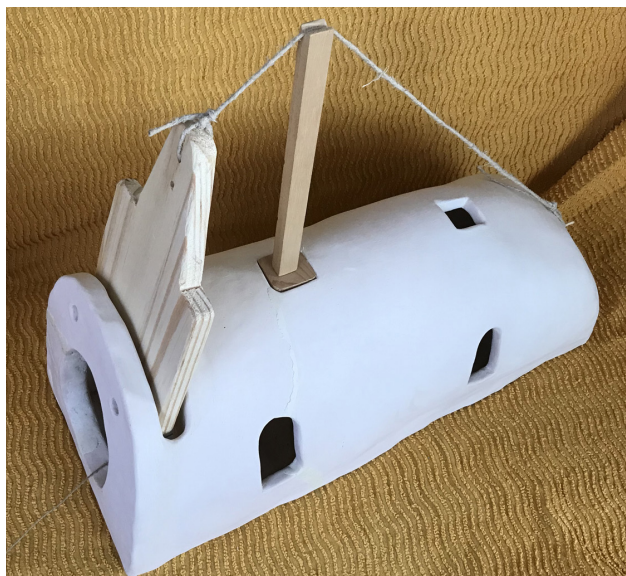


Figure 12 : vue du piège, animée par une vidéo de son fonctionnement.

Photo et vidéo : F. Laroche-Traunecker.

CONCLUSIONS

Nous avons choisi de présenter en détail toutes les étapes de notre cheminement dans ce processus de reconstitution du dispositif de fonctionnement du piège : les points de faiblesse, les tâtonnements, les échecs et les réussites. Notre but était de nous rapprocher au plus près de la réalité antique avec le matériel dont nous disposions [31]. Cependant il ne nous a pas été possible de reproduire la nature exacte de tous les matériaux utilisés parce qu'il nous manquait des données, d'une part sur les matières périssables non retrouvées, d'autre part sur la pâte pourtant bien conservée [32].

Reproduire un objet antique et le faire fonctionner a demandé du temps, c'est le lot de l'archéologie expérimentale. La plus grande difficulté rencontrée a été le façonnage de la pièce de bois verticale qui est le pivot du fonctionnement du dispositif ; en effet, elle permet de maintenir la porte en équilibre instable et de guider la ficelle. Un système de fixation utilisant des cales enfoncées au marteau (**fig. 8b**) aurait été plus rapide à réaliser et il serait intéressant de l'expérimenter. Il nous resterait également à tester le fonctionnement de ce piège avec un animal : ce serait aller tout à fait au bout de notre expérience. Cependant, le choix de celui-ci n'est pas facile, comme nous allons le constater plus loin avec l'étude des données sur la faune à Mari [33].

Avant tout, grâce à cette expérimentation tout à fait concrète, il nous a été possible de mieux comprendre et évaluer la dextérité, le savoir-faire et l'expérience dont faisait preuve le potier de Mari en réalisant un tel objet et ainsi de rester réalistes dans la présentation de nos hypothèses.

Nos efforts dans cette pratique d'archéologie expérimentale n'ont pas été inutiles puisqu'ils nous permettent aujourd'hui de valider l'une des hypothèses de fonctionnement du grand piège de Mari proposée dans l'étude de 1993 [34] et, à partir de ce résultat, de reprendre la réflexion sur les mécanismes d'une série d'autres pièges déjà examinés [35], pour lesquels nous allons pouvoir confirmer des hypothèses émises ou en proposer de nouvelles dans l'article suivant [36]. ■

[31] Parfois des matériaux modernes, comme la colle époxy et une vis métallique, dont ne disposaient pas les Anciens ont dû être employés pour réparer des malfaçons imprévues.

[32] La situation politique de la Syrie ne nous a pas permis d'aller vérifier sur place la nature de l'argile utilisée.

[33] Pour les hypothèses des animaux qui ont pu y être capturés, voir *infra*, WEYGAND 2024b, p.52-57 et fig. 6.

[34] WEYGAND 1993, hypothèse n°1, p. 331 et pl. IV, dessins a-b.

[35] WEYGAND 2024a.

[36] WEYGAND 2024b, § 1, fig. 1,1 et fig. 1,2.

- CASAL, Jean-Marie, 1961**, *Fouilles de Mundigak*, Paris, Librairie Kincksieck (Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan 17).
- DRUMMOND, David, 1983**, « Mouse trap or Snake Houses », *Report of the Department of Antiquities Cyprus*, p. 199-200.
- DRUMMOND, David, JANSSEN, Rosalind M. & JANSSEN, Jac, 1990**, « An ancient Egyptian Rat Trap », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts Abteilung Kairo* 46, Mainz am Rhein, Verlag Philip Von Zabern, p. 91-98 et pl. 28.
- LAROCHE-TRAUNECKER, Françoise & WEYGAND, Isabelle, 2022**, « Présentation d'un piège expérimental et appel à contributions sur le thème des relations entre humains et animaux », *Chroniques d'Archimède* 3, p. 11-12 et 25-26 (bibliographie).
- MACKAY, Ernest John Henry, 1938**, *Further excavations at Mohenjo-Daro*, New Delhi, Government of India Press.
- MARGUERON, Jean-Claude, MULLER, Béatrice, MONCHAMBERT, Jean-Yves & WEYGAND, Isabelle, 1987**, « Mari : rapport préliminaire sur la campagne de 1987 », *Mari, Annales de Recherches Interdisciplinaires* 7, p. 5-38.
- MÉRITÉ, Édouard, 2011 (1^{re} Éd. 1942)**, *Les pièges, Histoire et technique de piégeage à travers le monde*, Paris, Éditions de Montbel.
- WEYGAND, Isabelle, 1993**, « Un piège à Mari » dans *Mari, Annales de Recherches Interdisciplinaires* 7, Paris, Éditions Recherches sur les Civilisations, p. 329-337.
- WEYGAND, Isabelle, 2024a**, « Les deux pièges à animal découverts à Mari (Syrie, fin du III^e et début II^e millénaire av. J.-C.) et leur place dans la production d'autres sites antiques », *Archimède* 11, p. 6-28.
- WEYGAND, Isabelle, 2024b**, « Hypothèses sur le fonctionnement des pièges en terre cuite et sur la nature des animaux capturés à Mari ainsi que dans d'autres sites du Proche-Orient, du Moyen-Orient et de la Méditerranée orientale depuis l'âge du Bronze jusqu'à l'époque médiévale », *Archimède* 11, p.41-60.
- WEYGAND, Isabelle, 2024c**, « Mari : une deuxième figurine féminine nue en terre cuite (début II^e millénaire av. J.-C.), en bon état de conservation », *Archimède* 11, p. 281-304.

HYPOTHÈSES SUR LE FONCTIONNEMENT DES PIÈGES EN TERRE CUITE ET SUR LA NATURE DES ANIMAUX CAPTURÉS À MARI AINSI QUE DANS D'AUTRES SITES DU PROCHE-ORIENT, DU MOYEN-ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE ORIENTALE DEPUIS L'ÂGE DU BRONZE JUSQU'À L'ÉPOQUE MÉDIÉVALE

Isabelle WEYGAND
Chercheuse associée
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède

iweygand@orange.fr

À la mémoire de † Daniel Jost

RÉSUMÉ

À partir de l'expérience positive de l'étude du mécanisme du grand piège de Mari, il s'agit à présent de savoir comment fonctionnaient les autres pièges. Dans le passé, quelques auteurs avaient émis des hypothèses pour certains des objets, il s'agit de les vérifier et de faire d'éventuelles propositions. Et surtout, d'après l'espace interne disponible pour l'animal, quelles hypothèses peut-on formuler quant à la nature des animaux qui y était capturés, en particulier pour les pièges de Mari ? Il est possible de s'appuyer sur les textes mésopotamiens qui

mentionnent les animaux, sur les découvertes d'ossements d'animaux en fouille et enfin sur la nature des animaux sauvages encore présents dans les steppes du Proche-Orient actuellement. Une abondante illustration graphique permettra de clarifier ces hypothèses.

MOTS-CLÉS

Mari,
pièges à trappes,
fonctionnement,
bois mésopotamiens,
textes mésopotamiens,
animaux piégés,
archéozoologie,
âge du Bronze.

SOME HYPOTHESES ON THE TRAP MECHANISMS AND ON THE NATURE OF THE CAPTURED ANIMALS IN MARI AND OTHER SITES IN THE NEAR EAST, MIDDLE EAST AND IN THE EASTERN MEDITERRANEAN FROM THE BRONZE AGE TO MEDIEVAL TIMES

Following the positive experience of studying the Mechanism of Mari's big trap, it is now a question of knowing how the other traps worked. Some authors have issued operating hypotheses in the past for some of the traps, it is now useful to verify them and to make possible proposals. And above all, according to the internal space available for the animal, what hypotheses can we formulate as to the nature of the animals which were captured there, in particular for the traps discovered in Mari? It is possible to rely on the Mesopotamian texts that mention the animals, on animal bones unearthed during excavation and also on the nature of the wild animals still alive today in the steppes of the Near East. An abundant graphic representation will make possible to clarify these hypotheses.

KEYWORDS

Mari,
trapdoor mechanisms,
Mesopotamian woods,
Mesopotamian texts,
trapped animals,
archaeozoology,
Bronze Age.

Le grand piège de Mari a été reproduit récemment en France [1] afin de mieux comprendre la technique de modelage utilisée par le potier de l'antiquité et surtout dans le but de confirmer son fonctionnement de manière concrète. À présent [2], notre objectif est de poser des hypothèses sur la nature des animaux capturés. Pourtant, au préalable, il nous semble nécessaire de présenter les différents mécanismes des pièges. En effet, ces derniers nous permettent de définir l'espace interne disponible pour l'animal et de mieux l'identifier.

COMMENT LES PIÈGES FONCTIONNENT-ILS ? (FIG. 1 ET FIG. 2)

L'analyse comparée du tableau de la série des pièges étudiés et des dessins réalisés à la même échelle 1/5 [3] permet de mettre en relief deux principaux types de fonctionnement : celui qui nécessite l'utilisation de bâtonnets en bois pour actionner le mécanisme (Mundigak/1, Mundigak/2, Enkomi, Emar, Mohenjo-Daro/1, Mari TH.87.121) et un deuxième qui est conçu sans aucun ajout si ce n'est un seul bâtonnet piqué dans l'appât (Kahun, Tell ed-Deylam/2, Suse, Afrasiab, Séleucie du Tigre, Nippur et Mari M.1785 bis).

[1] Dans l'atelier d'Aurillac en octobre 2021, voir la description de cette expérience *infra*, WEYGAND & LAROCHE-TRAUNECKER 2024, p. 29-40. Mes vifs remerciements sont adressés à Françoise Laroche-Traunecker qui a su trouver les personnes compétentes pour réaliser mon souhait, c'est-à-dire la reconstitution du grand piège de Mari, à Perrine Léger, potière, ainsi qu'à Joël Traunecker qui ont accepté de mettre leur savoir-faire au service de ce travail d'archéologie expérimentale.

[2] Certaines figures, issues du travail présentant les deux pièges de Mari, sont nécessaires à la compréhension de la présente étude, ces deux articles sont complémentaires. En particulier, les tableaux comparatifs des 23 pièges étudiés (fig. 2a-e), les dessins (échelle 1/5) et les photos de ceux-ci (fig. 3 à 10) ne peuvent pas être présentés deux fois dans cette même livraison. Pour une bonne compréhension, prière de consulter l'article WEYGAND 2024a, *supra*, p. 6-28, si dans les appels de notes ou de figures apparaît la mention suivante : WEYGAND 2024a-fig. 2 ou WEYGAND 2024a -fig. 8, etc.

LES PREMIÈRES PROPOSITIONS DE FONCTIONNEMENT DES PIÈGES ANTIQUES

En 1938, E. Mackay avait déjà émis une hypothèse de fonctionnement pour l'objet de Mohenjo-Daro/2. Puis a suivi la suggestion de J.-M. Casal en 1961 pour Mundigak/2, et enfin celle de D. Drummond en 1983 pour Enkomi. En outre, au début des années 1990, D. Drummond avait fait réaliser une reproduction des deux pièges, de Kahun (Égypte) et d'Emar (Syrie) [4]. Que peut-on apprendre de ces auteurs ?

Sur l'objet de Mohenjo-Daro/2 (fig. 1a), Mackay avait disposé des bâtonnets en bois, susceptibles de déclencher le mécanisme du fonctionnement. Certains d'entre eux sont engagés dans la série des perforations située près de l'ouverture, d'autres sont placés sur le dos et orientés plus ou moins à la verticale, un dernier étant à l'horizontale. Il ne semble pas qu'un dispositif ait été prévu pour fermer cet objet. Certaines perforations n'étaient-elles pas destinées à y passer une ficelle ? Dans la coupe, on constate l'existence d'une cavité longiligne aménagée au dos et disposée en diagonale : elle permettait vraisemblablement d'y insérer un bâtonnet servant à actionner une ficelle ou un filet (Weygand 2024a-fig. 3e, dessin *supra* p. 16). Aujourd'hui, il est délicat d'en imaginer le fonctionnement de façon concrète. Probablement faut-il suivre la suggestion de Béatrice de Cardi qui affirme qu'à Mohenjo-Daro les animaux étaient capturés grâce à des collets [5], par conséquent sans système de trappe.

[3] Voir l'étude des deux exemplaires de Mari intégrée dans la série des 23 pièges, WEYGAND 2024a-fig. 2d et fig. 6 (dessins à l'échelle 1/5), *supra*, p. 16-21, fig. 3-8.

[4] Piège de Mohenjo-Daro/2, MACKAY 1938, pl. LIV-n° 20, 21, 22 (photos) ; Mundigak/2, CASAL 1961, p. 146, fig. G. ; Enkomi, DRUMMOND 1983, p. 200, fig. 1c. Reproduction du piège de Kahun avec proposition de fonctionnement, DRUMMOND *et col.* 1990, pl. 28c et d. Reproduction du piège d'Emar par Drummond citée par KARAGEORGHIS 1992, p. 217, postscript. Proposition de fonctionnement du piège d'Emar, WEYGAND 1993, pl. IV-d. DRUMMOND a poursuivi la réalisation de reproductions d'autres pièges en terre cuite puisque sa collection (11 pièges au total y compris ceux cités ici) est conservée aujourd'hui au British Museum, (David Drummond British Museum, <https://www.britishmuseum.org>).

[5] CARDI 1970, p. 327.

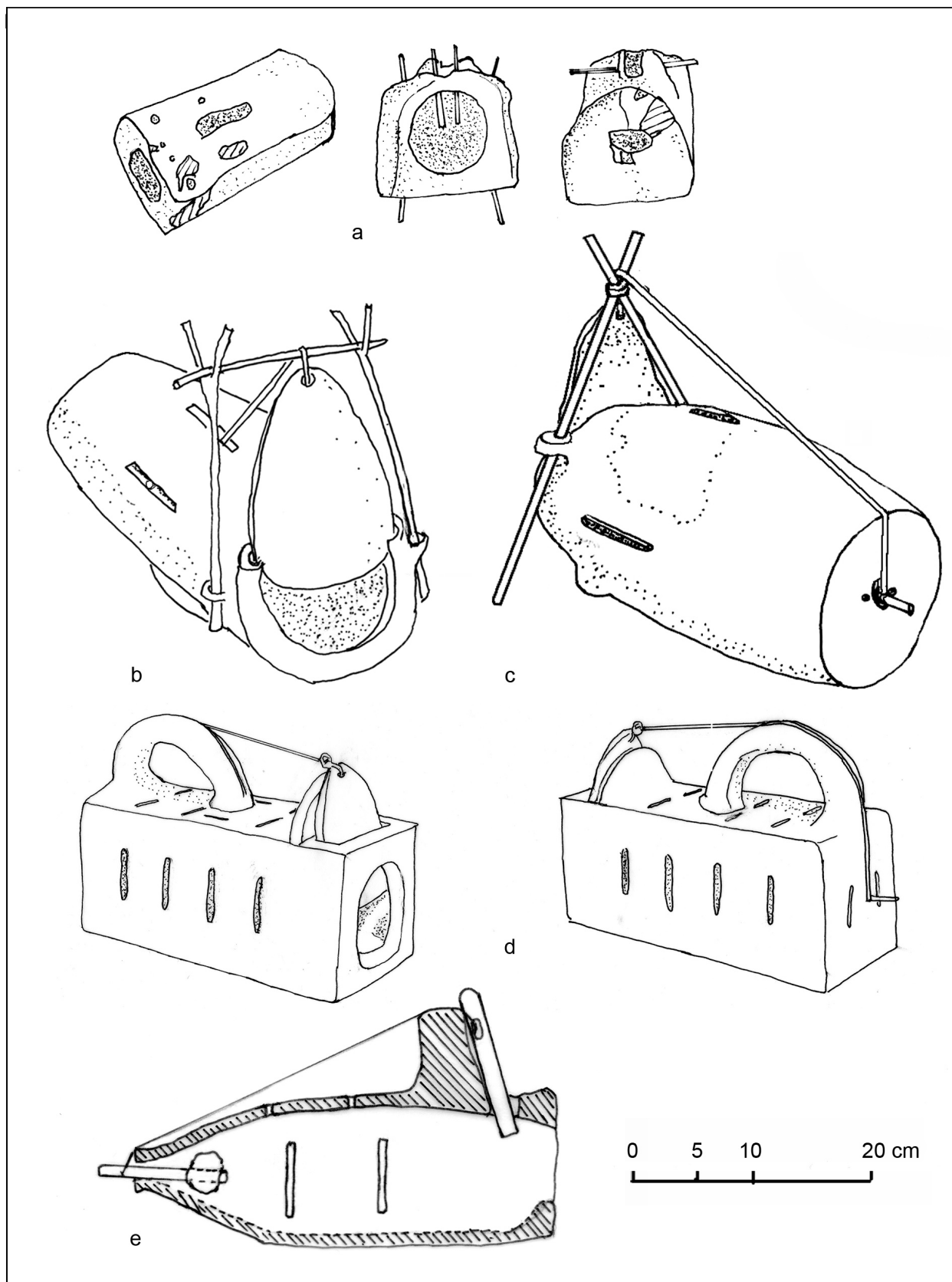


Figure 1a-e : hypothèses de fonctionnement.

a : Mohenjo-Daro/2, d'après Mackay 1938.

bc : Mundigak/2, d'après Casal 1961 (b) et proposition I. Weygand (c) réalisée d'après photo, courtoisie du Musée National des Arts Asiatiques-Guimet à Paris, dessin I. Weygand & F. Laroche-Traunecker.

d : Kahun d'après Drummond et col. 1990.

e : Tell ed-Deylam, d'après Armstrong 2001.

Dessins : I. Weygand, échelle 1/5.

Pour Mundigak/2, Casal avait proposé deux bâtonnets en bois latéraux insérés verticalement dans les anneaux des oreillettes latérales (**fig. 1b**). Entre les fourches de leur extrémité est posée une baguette horizontale servant à mettre en tension la ficelle accrochée à la porte posée en équilibre instable. Cette ficelle, engagée dans la fente façonnée sur le milieu du dos de l'objet semble reliée à un bâtonnet de bois engagé à l'horizontale dont on aperçoit l'extrémité dans la fente localisée à gauche ; elle est censée être attachée à l'appât que l'on ne peut pas voir sur le dessin. Or, il existe trois perforations disposées à l'horizontale sur la face arrière de l'objet[6] ; il est surprenant qu'elles ne soient pas utilisées pour fixer l'appât. C'est ce fonctionnement plus commode que nous proposons (**fig. 1c**) : le potier ayant façonné des perforations en oblique, nous avons constaté que les bâtonnets se rejoignent à leur sommet et peuvent être liés de manière à recevoir la ficelle accrochée à la porte maintenue en tension d'un côté et fixée à l'arrière du piège à l'autre extrémité. Ce type de dispositif a fait ses preuves, il apparaît clairement sur les dessins de Drummond proposés pour la reproduction du piège de Kahun (**fig. 1d**). On constate ici que la ficelle attachée à la porte est appuyée sur la rainure de l'application ansée ; de l'autre côté et à l'arrière, elle est liée à un seul bâtonnet engagé dans l'une des trois perforations. Ce mécanisme peut tout à fait bien fonctionner et il a l'avantage que la ficelle soit bien maintenue dans la rainure : elle est guidée par elle tout en pouvant glisser. En outre, prenant relativement peu de place à l'arrière, il aurait moins de chance d'être déclenché par un animal depuis l'extérieur.

Pour le piège d'Enkomi[7], Drummond n'a restitué qu'une seule baguette en bois placée à la verticale tout près du dispositif de la porte et à l'opposé un système de double bâtonnets intégrés l'un dans l'autre, de façon à être instables et à déclencher la trappe au moindre mouvement de l'animal saisissant l'appât. Cette proposition nous semble pouvoir bien fonctionner. Pourtant, signalons qu'il existe le vestige d'une perforation sur le sommet de l'objet vers l'arrière, visible dans la cassure[8], alors que la

deuxième est restituée sans qu'il en reste de trace. À quoi servait-elle ? Nous proposons une autre hypothèse de fonctionnement du piège d'Enkomi : une deuxième baguette placée dans cette perforation incomplètement conservée aujourd'hui située vers l'arrière de l'objet a pu être utilisée pour mieux guider la ficelle vers l'appât (**fig. 2b**). Faut-il suivre Karageorghis[9] qui propose que les perforations aménagées dans le piège d'Enkomi auraient servi à garder vivant le serpent capturé pour les usages d'un culte ? Nous pensons plutôt à un autre animal, tout comme Drummond qui a placé une souris sur son dessin. En revanche, l'idée de Karageorghis de garder vivant un animal capturé nous semble être très intéressante. Drummond mentionne qu'il a modifié sa proposition initiale pour le piège d'Enkomi quelques années plus tard : selon lui la majorité des pièges antiques fonctionnaient probablement tout à fait bien selon le procédé qu'il avait proposé pour celui de Kahun[10] et qui est plus simple (**fig. 1d**). Suite à nos essais d'archéologie expérimentale récemment appliqués au grand piège de Mari TH.87.121, nous constatons que ce que nous avons proposé pour Emar semble bel et bien pouvoir fonctionner[11] ; deux bâtonnets en bois terminés par une fourche sont placés à la verticale et engagés dans des perforations sur le dos de l'objet. Ils pourraient être remplacés par un système en forme d'anse en bois avec une rainure longitudinale plus difficile à façonner mais plus stable destiné à mettre la ficelle en tension. L'autre possibilité serait que les deux perforations du sommet étaient simplement destinées à permettre à l'animal capturé de respirer et d'être maintenu vivant. Drummond signale un bon fonctionnement du système pour la reconstitution du piège d'Emar en utilisant un seul bâtonnet d'appât de plus gros diamètre engagé dans la perforation arrière. Cette expérience tend à confirmer notre proposition, c'est-à-dire un bâtonnet rétréci à l'endroit où la ficelle est engagée pour mieux libérer celle-ci et faire tomber la trappe. La seule difficulté – commune à tous les pièges – pourrait être que l'animal renifle l'appât en étant positionné à l'arrière et fasse déclencher le système sans être capturé !

[6] WEYGAND 2024a-fig. 3f à h (dessin au 1/5). L'examen de ce piège a été rendu possible au musée National des Arts Asiatiques-Guimet à Paris, nos vifs remerciements sont adressés à M. Nicolas Engel, conservateur des collections Afghanistan-Pakistan. Nous avons pu vérifier notre hypothèse de fonctionnement sur place en plaçant les bâtonnets en bois dans les oreillettes. Notons que même si le piège est restauré en partie, sa porte est d'origine et

son numéro d'inventaire y figure encore.

[7] DRUMMOND 1983, dessin de la proposition du fonctionnement, p. 200, fig. 1c.

[8] DIKAIOS 1969, pl. 125-1.

[9] KARAGEORGHIS 1972, p. 109-110.

[10] Cité dans KARAGEORGHIS 1992, p. 217, postscript.

[11] WEYGAND 1993, dessin pl. IV-d.

Les trappes étaient-elles confectionnées en bois ou en terre cuite ? Drummond avait expérimenté qu'une lourde porte en terre cuite tombe mieux qu'une porte façonnée en bois léger [12]. Une trappe en terre cuite pourrait se briser en tombant lourdement. Pourtant, celle de Mundigak/2 s'est bien conservée jusqu'à aujourd'hui. À notre avis, les trappes antiques pouvaient être façonnées en terre cuite ou en bois. Quelque soit le matériau utilisé, il est indispensable de veiller à ce que la trappe soit bien positionnée dans son axe pour être fonctionnelle sans se briser et que la ficelle soit fortement en tension pour réussir à capturer l'animal. Si l'on utilise du bois, mieux vaudrait façonner un matériau d'une certaine densité avec un poids suffisant.

LES BOIS UTILISÉS EN SYRIE DANS L'ANTIQUITÉ

Quelles sortes de bois étaient mentionnées dans l'antiquité, que nous apprennent les textes à ce sujet ? D'après les archives de Mari, les bois disponibles étaient variés : sont mentionnés le peuplier (*šarbatum*), le buis (*taškarinnum*) et le genévrier (*supālum*) [13]. D'après Kupper, le royaume de Mari possédait des ressources locales en bois et ceux qui étaient utilisés en quantité étaient le saule, le grenadier, le peuplier de l'Euphrate, le cyprès et le buis [14]. Les résultats des analyses des charbons de bois du site d'Emar complètent ces données : on y trouve le peuplier, le saule et le tamaris [15]. Pour tomber rapidement, la porte en bois doit être dans un matériau d'une certaine densité. Par exemple, la densité du bois sec à l'air pour le buis est plus forte (0,935) que celle du peuplier blanc (0,515) et du saule marsault (0,535). Par conséquent, le buis, le saule ou le peuplier cités dans les textes auraient pu être utilisés pour façonner les trappes et les bâtonnets en bois des pièges de Mari et d'Emar, en les choisissant selon la densité souhaitable.

COMMENT FONCTIONNAIT LE PIÈGE MARI M.1785 BIS ? (FIG. 2A)

Le dispositif semble simple en raison de la forme générale de l'objet car il n'y a pas besoin de bâtonnet en bois, sauf pour attacher l'appât. En effet, une entaille concave a été aménagée par un geste du

doigt du potier ou à l'aide d'un stylet en bois pour y placer la ficelle de façon stable tout au long de la partie haute de l'objet. L'appât était disposé au bout d'un bâtonnet engagé dans la perforation située à l'arrière. Ce dispositif était relié à une ficelle mise en tension et posée sur l'entaille du dos de l'objet au bout de laquelle, tout près de l'ouverture, était attachée la trappe maintenue levée et en position instable, prête à s'engager dans la glissière de l'ouverture. L'animal devait pénétrer dans le piège pour saisir la nourriture ; ce faisant, en tirant sur l'appât, il faisait bouger le bâton, libérait la tension de la ficelle et la trappe tombait. Ainsi, il se trouvait emprisonné.

LE FONCTIONNEMENT DES PIÈGES MUNIS D'UN DISPOSITIF EN TERRE CUITE APPLIQUÉ SUR LE DOS DE L'OBJET

Huit pièges sont concernés, avec deux formes d'application. Dans la première solution, un morceau de pâte est appliqué dans le sens de la largeur de l'objet et à proximité de l'ouverture, comme pour le piège de Tell ed-Deylam (Weygand 2024a-fig. 5f, *supra*, p. 18). Une autre solution consiste en une application ansée : celle-ci est placée dans le sens longitudinal du piège comme à Séleucie du Tigre/1 et 2, Suse, Afrasiab, Chypre A 68, ou bien elle est disposée dans le sens de la largeur comme à Athienou (Weygand 2024a-fig. 4c-f, 5a,b,c, 7d,g et 8a-c), *supra*, p. 17-21. Le fouilleur de Nippur signale la trace d'une anse cassée, sans que l'on sache dans quel sens elle était appliquée. Tous ces dispositifs en forme d'anse ne servaient ni à saisir ni à transporter l'objet - ils auraient d'ailleurs pu se briser vu le poids des objets - mais à mieux diriger la ficelle en tension pour maintenir la porte soulevée en équilibre instable et bien orientée [16]. Notons que le piège de Kahun (fig. 1d) possède les deux systèmes : une première application disposée transversalement sur laquelle s'appuie la porte et aussi une deuxième de forme ansée guidant la ficelle vers l'appât. Ce dernier était fixé à un bâtonnet introduit à l'intérieur du piège grâce à une perforation située dans l'axe à l'arrière de l'objet.

[12] Cité dans KARAGEORGHIS 1992, p. 217, postscript.

[13] MICHEL 1996, p. 389.

[14] KUPPER 1992, p. 163-170.

[15] DECKERS 2005, p. 157-158, tables 2-4, âge du Bronze.

[16] Bien visible sur le dessin de MÉRITÉ 2011, p. 75, fig. 12-1, piège en terre cuite moderne du sud marocain, région de Ouarzazate.

LES PIÈGES MODERNES (WEYGAND 2024A-FIG. 2E/N°22-23,9 ET 10 ; DANS LE PRÉSENT ARTICLE, FIG. 2C)[17]

Le piège moderne en terre cuite de la famille Salch (Weygand 2024a-fig. 10, *supra*, p. 24) possède la particularité d'avoir deux espaces internes séparés par une cloison, chacun étant muni d'une porte encore intacte. Sur le sommet de l'application en forme d'éventail, on peut observer une surface élargie servant à placer la ficelle accrochée à la porte ; sa surface est plane, sauf à son sommet où l'on observe une entaille permettant d'orienter la ficelle et de bien guider la trappe.

A l'opposé, à l'aplomb de la partie incurvée de l'application et à peu près au milieu de la longueur de l'objet, on observe bien dans la coupe la présence d'une perforation dans laquelle l'autre partie de la ficelle était introduite. Elle était reliée à l'appât probablement par un crochet métallique situé à l'intérieur au niveau de la petite ouverture située entre les deux espaces. Le mécanisme lié à l'appât ne pouvait fonctionner que pour l'espace situé sous l'application avec sommet incurvé. D'évidence, l'autre porte était maintenue fermée lors de la capture de l'animal. Il semblerait qu'il ait été prévu de maintenir l'animal en vie, au moins pendant un certain temps car les deux rangées de petites perforations aménagées sur les côtés de l'objet lui permettaient de respirer. Cela donnait la possibilité de conserver les animaux capturés, de les observer et de relâcher éventuellement un animal non désiré. On remarque que l'ouverture entre les deux espaces est trop réduite, même pour une souris (hauteur 3,5 cm et largeur 2,5 cm) pour permettre à l'animal piégé de se déplacer dans le deuxième espace au-delà de l'endroit où était localisé le dispositif du piège. La question qui reste posée est l'utilité du deuxième espace intérieur : permettait-il seulement d'y placer confortablement l'appât ou bien d'empêcher un animal d'agir sur la ficelle en essayant d'attraper l'appât par l'extérieur ?

Le mécanisme du piège moderne de la famille Jost comporte un ajout de bâtonnets en bois ; l'auteur a observé son fonctionnement (dessin **fig. 2c***). Un bâtonnet de section quadrangulaire reposant dans l'axe de la longueur du piège est assemblé à un pivot en bois, lui-même fixé au milieu du dos de l'objet

à l'aide de clous. À l'une des extrémités de l'axe se trouve un autre clou permettant d'accrocher la porte en bois en équilibre instable et à l'opposé est fixé un fil de fer au bout duquel se trouve un crochet pour y accrocher l'appât à l'intérieur. Ce dernier est localisé non pas au niveau du dos de l'objet, mais à environ 4/5e de la longueur du piège. Les matériaux utilisés sont le bois et le métal, ils sont conformes aux techniques modernes. Ce piège de fabrication artisanale fonctionne encore parfaitement, grâce au pivot aménagé sur le sommet. Le système du pivot était peut-être connu dans l'Antiquité ; des clous et des crochets en bronze ont été retrouvés dans les fouilles y compris à Mari, mais ce métal n'était certainement pas utilisé pour les pièges car étant rare et cher, il était réservé aux objets précieux. Cet objet est néanmoins intéressant pour l'observation du bon fonctionnement de la trappe.

LES CAS PARTICULIERS (WEYGAND 2024A-FIG. 2E ET FIG. 8D,E,F,G, SUPRA, P. 14 & P.21)

Les trois exemplaires provenant de Crète forment un groupe particulier. *A priori*, on pourrait les identifier à des pièges car ils en possèdent certaines caractéristiques : par exemple, l'application longitudinale avec une perforation transversale sur le dos de Zakros/2, les applications ansées de Zakros/1 ou de Knossos pourraient servir à orienter une ficelle d'autant plus que sur deux des trois objets se trouve une perforation dans l'extrémité fermée qui aurait pu servir à un appât. D'autre part, les pieds permettent de les poser à l'horizontale. Pourtant, les objets pourraient aussi être placés à la verticale, reposant sur la large ouverture. Cette dernière semble dépourvue de système de fermeture. Enfin deux des objets sont marqués par une série de petites perforations disposées seulement sur l'une des extrémités. Notons que des traces de brûlé ont été retrouvées à l'intérieur de l'objet Zakros/1. S'agit-il vraiment de pièges ?

[17] Deux pièges modernes bien conservés et munis d'une trappe ont été intégrés dans la série étudiée. Il nous a semblé intéressant de les comparer à nos pièges antiques, à cause de leur fonctionnement qui est vérifiable aujourd'hui et de la nature de l'animal capturé qui est connue. L'un est en terre cuite, un matériau rarement utilisé à la fin

du XIX^e siècle, il est complet et bien conservé. Le second (deuxième moitié du XX^e siècle) est en bois avec quelques clous en métal, il a servi à capturer des hamsters ; or cet animal figure dans la liste des animaux envisagés dans cette étude.

* <https://nakala.fr/10.34847/nkl.dcaey4d4>

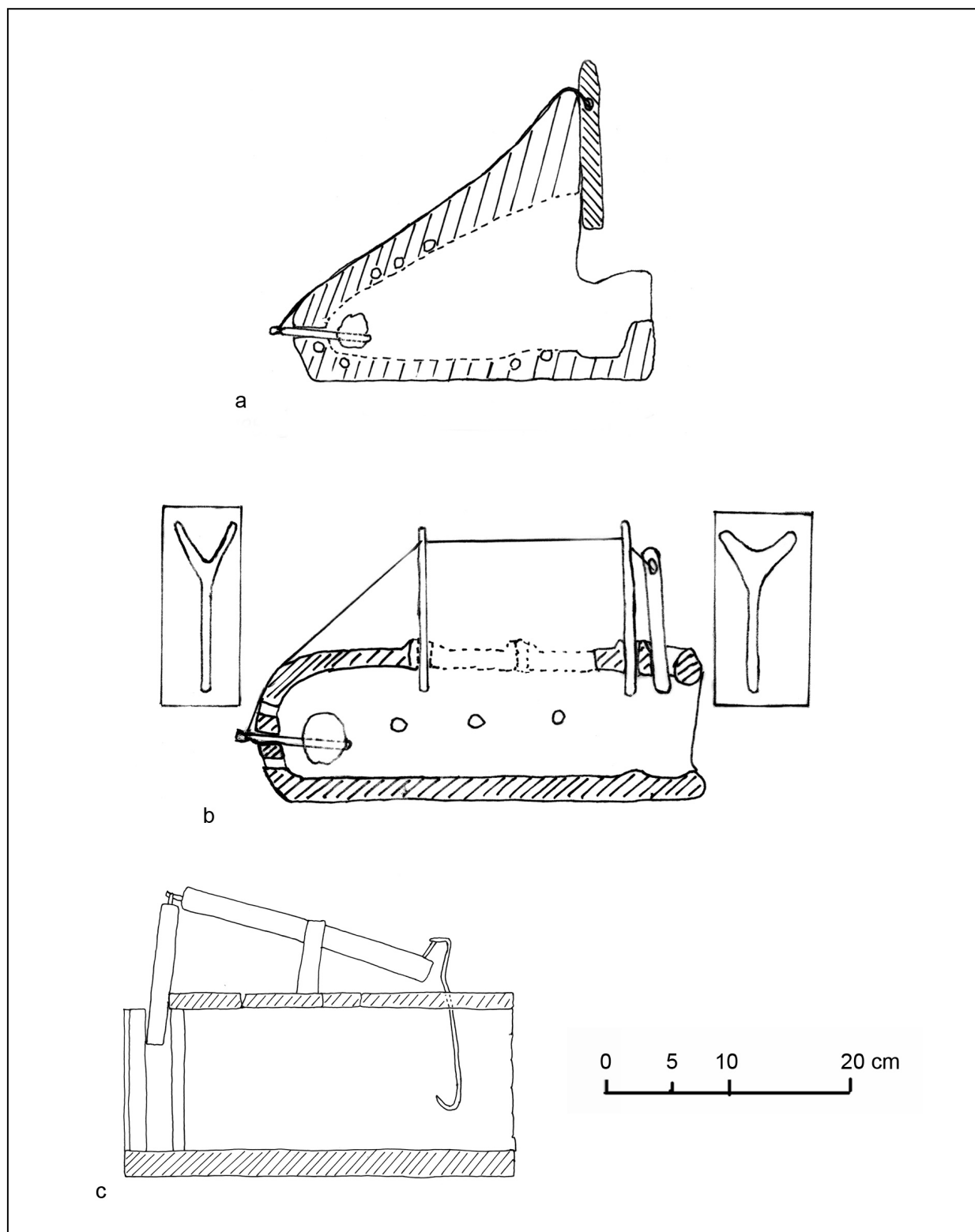


Figure 2 a-c : hypothèses de fonctionnement.

a : Mari M.1785 bis.

b : Enkomi, d'après Karageorghis 1972.

c : piège Jost.

Dessins : I. Weygand, échelle 1/5.

LES ANIMAUX SUSCEPTIBLES D'ÊTRE CAPTURÉS (TABLEAU FIG. 3A-B)

À quels animaux ces pièges étaient-ils destinés ? Au Proche-Orient, de grands animaux sauvages ont été chassés dans le désert et dans la steppe depuis le IV^e millénaire av. J.-C. et jusqu'aux périodes plus récentes retenues dans cette étude [18]. À quels types d'animaux sauvages de plus petite taille s'intéressaient les Anciens ? On sait qu'au III^e millénaire avant J.-C., les principaux animaux domestiqués en Syrie sont le chien, les bovinés, les ovinés, les caprinés, les suidés et les équidés.

Concernant les volailles, plusieurs auteurs s'accordent sur l'idée qu'elles auraient été en voie de domestication seulement autour de 2200 av. J.C. en Syrie ; les découvertes d'ossements de volaille en fouille archéologique en Syrie, en particulier celles du coq (*Gallus gallus*) sont peu nombreuses [19]. À l'époque d'Akkad, il s'agirait encore de foyers isolés de domestication de volaille. Il est fort probable qu'à Mari il n'y ait pas eu de poulailler. D'autre part, la domestication du chat semble tardive en Syrie. Contrairement à l'Égypte, cet animal est rarement représenté en Mésopotamie et, lorsqu'il est découvert dans les fouilles archéologiques, ses vestiges sont fragmentaires [20]. Il est peu mentionné dans les textes dans lesquels existe une distinction théorique entre le chat domestique (*šurānu*) et le chat sauvage (*murašū*). Le terme de *šurānu* est cité dans les textes de Sippar et de Mari dès l'époque paléo-babylonienne [21]. À l'époque d'Akkad, il est probable qu'en grande majorité on trouvait encore des chats sauvages à Mari. C'est pourquoi nous sommes partis de l'hypothèse que de petits animaux sauvages pouvaient être chassés et capturés soit pour leur pelage ou leur fourrure, soit pour les consommer,

soit pour les utiliser à éliminer les animaux nuisibles vivant dans les maisons ou les entrepôts et qui s'attaquaient aux réserves alimentaires, en particulier aux céréales [22]. Certains d'entre eux auraient pu être tués pour une partie tout en gardant les petits afin de les apprivoiser en les maintenant dans les cours de maisons.

D'ailleurs il nous faut être attentif et nous adapter aux différences de perception des humains entre l'Antiquité et nos jours car elles apparaissent dans les textes. Ainsi à notre époque, nous ne voyons aucun intérêt à conserver un rat qui a la réputation d'être nuisible et porteur de maladies. Pourtant, certains épigraphistes ont montré que dans le monde mésopotamien antique, les souris (*péš*), gerbilles (*akbiri*) ou certains rongeurs (*ušummu* vivant le long des canaux d'irrigation) étaient consommés ou offerts aux dieux ; de surcroît, nous apprenons dans un texte daté du milieu du XVIII^e siècle av. J.-C. provenant de Babylonie, que les *ušummu* avaient une chair goûteuse !

« Dis à Nur-Shamash : ainsi parle Shamash-nazir ! Que Shamash et Marduk te fassent vivre ! Tutubmagir m'a fait parvenir depuis Tur-Ugulla sept rats à queue courte-*ušummu* et j'en ai offert six à Shamash-lamassashu, l'échanson. J'en ai gardé un pour le déguster moi-même. Comme c'était excellent ! Si j'avais su à quel point c'était bon, je n'en aurais pas fait parvenir à Shamash-lamassashu. Maintenant je t'envoie ma lettre : lorsque tu descendras à Tur-Ugulla, ordonne aux jardiniers qui habitent là-bas de me sortir quinze rats à queue courte de la terre et fais-les-moi porter » [23].

Non seulement ces rats à queue courte étaient appréciés, mais la peau de certains d'entre eux a fait l'objet d'un commerce à Mari ; enfin, les rongeurs étaient utilisés en thérapeutique en Mésopotamie [24].

[18] Les « Desert kites » ou constructions en forme de cerf-volant, installations qui semblent dater du IV^e et/ou du III^e millénaires avant J.-C., ABU-AZIZEH & TARAWNEH 2015, p. 95-119. BARGE et col. 2020, p. 179-200. Selon LIMET 1993, p. 365 : des pièges sous forme de fosses et des filets étaient utilisés, en particulier pour la chasse au lion. [19] LIMET 1993, p. 48 ; SERJEANTSON 2009, p. 2. Restes osseux retrouvés en Syrie à Tell Sweyhat (Syrie, datés 2400-2200 av. J.-C.) : GARCIA PETIT, 2002, p. 73-74 ; SEIGLE 2018, carte fig. 3 ; OSTEN-SACKEN, 2015, p. 409-411 et 436 ; BUITENHUIS 1983, p. 140 (6 fragments d'os de *Gallus gallus domesticus*). De même à Kunara (Iraq, III^e mill. av. J.-C.), SEIGLE 2022, tableau 1 ; SAUVAGE 2020, p. 55, carte montrant l'introduction de la poule dans le Proche-Orient antique, en particulier dans le nord de la Syrie (*Gallus gallus*) attestée dès le III^e millénaire.

[20] VILA 1998, p. 79-80.

[21] Sippar, voir SCHEIL 1918, p. 135. Pour Mari, deux textes KUPPER 1983, n° 150-37 et BARDET et col. 1984,

n° 448, 38, p. 395-398, cités dans LIMET 1993, p. 41, et Archibab (<https://www.archibab.fr/T3721>). *šurānu* est pourtant traduit ici comme chat sauvage. De même, mention du chat parmi les animaux sauvages dans la tablette XIV de la liste lexicale *UR₅-RA = ḫubullu (UR₅-RA)*, LANDSBERGER 1934, p. 86 ; BATTINI 2022, p. 79-80.

[22] D'après VILA 1998, p. 87, certains d'entre eux apprécient les fruits, légumes et les céréales, par exemple le rat bandicoot (*Nesokia indica*).

[23] La chair goûteuse des *ušummu* ou rats à queue courte, ZIEGLER 2021, p. 71, texte Louvre AO 632.

[24] LIMET 1993, p. 50. ENGLUND 1995, p. 45-55 ; selon cet auteur, les rats *ušummu* qu'il identifie à la race *Bandicota indica* semblent avoir été capturés et nourris. Commerce de leur peau, DURAND 1988, p. 215-216 (n° 75). Utilisation des rongeurs en thérapeutique, CHALENDAR, à paraître, avec mes remerciements à l'autrice d'avoir pu consulter son travail.

Fig. 3a. Animaux du Proche-Orient dimensions (en cm), d'après HARRISON et BATES 1991 et quelques sites internet ou auteur. Dimensions en cm ; L longueur ; l. largeur ; H hauteur ; M mâle ; F femelle ; env. environ ; fam. famille.

Type d'animal (HARRISON et BATES 1991 et autres auteurs)	L totale	L tête- corps	L queue	crâne l. ; H	H au garrot	poids M mâle F femelle	Remarques, lieux
Mangouste indienne (<i>Viverridae</i>) <i>Herpestes auro-punctatus</i>	48,6	25,6	23	2,8		305-662 g	Iraq.
Nippur, BOESSNECK et KOKABI 1993, p. 323	62,5	58,7	6,25x3 ,2	?.....	niveau néo-assyrien.
Mangouste d'Egypte (<i>Viverridae</i>) <i>Herpestes ichneumon</i>	env. 93	53,5	40,5	4,9	30-50	2,9 kg M 2,6 kg F	Egypte, Israël, Jordanie,
Mangouste grise d'Inde (<i>Viverridae</i>) <i>Herpestes edwardsi</i> ----- zoo Heidelberg (Allemagne) ¹ (1)	env. 71,5 32 à 45.	37,5 	34 	3,6 H 4,2 	7 - 9 	1-2 kg 0,45-1 kg	Arabie, Iran, Sud Iraq. site consulté le 7/8/2021.
Mangouste (<i>Viverridae</i>) <i>Herpestes albicauda</i>	94,5	52,5	42	4,7	?	2,9 à 4,2 kg	Arabie, Afrique.
Martre (<i>Mustelidae</i>) <i>Martes foina</i>	63	40	22	4,54	?	1,1 à 2,3 kg	Syrie.
Genette (<i>Viverridae</i>) <i>Genetta Felina</i>	85,4	41	41	3,96	30	1,4 à 2,5 kg	Arabie.
Chat sauvage (<i>Felidae</i>) <i>Felis margarita</i> ou chat des sables AHMIM 2019, p. 41	72 66-83	45 43-52	27 23-31	7	 24-30	2 à 3,4 kg	Désert, steppe.
"Chat de la jungle" <i>Felis chaus</i>	94	67,4	26,6	7,9	36	?	Touffe de poils aux oreilles.
Renard de Rüppel (<i>Vulpes rupellii</i>)	66-74	39- 44	27-30		?	1,7 kg	Iraq. Poils de couleur sable.
Caracal (<i>Felidae</i>), lynx du désert <i>Felis caracal</i> ; <i>Caracal caracal</i> : ----- - Site https://stringfixer.com ²	90,7 78-108 M 71-103 F	68,6 57-74 53-72	22,1 21-34 18-31	8,4 	40-45 40-50	 7,2-19 kg M 7-16 kg F.	Désert et steppe, touffe de poils aux oreilles L : 4,5. Pelage beige. Stringfixer : mesures d'après 77 caracals.

¹<https://zoospassion.com/Classification/mammiferes/carnivores/herpestidae/herpestinae/herpestes/mangoustendienne/mangousteindienne.html> consulté le 7/8/2021.

²<https://stringfixer.com/fr/Caracal>, consulté le 29/12/2021.

Fig. 3b. Animaux du Proche-Orient (suite)

Type d'animal (HARRISON et BATES 1991)	L totale	L tête- corps	L queue	crâne l. ; H	H au garrot	poids M mâle F femelle	Remarque
Gerboise naine <i>Salpingotulus michaelis</i> (fam. Dipodidés)	10,8-14,1	3,6-4,7	7,2-9,4				Zones désertiques Pakistan.
Souris <i>Apodemus mystacinus</i> (Muridés)	22,9	10,9	12	1,5		44 g	Syrie de l'ouest.
Souris <i>Apodemus flavicollis</i> (Muridés)	19,9	9,3	10,6	1,4		28 g	Syrie, Iraq.
Souris grise <i>Mus musculus</i> (Muridés)	14,6	7,4	7,2	1,08		19 g	Syrie, Iraq, très répandue.
Rat noir <i>Rattus rattus</i> (Muridés)	33,8	15,1	18,7	1,86		75-230 g	Liban, Iraq, Egypte.
Rat bandicoot <i>Nesokia indica</i> (à queue courte, Muridés).	28,4-34,7	17,1- 21,6	11,3- 13,1	2,4		180 g	Syrie, Iraq.
Rat brun <i>Rattus norvegicus</i> (Muridés)	37,6	20,3	17,3	2,25		140-500 g	Iraq.
Rat bandicoot <i>Bandicota bengalensis</i> (Muridés)	38	18,9	19,1	2,4		230 g	Inde, Arabie saoudite.
Hamster gris <i>Cricetus migratorius</i> (Cricétidés)	11,8	9,5	2,3	1,4		31 g	Syrie, Iraq.
Grand Hamster d'Alsace <i>Cricetus cricetus</i> (Cricétidés)	30 à 33	24-27	3 à 6			150-550 g	
Gerbille <i>Gerbillus nanus</i> (Muridés)	19,7	8,3	11,4	1,4		26 g	Iraq sud.
Gerbille <i>Gerbillus mesopotamiae</i> (Muridés)	19,2	8,7	10,5	1,5		25 g ?	Iraq, vallée.
Gerbille indienne <i>Tatera indica</i> (Muridés)	36,7	18,4	18,3	2,5		200-270 g	Euphrate et Tigre, vallée.
Gerbille <i>Meriones libycus</i> (Muridés)	29,8	14,4	15,4	2,22		91 g	Syrie, Iraq.

Figure 3a-b : Animaux du Proche-Orient choisis pour cette étude avec leurs dimensions (cm).
Abréviations : L longueur ; l. largeur ; H hauteur ; M mâle ; F femelle ; env. environ ; fam. famille.
I. Weygand.

Le tableau (**fig. 3a-b**) présente une liste d'animaux sauvages de moyenne ou petite taille vivant dans les steppes du Proche-Orient actuel et susceptibles d'avoir intéressé les Anciens et d'avoir été capturés. La plupart d'entre eux sont clairement mentionnés dans diverses sources épigraphiques datées le plus souvent du premier millénaire av. J.-C. et leur classement répond à plusieurs critères [25]. Les dimensions, volontairement détaillées sur le tableau, sont issues le plus souvent de l'ouvrage de référence de Harrison & Bates, 1991, d'autres auteurs ou parfois de sites internet [26], afin de confronter les informations. Les dimensions de longueur totale de l'animal sont distinguées séparément de celles allant de la tête à la base de la queue afin de vérifier la possibilité de l'animal à se mouvoir à l'intérieur du piège ou non. D'ailleurs, la longueur de la queue pose souvent problème et fait référence aux comportements gestuels de l'animal sauvage que nous ne connaissons pas forcément dans les détails. Si nous avons observé que les chats domestiqués ramènent parfois leur queue vers l'avant alors qu'ils sont en train de manger, il n'en est pas forcément de même pour les animaux sauvages. Inversement, si la longueur totale de la queue devait être prise systématiquement en compte, peu d'animaux pourraient être retenus comme susceptibles d'être capturés dans nos pièges. Parfois plusieurs catégories d'un même type d'animal sont présentes sur le tableau, par exemple pour les souris, les gerbilles, les rats, les mangoustes et les chats pour des besoins de comparaison. On peut ainsi s'apercevoir que les dimensions de ces animaux sont variables à l'intérieur d'une catégorie, parfois de façon notable. Ainsi la gerbille indienne *Tatera indica* et la gerbille *Meriones libycus*, présentes dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate, sont plus grandes de 10 à 17 cm par rapport aux deux autres catégories. Nous avons tenu compte de la diversité des espèces pour présenter nos hypothèses de l'animal adapté à tel piège ou non.

Néanmoins, en dépit de notre souci de précision, nous avons rencontré quelques difficultés au sujet des dimensions données pour un même type d'animal, selon les sources. Par exemple, pour le caracal, les

dimensions de l'animal sont différentes sur le site du zoo d'Amnéville [27] (**fig. 3a**). D'autre part, nous avons constaté que Harrison & Bates, 1991 ne proposent qu'une seule mesure par catégorie d'animal, ne distinguant pas les dimensions des mâles et des femelles. En fait, il s'agit d'une moyenne par rapport à la quantité d'animaux examinés, ce qui n'est pas assez précis dans le cadre de notre étude. La même remarque peut être faite pour les mangoustes grises d'Inde (*Herpestes edwardsi*), la longueur totale de l'animal varie selon les sources [28] (**fig. 3a**). Peut-être faudrait-il considérer que dans la réalité la taille des animaux est différente selon les animaux d'une même catégorie, comme c'est le cas chez les humains, même si l'on considère le même sexe. Cela rend plus problématique la désignation d'un animal. D'une manière générale, il a été difficile de trouver les mesures détaillées, complètes et fiables de ces animaux. Au sujet des hamsters, nous avons gardé les dimensions de Harrison & Bates, 1991 sans pouvoir connaître leur hauteur, mais d'autres sources moins scientifiques mentionnent une catégorie de hamster provenant de Syrie et de Turquie légèrement plus grande (*Mesocricetus auratus*, L entre 13 et 15 cm). Concernant les autres animaux de petite taille comme les souris ou les gerbilles, nous avons trouvé suffisamment de renseignements sur différentes catégories de ces espèces. Signalons une préoccupation particulière pour le grand piège de Mari associée à l'hypothèse des mangoustes et qui nous a amené à nuancer nos réflexions : en effet, les ouvertures sont de grandes dimensions alors que l'on déplore le manque de mesures précises pour la hauteur du crâne de l'animal dans toutes les sources. En effet, selon la catégorie de mangouste, sa tête passerait facilement par ces ouvertures ainsi que le reste de son corps longiligne.

[25] Par exemple, LANDSBERGER 1934, liste lexicale $UR_5-RA = hubullu (UR_5-RA)$. Pour le système de classement par les diverses sources mésopotamiennes, CHALENDAR 2020. Pour les catégories de rongeurs, de félins et de mangoustes mentionnés dans les textes et leur utilisation thérapeutique, CHALENDAR, à paraître.

[26] GILBERT 2002, p. 3-78. GILCHRIST *et col.* 2009. AHMIM 2019, p. 41. SLEURS 2019. Le site du zoo d'Amnéville :

<https://zoo-amneville.com/caracal/#section-3d28883b-4>, (consulté le 29/03/2024).

[27] Site du Zoo d'Amnéville, longueur totale mentionnée pour le caracal entre 0,80 à 125 cm, au lieu de 90,7 cm dans l'ouvrage de HARRISON & BATES 1991.

[28] La longueur totale de l'animal serait d'environ 71,5 cm (HARRISON & BATES 1991) ou entre 34 et 66 cm (GILCHRIST *et col.* 2009).

HYPOTHÈSES CONCERNANT LES ANIMAUX PIÉGÉS

Pour mieux évaluer et décider de ces hypothèses, l'examen du mécanisme du piège et surtout de l'espace intérieur disponible pour l'animal lorsque la trappe est fermée ont été déterminants. C'est pourquoi il nous a paru nécessaire de reporter les mesures de l'espace intérieur réservé à l'animal (**fig. 4a,b**) et de les confronter avec les dimensions détaillées des animaux mentionnées (**fig. 3a,b**). Enfin, pour être au plus près de la réalité, quelques animaux de différents types ont été dessinés, puis mis à l'échelle du piège, et enfin placés à l'intérieur des objets (**fig. 5 et 6**). Cela a parfois apporté quelques surprises et il a fallu changer d'hypothèse.

À QUELS ANIMAUX ÉTAIT DESTINÉ LE PIÈGE M.1785 BIS ? (FIG. 6D)

Vu les dimensions de son espace intérieur et celles des animaux (tête et corps, voir tableau animaux, **fig. 3b et 4b-n°15**), il était plutôt destiné à des rongeurs de taille moyenne. C'est une catégorie de gerbille (*Gerbillus mesopotamiae*) qui est proposée sur le dessin, mais d'autres gerbilles peuvent être envisagées (*Gerbillus nanus*) ainsi que le hamster gris (*Cricetus migratorius*), diverses souris (*Mus musculus*, *Apodemus flavicollis*) dont la plus grande (*Apodemus mystacinus*), le rat bandicoot à queue courte (*Nesokia indica*) ou éventuellement un petit rat noir (*Rattus rattus*). Le poids de ces animaux varie entre 19 g et environ 230 g.

QUELS ANIMAUX POUR LES AUTRES PIÈGES ? (FIG. 4B, FIG. 5D,E,F,G ET WEYGAND 2024A-FIG. 2, SUPRA P. 10-14)

Pour la majorité des pièges dont la longueur varie entre 17 et 23 cm, ce sont les souris, les gerbilles ou les hamsters gris qui y étaient capturés. Selon les mesures des espaces internes qui sont parfois irréguliers et le lieu géographique de la découverte du piège, diverses catégories de souris ou de gerbilles ont été proposées. À cause des grandes dimensions du rat noir figurant dans Harrison & Bates, 1991, il ne peut être proposé avec certitude que pour les pièges de Suse, Enkomi et Mari (TH.87.121). Drummond

avait proposé le rat noir pour le piège de Kahun mais il nous semble que l'espace disponible soit trop réduit pour cet animal dont la queue est particulièrement longue – plus que la tête et le corps réunis –, ou alors il s'agit d'un petit rat noir. Il en est de même pour le piège d'Emar et pour celui de Mari découvert par Parrot (M.1785 bis). Ainsi, même si plusieurs hypothèses d'animaux peuvent être envisagées, celles qui ont été proposées sur les dessins sont les suivantes : le hamster gris (*Cricetus migratorius*) pour Emar, la souris grise (*Mus musculus*) pour Tell ed-Deylam, et une autre souris grise (*Apodemus mystacinus*) pour Enkomi.

QUELLE INTERPRÉTATION RETENIR POUR LES OBJETS DE CRÈTE ET POUR MOHENJO-DARO/2 ?

Il a été souligné plus haut que les objets provenant de Crète (Weygand 2024a-fig. 8d,e,f,g, *supra*, p. 21) sont caractérisés par un manque de système de fermeture. Pour Davaras [29], ces trois objets seraient des outils d'apiculteur : ils auraient servi à enfumer les abeilles afin de recueillir le miel sauvage. Des traces de brûlé existent en effet dans l'objet Zakros/1. Si cette hypothèse est retenue, les perforations de petite taille et la large ouverture auraient permis une bonne ventilation. Néanmoins, une question se pose : avec de tels objets serait-il possible d'orienter la fumée avec précision tout en évitant de brûler les abeilles ? Cette interprétation est discutée par Karageorghis, qui semble plutôt retenir l'idée de piège [30]. Ce type d'objets, propres à la Crète, mérite encore réflexion et il serait bon de les comparer à d'autres exemplaires ; ils ont néanmoins été conservés dans cette étude.

Quels animaux étaient concernés par le petit piège de Mohenjo-Daro/2 (**fig. 4a** et Weygand 2024a-fig. 3d,e, *supra*, p. 16) dont la partie habitable est si réduite ? S'agit-il de gerboises naines (*Salpingotulus michaelis*) ou de souris grises (*Mus musculus*) qui auraient été capturées au collet ? Ou bien s'agit-il d'un piège pour oiseaux combinant une cage et un dispositif au collet [31] ?

[29] DAVARAS 1989, p. 1-5 ; mes remerciements à Berthe Beyer pour la traduction de cet article de la langue grecque moderne en langue française.

[30] KARAGEORGHIS 1992, p. 214-217 n'identifie aucun animal.

[31] Les pièges à collet étaient souvent utilisés pour attraper les oiseaux à travers le monde selon MERITE 2011, objet du Cambodge à balancier et contrepoids avec lacet ou piège-cage du Tonkin avec filet, p. 51.

Fig. 4a. Liste des pièges à animal antiques et modernes avec hypothèses d'animaux capturés. (Mesures exprimées en centimètres (cm), parfois en *pouces* (*i*) ; 1 pouce = 2,54 cm. Abréviations : *i* (inches) ; L longueur ; l. largeur ; H hauteur ; ép. épaisseur ; D diamètre ; maxi. maximum ; env. environ ; ext. extérieur ; perf. perforation.

N°	Site	Espace interne L x H x l. (cm) <i>Pouces= i</i>	Hypothèses : quel animal piégé ?
1	Mohenjo-Daro/1	L 8.7 <i>i</i> (22,10) ; l. 3. <i>l</i> <i>i</i> (7,88) ; H 3.1 <i>i</i> (7,88).	souris grise , <i>Mus musculus</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> ou gerbille indienne , <i>Tatera indica</i> (?) ???
2	Mohenjo-Daro/2	D 1.88 <i>i</i> (4,77) et prof. 3.4 <i>i</i> (8,64). Partie habitable estimée : L 5,5-6 x l. 7 x H 5,2.	gerboises naines (<i>salpingotulus michaelis</i>) ou de souris grises (<i>mus musculus</i>).
3	Mundigak/1	L env. 22 x H 12 x l. 11.	hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> ; souris grise , <i>mus musculus</i> ou gerbilles , <i>gerbillus nanus</i> .
4	Mundigak/2	L env. 25 x H 13,8 x l. 13 (?)	hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> ou souris grise , <i>mus musculus</i> , souris <i>Apodemus mystacinus</i> ou gerbilles , <i>gerbillus nanus</i> .
5	Bampur	Dimensions ?	???
6	Kahun	Estimé : L 21-22 ; H 8 ; l. env. 10. Fenêtres : 4-5 x 1.	hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> ou gerbille , <i>Gerbillus mesopotamiae</i> ; Souris , <i>Apodemus mustacinus</i> ; Rat bandicoot <i>Nesokia indica</i> (?) ; petit rat noir (?), <i>rattus rattus</i> (?).
7	Séleucie du Tigre/1.	L 21 x H 8,5 x l. 9 (?).	souris , <i>Apodemus flavicollis</i> ; gerbilles , <i>Gerbillus nanu</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> .
8	Séleucie du Tigre/2	L 22,5 x H 8-10 x l. 7,5.	gerbille , <i>Gerbillus nanus</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> ; souris , <i>Apodemus mustacinus</i> .
9	Nippur	Estimé d'après SIMPSON 1993 : L 14-15 ; H 13 maxi. ; l. ?	souris grise , <i>Mus musculus</i> , ou hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i>
10	Tell al-Deylam/Dilbat	L env 17 à 19 ; H 11,4 ; l. 11,4. (d'après coupes ARMSTRONG 2001, p. 20- g).	souris grise , <i>Mus musculus</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> ; gerbilles <i>Gerbillus mesopotamiae</i> .
11	Suse	Estimé : L 25-26 ; D 14.	rat noir , <i>rattus rattus</i> ; souris grise , <i>Mus musculus</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratoriu</i> ; gerbilles , <i>Meriones libycus</i> .
12	Afrasiab/ Samarcande	????	??? comme à Suse ?

Fig. 4b. Liste des pièges à animal antiques et modernes avec hypothèses d'animaux capturés.

N°	Site	Espace interne : L x H x l. (cm)	Hypothèses : quel animal piégé ?
13	Emar	L 19-20 x H 6-7 x l. 6-7.	hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> ; souris grise , <i>Mus Apodemus mystacinu ou flavicollis</i> ; gerbilles , <i>Gerbillus mesopotamiae</i> .
14	MARI, TH.87.121	L. env. 40-44 ; H 19 ; l. 18.	Petit chat des sables , <i>Felis margarita</i> ou petit caracal , <i>Felis caracal</i> ; Mangouste, <i>herpestes edwardsi</i> (?) ; rat noir , <i>Rattus rattus</i> ; Rat brun , <i>Rattus norvegicu</i> ; Rat bandicoot <i>Nesokia indica</i> (à queue courte).
15	MARI, M.1785 bis.	L maxi 20 ; H près porte 13 maxi. ; H fond 3. l. fond 5,7 ; l. près porte 6,5.	hamster gris , <i>Cricetus migratoriu</i> ; souris , <i>apodemus flavicollis</i> , <i>mus musculus</i> ou <i>apodemus mystacinus</i> ; gerbilles , <i>gerbillus mesopotamiae</i> ou <i>gerbillus nanus</i> ; Rat bandicoot à queue courte <i>Nesokia indica</i> ; petit rat noir <i>Rattus rattus</i> .
16	Enkomi	L 28 x H 6 x l. 9,6.	souris grise , <i>Apodemus mystacinus</i> ; gerbilles , <i>Gerbillus nanus</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratoriu</i> ; Rat bandicoot <i>Nesokia indica</i> (?) ; petit rat noir , <i>Rattus rattus</i> (?)
17	Athienou	L 22 x H 11 x l. 7 env.	gerbilles , <i>Gerbillus nanu</i> ; souris grise , <i>Mus musculus</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> .
18	Chypre A 68	L 23 (?) x H 8 x l. 5,5.	souris grise , <i>Mus musculu</i> ; gerbilles , <i>Gerbillus nanus</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> .
19	Zakros /1	23 (?) x H 10 (?)	souris grise , <i>Mus musculus</i> ; gerbilles , <i>Gerbillus nanus</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> ?? Ou bien : enfumoir à abeilles (?)
20	Zakros /2	Dimensions ???	??? Enfumoir à abeilles (?)
21	Knossos (Grèce, Crète)	Espace habitable : env. 15 x 8.	souris grise , <i>Mus musculu</i> ; hamster gris , <i>Cricetus migratorius</i> ?? Ou bien : enfumoir à abeilles (?)
22	Piège famille JOST (bois)	L 26 x H 15,2 x l. 13,2.	grand hamster d'Alsace (<i>Cricetus cricetus</i>)
23	Piège famille SALCH (terre cuite)	L 17,5 + 18 x H 13 x l. 10,5.	Centre d'Etude des Châteaux forts (CECF) Charles-Laurent SALCH, Strasbourg. Rongeurs (?) souris, gerbilles.

Figure 4a-b : Correspondances entre les pièges étudiés et les hypothèses sur les animaux capturés.
Mesures exprimées en centimètres (cm), parfois en pouces (i) ; 1 pouce = 2,54 cm.
Abréviations : i (inches) ; L longueur ; l. largeur ; H hauteur ; ép. épaisseur ; D diamètre ; maxi. maximum ; env. environ ; ext. extérieur ; perf. perforation.

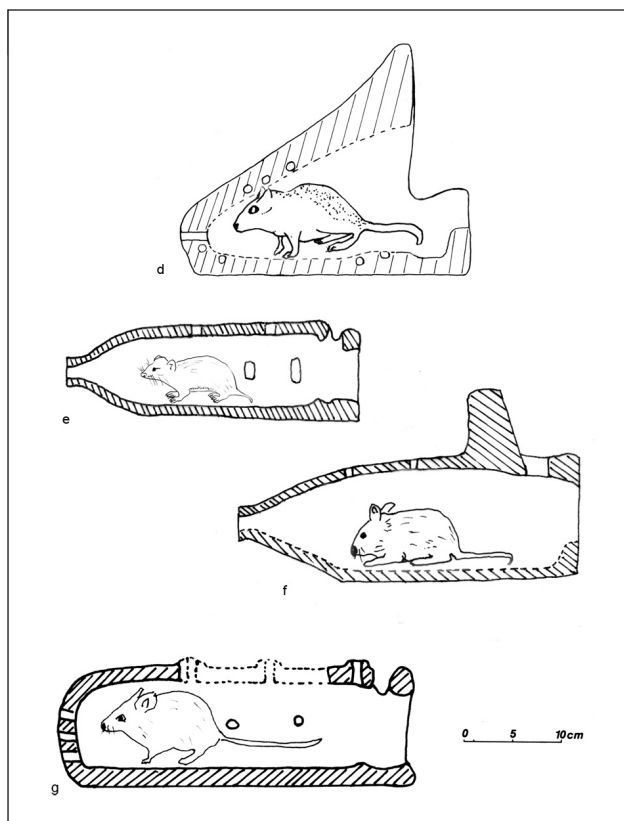


Figure 5a-d : hypothèses sur les animaux capturés dans d'autres pièges.

a : Mari M.1785 bis.

b : Emar.

c : Tell ed-Deylam.

d : Enkomi.

Dessins : I. Weygand, échelle 1/8.

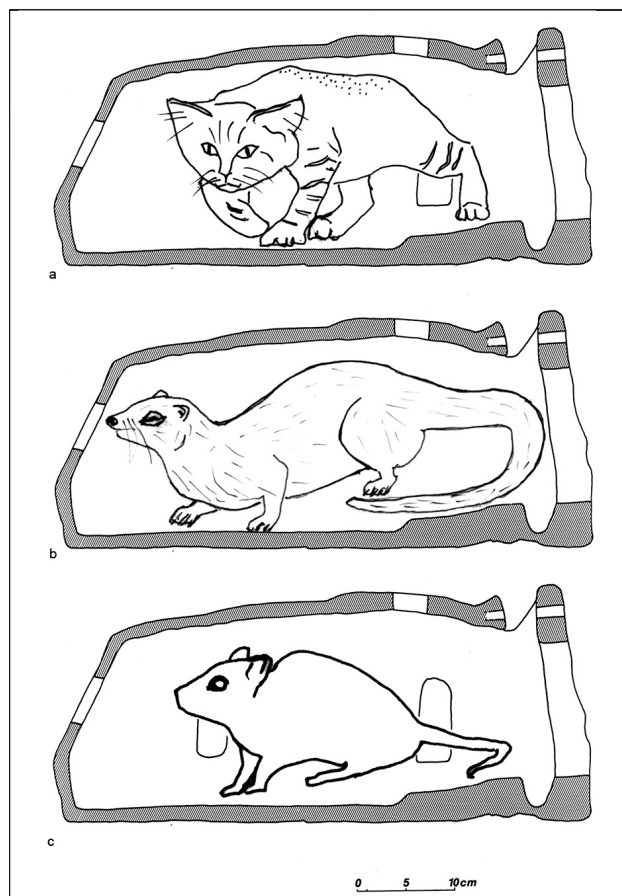
Figure 6a-c : hypothèses sur les animaux capturés dans le piège de Mari TH.87.121.

a : chat sauvage.

b : mangouste.

c : rat noir.

Dessins : I. Weygand, échelle 1/8.



À QUEL ANIMAL ÉTAIT DESTINÉ LE GRAND PIÈGE DE MARI (TH.87.121, FIG. 6A-C) ?

Plusieurs hypothèses avaient déjà été proposées en 1993 [32]. Pour identifier l'animal ou les animaux concernés, la difficulté est de confronter la longueur totale de l'animal – dont les dimensions varient selon les sources – aux dimensions de l'espace habitable interne, une fois la porte abaissée. Les ouvertures latérales sont particulièrement grandes, ce qui indique l'objectif de vouloir maintenir l'animal vivant en lui fournissant de la lumière. Il s'agit d'un animal d'assez grande taille, la plupart des rongeurs sont exclus car ils pourraient s'enfuir par les ouvertures.

À priori, ce piège aurait pu contenir une martre (*Martes foina*), un renard (*Vulpes rupellii*), une mangouste (*Herpestes edwardsi*), un chat des sables (*Felis margarita*), ou un petit caracal (*Caracal caracal*). Ces animaux, encore observés aujourd'hui au Proche-Orient [33], étaient déjà présents dans l'Antiquité, ils vivaient dans les marges de la steppe. La martre et le renard, connus pour chasser les volailles, semblent un peu trop grands.

D'autre part, l'extrême rareté des vestiges de volailles dans les fouilles aux alentours de 2200 av. J.-C., alors que la domestication de ces animaux en est à ses débuts, fait que la martre et le renard n'ont pas été retenus comme hypothèse dans cette étude ; néanmoins, elle pourrait être remise en cause si les habitants de Mari étaient intéressés par la peau et la fourrure de ces deux animaux. Nous avons retenu trois hypothèses d'animaux qui auraient pu être capturés dans le grand piège de Mari (fig. 4b/n° 14).

La mangouste (*šikkû* en akkadien) semblait être une hypothèse séduisante car elle est attestée par des vestiges ostéologiques dans les fouilles conduites en Mésopotamie, même si elle est beaucoup moins présente qu'en Égypte antique où elle était utilisée et même vénérée ; elle est figurée encore à l'époque romaine attaquant un cobra sur les mosaïques d'Orient [34].

Ses capacités redoutables de prédateur ont été reconnues dès l'antiquité ; en effet, elle chasse à la fois les rongeurs et les serpents que l'on trouve dans les maisons d'Orient. Cependant, selon les catégories de mangoustes, elle est soit trop grande pour les dimensions internes du piège, soit, si elle dispose d'assez de place pour se mouvoir énergiquement, elle pourrait passer sa tête par ses ouvertures et s'enfuir.

Ainsi, si l'on considère la longueur totale (avec la queue 48,6 cm selon Harrison & Bates, 1991) de la mangouste indienne (*Herpestes auropunctatus*), elle correspondrait bien aux dimensions du piège ; cependant, il y a un doute car son crâne étroit [35] et son corps longiligne pouvaient lui permettre en se tournant dans un espace interne de s'enfuir par les ouvertures latérales, celle de l'arrière étant close par un bouchon lié à la baguette de l'appât (H 5,5 à 8,5 cm ; l. 2,3 à 3,5 cm).

Quant à la mangouste grise (*Herpestes edwardsi*) qui semble devoir être retenue, il lui serait difficile de ranger sa queue dans l'espace interne, elle pourrait aussi s'échapper, sauf si l'espace réduit l'empêchait de se mouvoir efficacement (fig. 6b).

Un animal sauvage de type félin de petite taille est aussi envisageable pour le piège de Mari. Si le chat dit de la jungle (*Felis chaus*) est trop grand pour notre piège, on peut penser à un chat des sables femelle ou de petite taille (*Felis margarita*) (voir fig. 3a), ou à un caracal femelle (*Felis caracal*). Capturé jeune, il a pu être apprivoisé et conservé pour chasser les animaux nuisibles dans la maison car ce sont des carnivores. Chasseurs redoutables, ils consomment les souris, les rats, les gerbilles, les hamsters ainsi que les reptiles [36] (fig. 6a, dessin avec chat).

[32] WEYGAND 1993, p. 332 et p. 337, pl. IVa-c.

[33] Pour la mangouste *Herpestes ichneumon*, les chats sauvages et le caracal en Syrie, MASSETI 2009, p. 240-241 et fig. 8 ; p. 244 et fig. 11. Pour *Herpestes edwardsi*, AL-SHEIKHLY 2015, p. 43.

[34] Des ossements de mangoustes ont été découverts dans les fouilles en Mésopotamie. A Isin, BOESSNECK 1977, pl. 18,4 et p. 126 (*Herpestes auropunctatus*) ; BOESSNECK & KOKABI 1981, p. 146-147 et p. 154. A Nippur, BOESSNECK & KOKABI 1993, p. 322 et pl. B-2:8, tête et élément de squelette de mangouste *Herpestes auropunctatus* avec dimensions tête (époque néo-assyrienne). À Ras Shamra, VILA 2008, p. 178, une mangouste *Herpestes ichneumon* dans le dromos d'une tombe, terrier utilisé probablement après que l'habitat ait été déserté. Rôle des mangoustes en Égypte, CORTEGGIANI 2007, *Ichneumon*, p. 226-227 ; LAROCHE-TRAUNECKER, à paraître. Comment l'interpréter la présence de la mangouste, quelle est sa signification ? Mosaïques d'époque romaine et byzantine, BALTU 1995, pl. XLI-2, pl. XLII-2 mangouste et cobra ; GORZALCZANY & ROSEN 2020, mangoustes à colliers.

[35] On constate une diversité considérable dans les mesures de la mangouste indienne (*Herpestes auropunctatus*) selon les auteurs ; d'autre part, les mesures précises du crâne sont très rares. Selon BOESSNECK & KOKABI 1993, crâne d'une mangouste trouvée en fouille à Nippur du niveau néo-assyrien : L. totale 6,25 et l. 3,2 cm.

[36] Selon AHMIN 2019, p. 41 et SLEURS 2019, p. 80 : *Felis margarita* peut consommer des reptiles, vraisemblablement de petite taille, par exemple des vipères.

Enfin, le rat noir (*Rattus rattus*), (**fig. 3b**), le rat brun (*Rattus norvegicus*), le rat bandicoot à queue courte (*Nesokia indica* [37]) ou le rat bandicoot à queue longue (*Bandicota indica bengalensis*) auraient pu être capturés dans ce piège ; si leur tête pourrait éventuellement sortir par les ouvertures, il n'en est pas de même pour leur corps.

Les hypothèses retenues pour le piège TH.87.121 (**fig. 6a,b,c**) sont les suivantes : il a vraisemblablement été utilisé à attraper un animal sauvage, soit un chat de petite taille soit une mangouste, soit un rat noir. Pour aller vraiment au bout de notre enquête et pouvoir discerner laquelle des hypothèses est la plus vraisemblable, il aurait fallu pouvoir faire fonctionner le piège en enfermant par exemple une mangouste ou un chat des sables, ce qui n'a pas pu être réalisé, malheureusement.

La grande taille des ouvertures incite à penser que le but était de maintenir l'animal en vie, soit pour le consommer, pour utiliser sa peau ou bien le garder comme animal de compagnie, l'objet faisant ainsi fonction de cage [38].

Le grand piège n'était pas utilisé à transporter l'animal car cela aurait été trop lourd [39], mais il a servi à l'emprisonner momentanément.

En effet, on observe que la trappe une fois tombée pouvait être maintenue close en plaçant deux bâtonnets horizontalement dans les perforations situées dans le haut de l'ouverture et de la glissière.

C'est pourquoi cet objet a vraisemblablement abrité un animal sauvage ou en voie d'être apprivoisé que les habitants de la maison ont pu utiliser à certains moments – probablement pendant la nuit s'il était jugé dangereux – pour éliminer les animaux nuisibles dans la maison.

Dans ce cas, son mécanisme aurait permis de se protéger de l'animal sauvage en l'enfermant pendant la journée.

Cette étude a tenté d'illustrer comment les Anciens ont imaginé des dispositifs variés pour capturer les animaux considérés comme nuisibles ou non.

Le souci de rester proche de la réalité concrète, autant pour les dimensions des animaux que de celles des espaces intérieurs des pièges, a révélé qu'il était parfois délicat de trancher entre les différentes hypothèses concernant les animaux capturés.

Dans la série des objets étudiés, le grand piège de Mari apparaît comme un cas particulier.

Il a été conçu pour un animal de plus grande taille et différent, probablement sauvage.

Les autres pièges étudiés, d'origine géographique variée, étaient bien adaptés aux divers petits rongeurs, le plus souvent éliminés, rarement consommés. ■

[37] Espèce vivant au bord des fleuves que l'on trouve encore aujourd'hui, AL-SHEIKHLY 2015, p. 47. Elle est mentionnée dans les archives de Mari sous l'appellation de *uṣummu*, DURAND 1988, p. 215-216 (n° 75). CHALENDAR thèse à paraître, chapitre les « souris-de-roseaux ».

[38] Hypothèse déjà formulée par JOEL & PELI 2005, p. 236 et KARAGEORGHIS 1992, p. 215-217.

[39] Le piège lui-même pesait environ 12 kg, voir dans cette livraison, l'article commun d'archéologie expérimentale, WEYGAND & LAROCHE-TRAUNECKER, 2024, p. 34.

- ABU-AZIZEH, Wael & TARAWNEH, Mohammad, Barakat, 2015**, « Out of the Harra: Desert kites in Southeastern Jordan. New results from the South Eastern Badia Archaeological Project », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 26, p. 95-119.
- AHMIM, Mourad, 2019**, « Les mammifères sauvages d'Algérie, répartition et biologie de la conservation », Les Éditions du Net. DOI : 978-2312068961. hal-02375326.
- AL-SHEIKHLI, Omar et col., 2015**, « Checklist of the Mammals of Iraq (Chordata: Mammalia) », *Bonn zoological Bulletin* 64/1, p. 33-58.
- ARCHIBAB**, Archives babyloniennes (xx^e-xvii^e siècles av. J.-C.). DOI : <http://www.archibab.fr>
- BARDET, Guillaume et col., 1984**, *Archives administratives de Mari I* (Archives Royales de Mari, 23), Paris, Éditions Recherches sur les Civilisations.
- BALTY, Janine, 1995**, *Mosaïques antiques du Proche-Orient : chronologie, iconographie, interprétation*, Paris, Belles Lettres.
- BARGE, Olivier et col., 2020**, « Desert kites et constructions apparentées : découvertes récentes et mise à jour de l'extension géographique », *Paléorient*, 46.1-2, p. 179-200.
- BATTINI, Laura, 2022**, « The cat, a hidden pet in Mesopotamia? Tablet 45 of Šumma alu and a method to identify this feline », *Ash-Sharq* 6, Oxford, UK, Archaeopress Publishing, p. 75-110.
- BOESSNECK, Joachim, 1977**, « Tierknochenfunde aus Išān Bah' rīyāt (Isin) », dans Barthel HROUDA, *Isin - Isan Bahriyat 1. Die Ergebnisse der Ausgrabungen 1973-1974*, Bayerische Akademie der Wissenschaften, München, p. 11-135.
- BOESSNECK, Joachim & KOKABI, Mostefa, 1981**, « Tierknochenfunde in Halawa 1977 bis 1979 », dans Winfried ORTHMANN, *Halawa 1977 bis 1979 : Vorläufiger Bericht über die 1. bis 3. Grabungskampagne*, Bonn, R. Habelt Verlag, p. 89-104.
- BOESSNECK, Joachim & KOKABI, Mostefa, 1993**, « Tierknochenfunde aus Nippur : 14. Season », dans Richard ZETTLER (éd.), *NIPPUR III Kassite Buildings in Area WC-1, Oriental Institute Publications* 111, Chicago, The Oriental Institute, p. 299-340 et pl. B-1 et B-2.
- BUITENHUIS, Hijkje, 1983**, « The Animal Remains from Tell Sweyhat, Syria », *Palaeohistoria* 25, p. 131-144.
- CARDI, Béatrice De, 1970**, « Excavations at Bampur, a third millenium settlement in Persian Baluchistan, 1966 », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History New York*, 51, p. 327-329, fig. 49-50.
- CASAL, Jean-Marie, 1961**, *Fouilles de Mundigak*, Paris, Librairie Kincksieck (Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan, 17).
- CHALENDAR, Véréne, 2020**, « De quelques principes de classement de la faune par le savants mésopotamiens du premier millénaire avant J.-C. », *Anthropozoologica* 55, p. 117-127.
- CHALENDAR, Véréne, thèse à paraître**, « Les utilisations thérapeutiques de l'animal dans le corpus médical cunéiforme assyro-babylonien », Brill, (Ancient Magic and Divination).
- CORTEGGIANI, Jean-Pierre, 2007**, *L'Égypte ancienne et ses dieux. Dictionnaire illustré*, s.v. Ichneumon, p. 226-227, Paris, Fayard.
- DAVARAS, Costis, 1989**, « Eléments d'apiculture minoens » (en Grec), *Praktika*, Athens, p. 1-7.
- DECKERS, Catherine, 2005**, « Anthracological research in the archaeological site of Emar on the Middle Euphrates, Syria », *Paléorient* 3(2), p. 153-167.
- DIKAIOS, Porphyrios, 1969, Enkomi 1948-1958**, *French Archaeological Mission and Cyprus Joint Expedition to Enkomi*, Mainz, Philip von Zabern.
- DRUMMOND, David, 1983**, « Mouse trap or Snake Houses », *Report of the Department of Antiquities Cyprus*, p. 199-200.
- DRUMMOND, David, JANSSEN, Rosalind M. & JANSSEN, Jac, 1990**, « An ancient Egyptian Rat Trap », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts Abteilung Kairo*, Mainz am Rhein, Verlag Philip Von Zabern, p. 91-98 et pl. 28.
- DRUMMOND, David**, site internet de sa collection de pièges.
DOI : David Drummond British Museum <https://www.britishmuseum.org>
- DURAND, Jean-Marie, 1988**, *Archives épistolaires de Mari I*, 1 (Archives Royales de Mari, XXVI), Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.
- ENGLUND, Robert Keith, 1995**, « There's a rat in my Soup », *Altorientalische Forschungen*, 22, p. 37-55.
- GARCIA PETIT, Lluís, 2002**, « La migration du coq : de l'extrême-Orient à la Méditerranée » dans Armelle GARDEISEN (éd.), *Mouvements ou déplacements de populations animales en Méditerranée au cours de l'Holocène*, BAR International Series 1017, p. 73-80.

- GILBERT, Allan, 2002**, « The Native Fauna of the Ancient Near East » dans Billie Jean COLLINS (éd.) *A History of the Animal World in the Ancient Near East*, Leiden-Boston-Köln, Brill.
- GILCHRIST, Jason et col., 2009**, « Family Herpestidae (mongooses) », in Don Ellis WILSON & Russel Alan MITTERMEIER, *Handbook of the Mammals of the World, vol. 1. Carnivores*, Barcelona, Lynx, p. 262-329.
- GORZALCZANY, Amir & ROSEN, Baruch, 2020**, « Pictures of Restraint: Hunting Carnivores on Mosaics from the Roman and Byzantine Periods », *The Ancient Near East Today*, June 2020, vol. VIII, 6. DOI : <https://www.asor.org/anetoday>
- HARRISON, David Lakin & BATES, Paul, Jeremy James, 1991**, *The Mammals of Arabia*, Sevenoaks, Harrison Zoological Museum.
- JEAN, Charles-François, 1950**, *Lettres diverses transcrites et traduites*, Archives Royales de Mari 2, Paris, Imprimerie Nationale.
- JOEL, Guillermina & PELI, Audrey, 2005**, *Suse : Terres cuites islamiques*, [Musée du Louvre, Paris], Paris-Gand, Musée du Louvre, Éditions Snoeck.
- KARAGEORGHIS, Vassos, 1972**, « A snake-house from Enkomi », *Report of the Department of Antiquities Cyprus*, p. 110-112, fig. 1 et fig. 4.
- KARAGEORGHIS, Vassos, 1992**, « Miscellanea from Late Bronze Age Cyprus », *Levant* 24, p. 212-217.
- KUPPER, Jean-Robert, 1983**, *Documents administratifs de la salle 135 du Palais de Mari* (Archives Royales de Mari 22).
- KUPPER, Jean-Robert, 1992**, « Le bois à Mari », *Bulletin on Sumerian Agriculture* 6, *Trees and Timber in Mesopotamia*, Cambridge, p. 163-170.
- LANDSBERGER, Benno, 1934**, *Die Fauna des alten Mesopotamien nach der 14. Tafel der Serie Ḫar-ra = ḫubullu*, Leipzig, S. Hirzel.
- LAROCHE-TRAUNECKER, Françoise, à paraître**, « La mangouste, un animal sauvage en contextes naturel, religieux ou domestique », dans Laura BATTINI (éd.), *Thinking, Speaking, and Representing Animals in the Ancient Near East: New Perspectives from Texts and Images* (Archaeopress Ancient Near Eastern Archaeological Series 11).
- LIMET, Henri, 1993**, « Le chat, les poules et les autres » dans Liliane BOBSON (éd.) *Des animaux introduits par l'homme dans la faune de l'Europe* (Collection de l'histoire des connaissances zoologiques 5), Liège, Université de Liège, p. 39-54.
- MACKAY, Ernest John Henry, 1938**, *Further excavations at Mohenjo-daro*, New Delhi, Government of India Press.
- MASSETI, Marco, 2009**, « Carnivores of Syria » dans Eike NEUBERT et col. *Animal biodiversity in the Middle East. Proceedings of the First Middle Eastern Biodiversity Congress, Aqaba, Jordan 20-23 October 2008*, *Zookeys* 31, p. 229-252.
- MÉRITÉ, Édouard, 2011**, *Les pièges, histoire des techniques de piégeage à travers le monde*, Paris, Éditions de Montbel.
- MICHEL, Cécile, 1996**, « Le commerce dans les textes de Mari » dans Jean-Marie DURAND (éd.), *Amurru 1, Mari, Ebla et les Hourrites, dix ans de travaux, Actes du colloque international Paris 1993*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, p. 385-426.
- OSTEN-SACKEN, Elisabeth Von, 2015**, *Untersuchungent zur Geflügelwirtschaft im Alten Orient*, Fribourg/Göttingen, Academic Press/Vandenhoeck Ruprecht.
- SAUVAGE, Martin (dir.), 2022**, *Atlas historique du Proche-Orient ancien*, Paris, Les Belles Lettres Éditions.
- SCHEIL, Vincent, 1918**, « Notules », *Revue d'Assyriologie et d'archéologie orientale*, 15, p. 135-136.
- SEIGLE, Michaël, 2018**, « De l'Asie à la Méditerranée à pas de poule », *ArchéOrient - Le Blog*, 21 septembre 2018, [En ligne]. DOI : <https://archeorient.hypotheses.org/9236>.
- SEIGLE, Michaël, 2022**, « Élevage et exploitation du milieu naturel aux marges de la Mésopotamie : la faune de Kunara (Kurdistan, Iraq) au III^e millénaire av. J.-C. », *ArchéOrient - Le Blog*, 18 novembre 2022, [En ligne]. DOI : <https://archeorient.hypotheses.org/20825>
- SERJEANTSON, Dale, 2009**, « Birds » in BARKER, Graeme (éd.), *Cambridge Manuals in Archaeology*, Cambridge, University of Cambridge, p. 1-10.
- SLEURS, Sarah, 2019**, *Comportement du chat domestique et des félins sauvages : application aux chats de race Bengal et Savannah*, thèse docteur vétérinaire soutenue le 17 décembre 2019 sous la direction de Caroline Gilbert, Ecole nationale vétérinaire d'Alfort.
- VILA, Emmanuelle, 1998**, *L'exploitation des animaux en Mésopotamie aux IV^e et III^e millénaire avant J.-C.*, Paris, CNRS Éditions.
- VILA, Emmanuelle, 2008**, « L'économie alimentaire carnée et le monde animal. Analyse préliminaire des restes osseux de mammifères (Ras-Shamra) » dans Yves CALVET & Marguerite YON, *Ras Shamra-Ougarit au Bronze Moyen et au Bronze Récent*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 169-179.
- WEYGAND, Isabelle, 1993**, « Un piège à Mari », *Mari Annales de Recherches Interdisciplinaires* 7, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, p. 329-337.

WEYGAND, Isabelle, 2024a, « Les deux pièges à animal découverts à Mari (Syrie, fin du III^e et début II^e millénaire av. J.-C.) et leur place dans la production d'autres sites antiques », *Archimède* 11, *infra*, p. 6-28.

WEYGAND, Isabelle & LAROCHE-TRAUNECKER, Françoise, 2024, « Archéologie expérimentale : la reproduction du plus grand piège de Mari (TH.87.121) et l'étude de son fonctionnement », *Archimède* 11, *infra*, p. 29-40.

ZIEGLER, Nele, 2021, « Les banquets dans le royaume de Mari (xviii^e siècle av. J.-C.) » dans Zeev GOURALIER *et col.* (dir.), *Les tables du pouvoir, une histoire des repas de prestige*, Paris, Coédition Réunion des Musées Nationaux/Musée Louvre Lens, p. 96-cat. 26 et p. 71-101.

ZOO AMNEVILLE (en ligne) DOI : <https://zoo-amneville.com/caracal/#section-3d28883b-4>, consulté le 29/12/2021.

DES FAÇONS DE S'APPROPRIER UN ANIMAL. ENTRAVE, INSTRUMENTALISATION, RÉIFICATION DANS LES RELATIONS HUMAINS/ NON-HUMAINS AU PRÉDYNASTIQUE ÉGYPTIEN (C. 3800-3100 AV. J.C.)

Axelle BRÉMONT

Post-doctorante en archéologie égyptienne
Institut Français d'Archéologie Orientale

abremont@ifao.egnet.net

RÉSUMÉ

Bien que la quasi-totalité de l'iconographie dans l'Égypte du IV^e millénaire fasse référence à des activités cynégétiques, il existe des figurines que divers détails paraissent caractériser comme des bovins domestiques. De son côté, le chien, bien que toujours affublé d'accessoires signifiant son caractère domestique (colliers, clochettes), est aussi rapproché conceptuellement et morphologiquement des carnivores sauvages, insistant sur sa nature de prédateur, qui met sa sauvagerie au service de l'humain. Et que faire des animaux figurés « au bout d'une longe », y compris des taxons qui ne peuvent pas avoir fait l'objet de réelles tentatives de domestication ? Faut-il y voir une capture temporaire, reflet de pratiques désormais attestées par la « ménagerie » du cimetière d'élites d'Hierakonpolis ?

MOTS-CLÉS

Égypte,
Néolithique,
domestication,
relations homme-animal,
chasse.

À partir de ces études de cas, confrontant représentations et pratiques restituées par l'archéozoologie, nous proposerons une réflexion générale sur la porosité de la frontière entre « sauvage » et « domestique ».

ON WAYS TO OWN AN ANIMAL. HINDRANCE, EXPLOITATION, REIFICATION IN HUMAN/NON-HUMAN RELATIONSHIPS IN THE EGYPTIAN PREDYNASTIC PERIOD (C. 3800-3100 BCE)

While the vast majority of images from fourth millennium Egypt refers to hunting, there are also clay figurines which several details characterize as domestic bovids. Conversely, the dog is always represented with accessories which emphasize its domestic status (collars, bells) but it is also compared conceptually and morphologically with wild carnivores – insisting on its nature as a predator, and hereby placing its ferocity at the service of the human. And what of the “roped” animals, including species that cannot have been targeted by any real attempts at domestication? Should we rather interpret them as representing a temporary capture, reflecting practices which are now well attested archaeologically through the animal burials in the elite cemetery of Hierakonpolis? Building on these various case studies and confronting representations and practices reconstructed from the zooarchaeological record, we will propose a general reflection on the porosity of the boundary between “wild” and “domestic”.

KEYWORDS

Egypt,
Neolithic,
domestication,
human-animal
relationships,
hunting.

Quoique les travaux sur les animaux et leur conception en Égypte ancienne se soient multipliés depuis quelques décennies dans les études égyptologiques [1], les interactions entre ceux-ci et les humains ont moins attiré l'attention que les questions d'identification ou de symbolique. Les travaux des archéozoologues, de leur côté, se sont surtout focalisés sur les usages pragmatiques, alimentaires ou techniques – d'autant plus accessibles par l'étude des restes osseux – et abordaient donc surtout la relation homme-animal sous l'angle des stratégies de chasse ou de gestion des troupeaux.

Depuis une vingtaine d'années cependant, certains archéozoologues, mais aussi historiens, anthropologues et archéologues se sont faits les avocats d'une « socio-archéozoologie » [2] ou d'une « ethno-archéozoologie » [3], c'est-à-dire d'une étude focalisée surtout sur les rapports pratiques et affectifs entre humains et animaux et sur la manière dont ceux-ci sont conçus. Ces approches ont contribué à questionner la dichotomie entre animal sauvage et animal domestique, et à s'interroger sur les modalités pratiques et affectives de la relation homme/animal, en lien avec des réflexions plus philosophico-politiques, inspirées du « tournant ontologique » [4] ou des convictions anti-spécistes [5]. Ces deux problématiques seront abordées à travers plusieurs études de cas sur la façon dont les Égyptiens du IV^e millénaire pensent

et se pensent avec les animaux [6], en mettant en regard les interactions réelles, documentées par les assemblages osseux, et la manière dont elles sont mises en image – dans l'art rupestre et les artefacts gravés ou peints jusqu'au Nagada [7] IIC (soit à l'orée de la mise en place de l'État). Au vu du corpus restreint permettant d'aborder des questions aussi conceptuelles, nous ne pourrions pas ici proposer de réflexion prenant en compte d'éventuelles évolutions et mutations au cours de la période, et tenterons plutôt d'esquisser des lignes de force générales, même si l'on évoquera certains des changements morphologiques ou thématiques favorisés à telle ou telle phase. En revanche, nous n'incluons pas ici la période à partir de Nagada IID, qui connaît, entre autres, un changement radical de bestiaire et de répertoire iconographique [8].

« SAUVAGE » ET « DOMESTIQUE » : DE LA BINARITÉ AU CONTINUUM

Vers 3800 av. J.-C., au début de la culture nagadienne [9], l'Égypte a adopté le mode de production néolithique depuis environ un millénaire [10]. Le phénomène est à la fois suffisamment ancien pour que les nouveaux rapports soient déjà bien ancrés dans les habitudes, et suffisamment récent pour que des mutations et négociations soient encore en train de se produire, tant dans les rapports économiques que dans les mentalités.

[1] e.g. STRANDBERG 2009 sur la gazelle, CANNUYER 2010 sur la girafe, BAILLEUL-LESUER 2012 sur les oiseaux, VOLOKHINE 2014 sur le porc, VANDENBEUSCH 2020 sur l'âne...

[2] RUSSELL 2014 ; RUSSELL 2016.

[3] ALBARELLA, TRENTACOSTE (dir.) 2011.

[4] Courant théorique de l'anthropologie qui s'intéresse aux « ontologies » des diverses sociétés humaines, c'est-à-dire les régimes d'économies des êtres vivants et de leur statut, et la façon dont chaque société considère les humains et les non-humains (animaux, plantes, entités fantastiques...), leurs facultés et caractéristiques respectives et leur place dans l'univers. Pour une définition plus extensive du « tournant ontologique » et des débats qu'il a suscités, cf. COURSE 2010.

[5] Pour un exemple d'adaptation aux réflexions de l'historien et de l'anthropologue, voir BARATAY 2012.

[6] Formule inspirée du titre de SAUVET, LAYTON, LENNSEN-ERZ, TAÇON & WŁODARCZYK 2009.

[7] La culture chalcolithique dite de « Nagada » (du nom du site où elle a été identifiée pour la première fois) s'étend sur la quasi-totalité du IV^e millénaire, entre 3800 et 3100

av. J.-C. environ (d'après les datations radiocarbones les plus couramment acceptées, cf. récemment DEE *et al.* 2013). Elle est conventionnellement subdivisée, à partir des évolutions de sa culture matérielle (céramique notamment), entre les phases de Nagada I, II et III, elles-mêmes composées de plusieurs périodes (IA, IB, IC, IIA, IIB, IIC, IID1, IID2, IIIA1 et, au-delà et qui ne seront guère abordées dans le cadre de cet article, IIIA2, IIIB, IIIC, IIID). Dans la mesure où la chronologie relative précise demeure encore débattue, et puisque nous discutons ici de visions du monde qui n'ont que peu de chances de se modifier radicalement d'un siècle à l'autre (et de telles variations, le cas échéant, ne seraient guère identifiables au vu des sources disponibles pour cette culture, notamment en l'absence de textes), nous les regroupons ici en horizons cohérents en termes de productions graphiques et de culture matérielle en général : les horizons IA-IC, IC-IIC, IIC-IID2.

[8] BRÉMONT 2021, p. 1096-1218.

[9] DEE *et al.* 2013.

[10] LESUR 2017 ; BRASS 2018.

En particulier, les espèces domestiques sont encore en cours de différenciation morphologique d'avec leurs contreparties sauvages [11].

Il convient donc en premier lieu d'identifier quels taxons sont représentés, ce qui a donné lieu à d'importants débats. En effet, Flinders Petrie soutenait que les animaux sur la jarre Ashmolean Museum 1895.482 étaient des chèvres entourant un bélier [12], alors qu'il est désormais établi qu'il s'agit de chiens de chasse et d'un mouflon, comme le proposaient déjà Alexander Scharff et Helen Kantor [13].

On peut également évoquer le gobelet du Metropolitan Museum (**fig. 1**), sur lequel le peintre a clairement distingué deux catégories animales [14] : au registre du bas, de grands bovidés sont affublés d'une longue queue fourchue, tandis que ceux du

registre supérieur s'en distinguent par une plus petite taille, une encornure de moindre envergure et surtout une petite queue retroussée, ce qui nous assure qu'il ne s'agit pas d'un simple changement d'échelle mais bien d'une différenciation volontaire.

Or, si la présence d'êtres humains représentés avec un bâton courbe a pu être interprétée comme un « signe de médiation » envers les petits bovidés [15], et que les bouviers de l'Ancien Empire sont équipés d'un objet similaire [16], les animaux qui leur sont associés immédiatement sont en réalité les bovidés sauvages. La petite queue, basse à l'horizon IC-IIC ou retroussée à l'horizon IIC-IID2 [17] est en effet l'élément diagnostique des représentations de gazelles, antilopes et bouquetins depuis Nagada I [18].

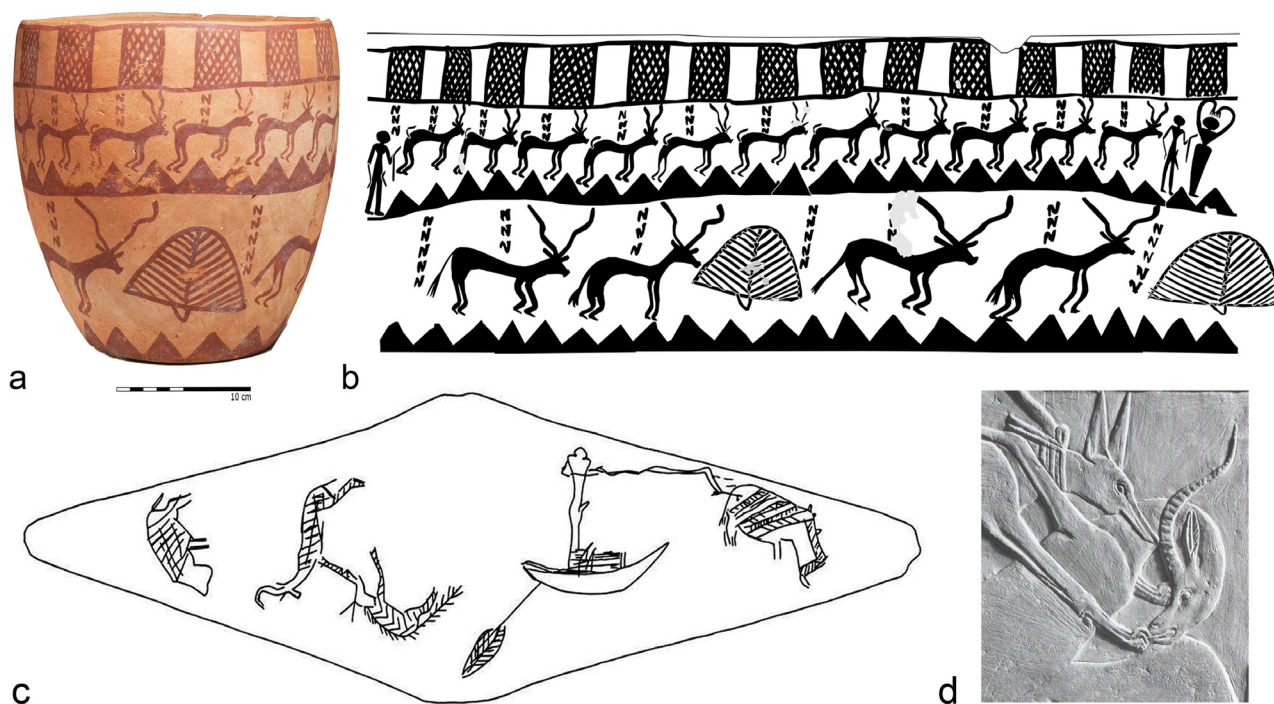


Figure 1 : gobelet décoré, céramique de catégorie « D-ware ». Provenance inconnue.

a : photographie de l'objet. Metropolitan Museum 12.182.41.

b : facsimilé du décor en déroulé (dessin de l'auteur).

c : palette rhomboïdale en grauwaque. Bruxelles, Musées Royaux d'Art et d'Histoire E6834, provenance inconnue (dessin de l'auteur).

d : bas-relief issu du mastaba de Pthahhotep, Saqqara, Ve dynastie, mur est (d'après Harpur & Scremin 2008, fig. 165)

Photo : A. Nüsslein.

[11] e.g. LINSELE 2004, ROSSEL *et al.* 2008.

[12] PETRIE, QUIBELL 1896, p. 38.

[13] SCHARFF 1929, p. 21 ; KANTOR 1953.

[14] Sur les indices disponibles pour inférer les catégories ethnozoologiques, voir BRÉMONT *et al.* 2020.

[15] GRAFF 2009, p. 104 et *passim*.

[16] Par exemple DUELL 1938, pl. 169. Nous remercions Simon Thuault de nous avoir indiqué cette occurrence.

[17] Cf. aussi les représentations récemment publiées dans BRÉMONT 2024.

[18] Un très grand nombre d'images sur divers types de support permet de l'affirmer, en particulier des incisions sur poterie ou sur palette ainsi que des scènes d'art rupestre, bien moins statiques que les scènes peintes, et où l'on voit clairement les chiens sauter sur le dos des gazelles et antilopes.

Certes, il pourrait techniquement s'agir de chèvres, mais la forme de l'encornure en fait douter et, de fait, dans les cas produits par un autre atelier, celle-ci (en forme de « point d'interrogation », recourbée en partie haute, e.g. **fig. 1c**) est non seulement incompatible avec un animal domestique connu – chèvre, mouton ou taureau – mais parfaitement identique à celle que l'art de la période pharaonique, notamment à l'Ancien Empire, utilise par convention pour les représentations de gazelles chassées par des meutes de chiens (**fig. 1d**). Les grands bovidés du registre inférieur, quant à eux, sont plus susceptibles de représenter des vaches ou taureaux, ou éventuellement des aurochs, mais ils ne sont de leur côté associés à aucun être humain, à rebours peut-être de ce à quoi l'on aurait pu s'attendre.

L'ensemble des spécialistes de la période s'accorde en fait désormais à conclure que les animaux domestiques sont quasiment absents de l'iconographie nagadienne [19], de façon inversement proportionnelle à leur importance dans l'alimentation carnée, composée à au moins 45 % (et jusqu'à 85 % selon les sites) de produits de l'élevage, contre une part de la chasse qui n'excède jamais 10 % [20]. Les Nagadiens différenciaient clairement entre les animaux qu'ils nourrissaient et ceux qu'ils chassaient ou rencontraient aux marges de leur habitat : la quasi-absence de représentation des premiers (ovicaprinés, suidés, ânes) montre que cette distinction est opérée

à un niveau au moins inconscient, au sens où l'un de ces groupes est conçu comme ayant sa place dans les images et l'autre non. La place des animaux domestiques dans la vie de la communauté (en tout cas, des élites consommatrices d'images) est donc surtout pratique et ils n'entrent que peu en considération dans les systèmes symboliques.

Il est plus délicat de statuer sur les animaux représentés entravés (**fig. 2**) qui, dans de nombreux cas pourtant, ne peuvent être que sauvages (éventuellement apprivoisés individuellement), puisqu'il s'agit de taxons comme l'hippopotame ou la girafe [21] (cf. § *infra*). De telles images semblent cohérentes avec l'idée que les chasseurs, aventurés à distance de la Vallée, ne pouvaient porter la carcasse de la bête sur le chemin du retour, et il était certainement souhaitable de capturer les proies sur pied. C'est ce que suggèrent aussi les empièvements linéaires connus dans les déserts, « *long stone drivelines that converge towards an enclosure where game was trapped and killed* » [22]. Les animaux capturés auraient été conservés un temps comme viande sur pied, ou encore dans une sorte de ménagerie, ce dont témoignent visiblement les animaux de la nécropole HK6 d'Hiérakonpolis, qui présentent des fractures liées à une captivité prolongée [23] et étaient nourris par l'homme, vu l'identification de balle de blé dans l'estomac de l'éléphant [24].

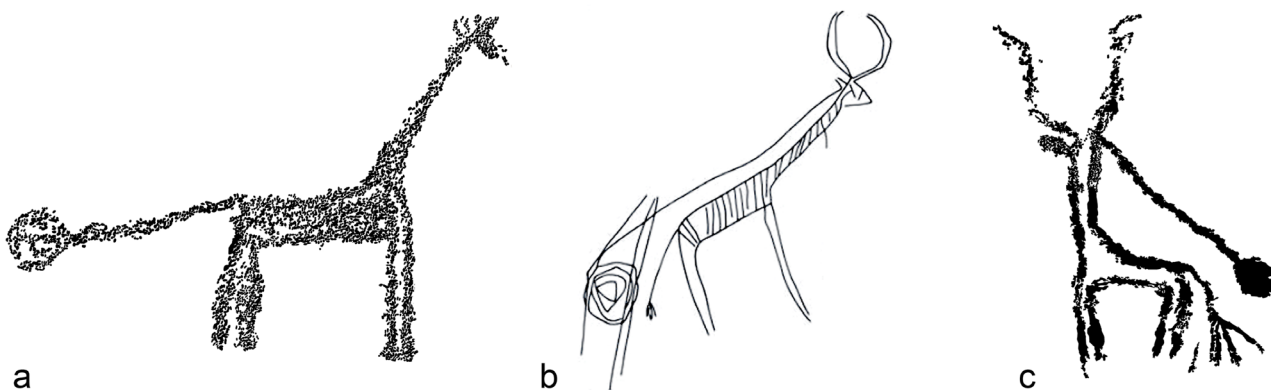


Figure 2 : exemples d'animaux « pris au piège » (hors hippopotames).
a : panneau rupestre du Ouadi Mu Awwad, site MUA-12b, détail (dessin de l'auteure).
b : panneau rupestre de Was-Ha-Waset, site WHW-328, détail (d'après Darnell 2009, p. 89).
c : panneau rupestre du Ouadi Miya, site MIY-4, détail (dessin de l'auteure).

[19] HENDRICKX 2011a ; NAVAJAS 2012.

[20] Cf. synthèse dans LESUR 2013. Même en supposant que l'intégralité des représentations de bovins ou de mouflons seraient à comprendre comme des animaux domestiques (ce qui n'est pas l'interprétation retenue par les spécialistes aujourd'hui, cf. *infra*), on atteindrait un total maximum de 122 représentations sur près de 1900 artefacts porteurs d'iconographie animale dans le corpus nagadien (IA – IID2), soit à peine 6 % même avec ce scénario. L'immense majorité des autres représentations

(girafes, éléphants, crocodiles, hippopotames, scorpions, serpents, poissons, tortues, oiseaux...) ne posent pas de problème d'identification ni de détermination de leur statut et ce chiffre ne peut donc varier qu'à la baisse.

[21] Même si une partie de la littérature ancienne a postulé des essais de domestication de la girafe (VAN HOEK 2003) ou de l'hippopotame (MOND & MYERS 1937, p. 42).

[22] STOREMYR 2007, p. 361.

[23] VAN NEER *et al.* 2017.

[24] MARINOVA & VAN NEER 2009 ; RYAN 2010.

Cette nécropole élitaires exceptionnelles à plus d'un titre, utilisée essentiellement au cours de Nagada IC – IIB avec une reprise d'activité ponctuelle à Nagada III, inclut en effet (outre des pièces de boucherie, communes aux autres cimetières à toutes les périodes de cette culture) de nombreuses inhumations d'animaux sauvages correspondant à la première phase d'utilisation [25].

Ces quelques cas illustrent, pour la société nagadienne, une idée forte émergée en anthropologie depuis les années 1990 : la nécessité de raffiner une dichotomie trop tranchée entre animaux sauvages et domestiques. Nerissa Russell souligne que, si dans toute société néolithisée se crée nécessairement une frontière entre une ou plusieurs catégories du/des domestique(s) et du/des non-domestique(s), celle-ci peut se faire sous la forme d'un continuum [26] avec des degrés intermédiaires ou « flous » (*fuzzy*) [27].

Dans la définition de Jean-Pierre Digard, « tout système domesticatoire (...) nécessite d'assurer l'alimentation de l'animal, sa reproduction ainsi que sa sécurité » mais « cet état peut être transitoire » [28]. Cette idée peut être rapprochée du gibier capturé vivant ; le développement, par des animaux non-exploités par l'homme, d'une forme de familiarité avec celui-ci en rôdant autour de ses habitats – comme les pigeons [29], ou le chat [30] – fournit un autre cas frontalier, bien qu'il ne soit pas représenté dans l'iconographie nagadienne.

On pourrait alors proposer une échelle des degrés de domestication présentés dans les images nagadiennes :

- Les taxons strictement utilitaires, dont l'importance conceptuelle minimale va de pair avec une domestication achevée : caprins, ovins, porcs ;
- Certaines formes de gibier qui ont pu être gardées en captivité dans l'attente de leur consommation, une pratique qui se retrouve à l'Ancien Empire [31] ;
- Les espèces fantasmées comme proies potentielles, alors même qu'elles sont absentes des assemblages osseux – comme la girafe, plusieurs fois associée à une « longue » ou un piège ;
- Enfin, les animaux dangereux, catégorie transverse qui n'inclut pas tous les « sauvages » (puisque ceux qui ne sont pas chassés, tels la mangouste ou le hérisson, sont ignorés par l'iconographie prédynastique) ; mais qui dépasse les « prédateurs » puisqu'elle ajoute au léopard et au crocodile l'hippopotame ou l'éléphant, qui sont herbivores. Valorisés en tant que proies prestigieuses plutôt que comme source de viande, fût-elle ponctuelle (comme le montre leur absence quasi-totale des assemblages fauniques [32]), ils sont aussi tous attestés dans la nécropole HK6 d'Hiérakonpolis [33], où ils pourraient même avoir été inclus dans une ménagerie avant leur mise à mort. Malgré cette éventuelle captivité temporaire – attestée par l'archéozoologie [34] –, ce n'est pas en général ainsi qu'ils sont représentés, contrairement à la girafe, et leur position sur le spectre sauvage/domestique demeure fortement ancrée du côté du pôle sauvage. On pourrait même dire qu'ils en constituent le parangon, l'objet le plus éloigné de la possibilité de domestication [35], ayant en commun d'être peu accessibles au contact, qu'ils agressent l'être humain ou qu'ils soient très rares dans l'environnement [36].

[25] Pour une présentation plus détaillée de la nécropole HK6 et du secteur des sépultures animales, voir la synthèse la plus récente actuellement publiée de VAN NEER *et al.* 2017.

[26] RUSSELL 2002, p. 292. De nombreux auteurs ont proposé des idées similaires, *e.g.* VIGNE 2018, p. 147.

[27] Cf. la notion de « *fuzzy boundaries* » en psychologie cognitive : ROSCH 2011.

[28] DIGARD 1999, p. 161.

[29] Dénommés « animaux liminaires résidents » dans KIMLYCKA & DONALDSON 2016.

[30] VAN NEER *et al.* 2013b.

[31] Cf. les nombreuses scènes d'offrandes où des bovidés sauvages sont amenés sur pied pour être abattus et dépecés ; voir également, à Balat, PANTALACCI & LESUR-GEGBEMARIAM 2009, p. 256.

[32] Synthèse dans LESUR 2013.

[33] VAN NEER *et al.* 2013a ; VAN NEER & LINSEELE 2003 ; VAN NEER *et al.* 2004.

[34] VAN NEER *et al.* 2017a.

[35] Il s'agit ici d'une proposition de restitution de l'attitude nagadienne et non de la réalité éthologique, puisque les félins sont susceptibles d'être apprivoisés et que les éléphants supportent très bien la domestication.

[36] Sur l'éléphant, cf. BRÉMONT 2019.

DRESSER, MAIS SANS TROP DOMPTER : LE CHIEN DOIT-IL ÊTRE DOMESTIQUÉ ?

Au sein de cette typologie doivent par ailleurs être placés deux taxons à la position ambiguë : le chien et les bovins (vache/taureau ou aurochs). Leurs représentations nagadiennes suggèrent que, chez le premier, un comportement « ensauvagé » n'est pas réprimé mais au contraire valorisé, même dans le cadre de leur exploitation et de leur contrôle par l'homme.

Dans la plupart des exemples issus de l'iconographie du IV^e millénaire, « les chiens (...) ont la queue recourbée (...) et la forme levrettée (...) et présentent ou non un collier, une laisse, une ganse » [37], voire une clochette [38]. Ces critères reflètent sans doute une réalité anatomique en même temps qu'ils servent à signifier le statut domestique : il est en effet admis que la queue recourbée (et non longue et touffue comme celle des loups) constitue, pour les canidés, une mutation consécutive à la domestication [39].

Auxiliaire du chasseur, le chien suffit par ailleurs dans les images à en évoquer l'action par métonymie [40] (fig. 3).



Figure 3 : disque dit d'Hemaka (trouvé dans sa tombe à Saqqara, mastaba S3035). I^{re} dynastie. Musée du Caire JE 70104.

[37] GRANSARD-DESMOND 2004, p. 21.

[38] BAINES 1993, p. 64-65 ; HENDRICKX, RIEMER, FÖRSTER & DARNELL 2009 p. 205-206 ; HENDRICKX 2013, p. 245.

[39] BOESSNECK 1988, p. 84.

[40] HENDRICKX 2013, p. 239. À l'époque dynastique, le signe du chien peut également suffire à désigner le chasseur (*mnw*) dans les textes (JONES 2000, cat. n° 1776) ;

Il est ainsi systématiquement représenté dans son rôle de prédateur, et jamais dans ceux de protecteur domestique ou gardien de troupeau – qu'il adoptait probablement dans la réalité [41], les populations de cette période étant avant tout des éleveurs ne pratiquant la chasse que comme une activité d'élites [42]. De tels rôles sont en tout cas attestés à l'époque dynastique via l'onomastique : au Moyen Empire, un chien d'Assiout est nommé *mnjw-pw* « C'est-un-berger » (Musée du Caire JE 36445) tandis que le nom *s3w-nfr* « Bon-Gardien » est connu à deux reprises sous la XVIII^e dynastie (TT 181 et 318) [43].

C'est certainement ce rôle agressif qui explique les autres taxons dont le chien peut être rapproché par sa morphologie dans le corpus nagadien – les carnivores sauvages et les félins. Sur plusieurs objets de l'horizon Nagada IC-IIC (c. 3600-3400 av. J.-C.), des canidés qui présentent toutes les caractéristiques du lévrier s'en distinguent seulement par une longue queue touffue (fig. 4b). Quoiqu'il en soit de leur identification zoologique précise (hyènes [44], renards ou chacals [45]), il s'agit clairement de carnivores sauvages. Or, leur proximité anatomique flagrante avec les canidés domestiques (comparer avec fig. 4a), à la seule exception de leur queue hérissée, donne à penser que les deux catégories sont conçues comme similaires, dans leur anatomie comme dans leur comportement. En tout cas, leur attitude dans les images, adoptant le topos du carnivore mordant sa proie au jarret, ne diffère jamais.

À l'horizon Nagada IIC-IID (c. 3400-3300 av. J.-C.), les chiens arborent une mâchoire plus carrée et des formes plus massives, et leur petite queue enroulée est devenue longue et sinueuse. Or, même s'ils demeurent identifiables comme domestiques, notamment par leur collier (par exemple fig. 5a), cette queue sinueuse les rapproche clairement des figurations de félins (fig. 5b), dont elle constitue l'attribut principal. Cette assimilation conceptuelle était déjà de mise à l'horizon précédent, où l'on connaît au moins un canidé figuré avec des griffes emphatisées comme celles des félins de la même période (fig. 5c/d).

nous remercions Simon Thuault pour cette indication.

[41] HARTLEY 2015 le suggère au sujet de la localisation des tombes de canidés dans les cimetières.

[42] HENDRICKX 2013.

[43] BOUVIER-CLOSSE 2003, cat. n° 66 et 77-78.

[44] IKRAM 2001, p. 142.

[45] GRAFF 2009, p. 35.



a

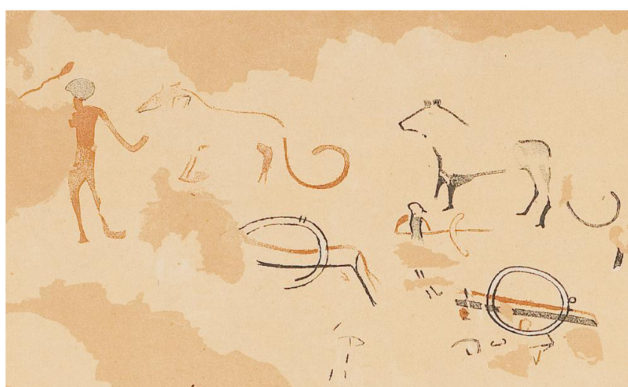


b

Figure 4 : « modèle de maison », Nagada IIA/IIB. Provenance inconnue.

a : photographie de l'objet, face A. Toronto, Royal Ontario Museum 900.2.45.

b : facsimilé du décor de la face B (dessin de l'auteur).



a



b

Figure 5 : parallélismes entre grands félinés et chiens domestiques :

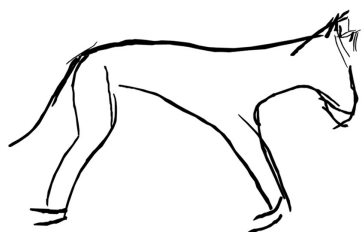
a et b : représentations peintes de félins (a) et de chiens de chasse (b). « Tombe 100 », Hiérakonpolis. Nagada IIC – IID (c. 3500-3300 av. J.-C.).

c : gravure de canidé. Palette rhomboïdale en grauwaacke, Nagada IC – IIB. Provenance inconnue. Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye 77713-F.02.

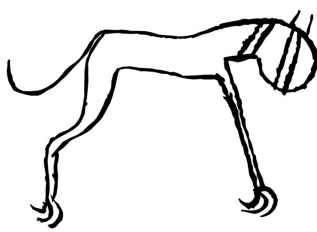
d : gravure de félin. Jarre Black-topped, el-Mahâsna. Nagada IC – IIB. Ashmolean Museum 1909.1027.

e : cuillère ouvragée en ivoire, Ballas, non relocalisée. Nagada IID – IIIA (c. 3400-3200 av. J.-C.). D'après Petrie, Quibell 1896, pl. LXI.2.

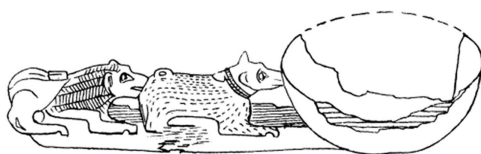
f : pièces de jeu de société en forme de félin et canidé. Ivoire, Abydos, Époque thinite, I^{re} – II^e dynasties (c. 3100-2800 av. J.-C.). Walters Art Museum 71.622-623.



c



d



e



f

Cette analogie entre prédateur sauvage (lion ou léopard) et prédateur apprivoisé (chien) est également illustrée par leur interchangeabilité dans la statuaire en ivoire de Nagada IID – III, qu'il s'agisse de cuillères ouvragées (**fig. 5e**) ou de jetons de jeu où ils symbolisent les deux parties en compétition (**fig. 5f**).

Cette mise en relief de ses attributs les plus agressifs, en miroir des carnivores sauvages, présente le chien comme un animal ambivalent, domestiqué mais restant sauvage (voire volontairement ensauvagé), dangereux mais contrôlé. Cette ambiguïté n'est du reste pas propre à l'imaginaire nagadien : Pierre Julien le décrit, pour l'Antiquité grecque, comme un « animal pivot entre le monde naturel et le monde aménagé par l'homme » [46] et, dans ce numéro, Vèrène Chalendar souligne également sa nature hybride, entre « chien-fauve » et « chien-commensal », dans le monde mésopotamien [47]. Du reste, dans plusieurs cultures du monde, cette ambivalence est aussi entretenue concrètement, puisqu'il peut être volontairement ré-hybridé avec des loups ou des chiens féraux afin d'améliorer ses capacités de chasseur [48].

MARQUER, MINIATURISER, ABATTRE : POSSÉDER LES BOVINS DOMESTIQUES

Les vaches et bœufs/taureaux sont les seuls autres animaux potentiellement domestiques à figurer dans le bestiaire nagadien. Certes, à la période protodynastique (quelque part entre Nagada IID1 et Nagada IIIB, car ces objets sont difficilement datés), on connaît des artefacts comme la palette dite du Tribut Libyen (Musée du Caire CG 14238), où défilent, ordonnés en registres différenciés, bovins, ânes et béliers à cornes torsadées, accompagnés d'arbustes – le tout étant donc interprété, sans doute à raison, comme la représentation d'une offrande ou d'un tribut guerrier (au vu de la décoration de l'autre face de l'objet, figurant des villes à enceinte crénelées) et donc d'animaux domestiques, possédés comme un cheptel. Mais, nous l'avons déjà souligné en introduction, le bestiaire nagadien subit un renouvellement radical à partir de la période de Nagada IID, et les béliers font partie de ce nouveau répertoire. Quant aux ânes,

ils ont toujours fait partie du bestiaire représenté par les Nagadiens, en particulier dans l'art rupestre, mais il n'existe aucune occurrence qui pourrait être caractérisée sans ambiguïté comme représentant un animal domestique. Au contraire, celui-ci est systématiquement représenté associé à des chiens, qui bien souvent l'entourent et l'encerclent, et fréquemment à un être humain clairement muni d'un arc ; on ne trouve jamais d'artefacts où il serait figuré avec une longe, une entrave (cf. *supra*), un personnage monté sur son dos, etc. Dans ces conditions, il paraît peu probable que l'âne soit jamais représenté comme domestique [49], et ce même s'il est peut-être déjà domestiqué dans les faits dès cette période.

En revanche, les bovins apparaissent bien dans l'iconographie sous une forme domestique dès les premières phases de la période de Nagada, et ce dans une situation bien différente de celle conférée au chien. Ils sont principalement présents sur une catégorie d'artefacts, celle des figurines miniatures en argile. Nous avons proposé [50] de voir dans les plus schématiques d'entre elles des jouets d'enfants ; mais il en existe un autre groupe de facture plus fine et détaillée, retrouvée exclusivement dans des tombes assez riches d'individus adultes, vraisemblablement masculins. Quoique rien n'empêche en théorie le dépôt de jouets dans la tombe d'un homme adulte, il est possible de proposer une interprétation différente, en lien avec d'autres indices archéologiques. Un point commun semble pouvoir être tissé entre ce type de figurines, la préférence pour les bovins dans les jouets d'enfants et les quelques bovins inhumés (notamment la grande fosse tombe 49 du cimetière HK6, où étaient enterrés huit vaches ou taureaux [51]) : l'idée que l'être humain s'est tout à fait approprié les bovins domestiques en tant que cheptel et possession.

Le statut domestique de ces animaux est assuré par plusieurs marqueurs, en premier lieu la figuration de pis sur deux figurines provenant d'el-Amrah (Musée du Caire JE 34845 et Pitt-Rivers Museum 1901.29.101). La première était aussi accompagnée, dans la même tombe, d'une figurine à l'encornure plus développée et d'une troisième de petites dimensions, clairement censée représenter un veau. Cela semble

[46] JULIEN 2020, p. 198. Voir aussi, pour des réflexions similaires sur la liminalité du chien dans l'Antiquité grecque, FRANCO 2014.

[47] CHALENDAR 2024, ce numéro p. 78-97.

[48] ORLANDO *et al.* 2021, p. 87.

[49] Contra VANDENBEUSCH 2020, p. 41-59.

[50] BRÉMONT 2024b.

[51] DROUX 2011.

également être le cas sur un vase sans provenance du Museum of Fine Arts de Boston (MFA 04.1814), dont l'une des deux figurines appliquées est de plus petite taille. On peut sans doute y ajouter la figurine d'el-Mesheikh (**fig. 6b**) dont le corps décoré de motifs géométriques au poinçon évoque des tatouages, scarifications ou marquages quelconques, ainsi qu'une trouvaille de surface d'el-Mahâsna, qui présente des cornes torsadées (**fig. 6a**). Si celles-ci sont souvent interprétées comme représentant un ovin, il pourrait aussi s'agir d'une déformation intentionnelle, telles qu'elles sont connues dans de nombreuses sociétés de pasteurs et dans l'Égypte dynastique [52].



Figure 6a-b : marqueurs probables de domestication sur les figurines en argile prédynastiques.
a : el-Mahâsna, cimetière H, trouvaille de surface. Bruxelles MRAH E.2944.



b : Nag` el-Mesheikh, nécropole (contexte non précisé). Boston Museum of Fine Arts 12.1182.

Classiquement, le dépôt dans les tombes de tels objets miniatures et peu coûteux est interprété comme un viatique pour la vie *post-mortem* [53]. Nous suggérons ici qu'il n'est pas nécessaire de faire appel à l'idée qu'ils pourraient être animés magiquement (*via* une comparaison avec l'ouchebti, une pratique éloignée de deux millénaires), et privilégions une lecture sous forme de *tokens* de prestige, donnant à voir le statut du défunt – surtout au vu du soin apporté à la scénographie des tombes nagadiennes [54]. Cette lecture paraît confirmée par des occurrences comme la tombe a56 d'el-Amrah [55], où les quatre bovins sur un socle sont associés à un large modèle de bateau, dont le rôle comme marqueur de statut n'est plus à démontrer [56].

Le prolongement naturel de cette pratique serait alors (lorsque le défunt dispose de moyens démesurés) leur mise à mort non alimentaire, telle qu'elle est mise en scène dans la tombe 49 d'Hierakonpolis : ultime proclamation d'appropriation de l'animal, non plus comme être vivant et acteur, mais comme richesse que l'on peut détruire et retirer du circuit économique [57]. Les bucranes des sépultures d'élite de Saqqara [58] témoignent aussi d'une telle « *conversion of animals into property* » [59]. Leur possible usage comme jouets d'enfants, à l'exception de tout autre taxon, participe de la même conception : la miniaturisation permet la manipulation et l'appropriation par excellence [60].

Ces exemples contrastés du chien et du bovin nous permettent d'accéder (certes très superficiellement au vu des sources limitées qui sont les nôtres, et avec beaucoup de prudence) à ce que Philippe Descola et Gisli Palsson ont nommé le « mode de relation ». Dans sa réflexion sur les formes de relation préférentielles entre les humains et non-humains d'une société, Gisli Palsson distingue trois modalités : « *orientalism* », « *paternalism* » et « *communalism* », nommées en référence au marxisme et classées par degré de domination [61]. L'orientalisme implique une exploitation généralisée du règne animal ; le paternalisme continue à reconnaître la domination de l'être humain, mais lui assigne en contrepartie une forme de responsabilité envers les espèces qui lui

[52] ELSAEED & KHALIFA 2017. Cette pratique semble surtout associée aux peuplades nubiennes au Nouvel Empire, cf. LECLANT 1956.

[53] SWAIN 1995, p. 35.

[54] STEVENSON 2007.

[55] RANDALL-MACIVER, MACE 1902, pl. V.

[56] VANHULLE 2018.

[57] Cf. aussi HENDRICKX 2002, p. 276-280.

[58] EMERY 1954.

[59] RUSSELL 2016, p. 23.

[60] Voir récemment DAVY & DIXON 2019.

[61] PALSSON 1996, p. 69-72.

seraient inférieures. Quant au « communalisme », il se caractériserait par l'idéal d'une relation symbiotique, où les interactions homme-animaux sont pensées selon une « *generalised reciprocity* » [62]. Ce dernier système est notamment celui des sociétés qui pensent la chasse en termes de don, l'animal s'offrant au chasseur pour qu'il puisse bénéficier de sa chair à condition qu'il accomplisse les rituels nécessaires à sa réincarnation [63].

Toutes ces réflexions s'inspirent initialement des travaux de Tim Ingold, distinguant entre une relation aux non-humains propre aux chasseurs-cueilleurs, où « *the animals (...) are not just 'there' for the hunter to find and take as he will; rather they present themselves to him* » [64] – et une relation propre aux sociétés d'élevage, où « *the animals are presumed to lack the capacity to reciprocate (...) [the herdsman] sacrifices them; they do not sacrifice themselves to him* » [65]. Chez les premiers, et notamment dans les sociétés « animistes » [66] qui considèrent les animaux comme de parfaits égaux des humains en termes de capacités sociales et cognitives, le concept de possession d'un animal paraît ainsi inepte [67].

Plusieurs auteurs ont cherché à étendre et raffiner ces modèles, arguant que toutes les sociétés de chasseurs-cueilleurs n'ont pas le même fonctionnement (toutes, en particulier, ne sont pas animistes), non plus que toutes les sociétés d'éleveurs. Il existe nécessairement des « rapports pluriels aux animaux » [68], ne serait-ce que parce que la relation aux carnivores sauvages se construit très différemment de celle envers les troupeaux

domestiques, mais aussi parce qu'« il y a eu ou il y a des chiens à laine, des moutons de bât, des serpents familiers, des chameaux de combat » [69], si bien que « *it is not easy to find a meaningful definition that includes barnyard animals, ranched livestock, pets, (...) honeybees (...), laboratory mice and urban pigeons* » [70].

Nous pouvons nous essayer ici à une rapide synthèse de ces rapports propres à chaque catégorie d'animaux, en distinguant diverses modalités. La littérature anthropologique et sociologique [71] retient dans son ensemble quatre grands critères : le degré de dépendance à l'homme, notamment pour la subsistance et la reproduction ; *a contrario*, le degré d'autonomie en tant qu'agent et individu ; l'exploitation utilitaire ou non par l'homme ; enfin, l'éventuelle profondeur affective de la relation interpersonnelle [72]. Une critique intéressante de la proposition de Tim Ingold argue ainsi que le chasseur ne peut guère établir de vraie relation avec sa proie, par définition destinée à mourir, tandis que « *domestication does provide the temporal and spatial conditions for human-animal intimacy* » [73] avec un animal individuel : la dépendance peut alors être renversée et vue au contraire comme une relation de confiance mutuelle, voire un véritable contrat social [74].

En intégrant ces divers concepts, nous proposons (fig. 7) une tentative (non exhaustive) de caractérisation de certains modes de relation des humains aux non-humains qui peuvent être rencontrés, y compris dans nos propres sociétés,

Figure 7 : proposition de typologie des modalités d'interaction homme-animal.

	Dépendance à l'homme	Agentivité autonome	Exploitation utilitaire	« Care », valeur affective
Cheptel	++	–	+	+/-
Réification Exploitation Élevage intensif	++	--	++	--
Compagnie, « <i>pet</i> »	+	+	--	++
Prédation	–	+	++	–
Viande sur pied	+	–	++	–
Partenariat	+	+	+	+
Spectacle, divertissement	+	–	+	+/-
« <i>Communalism</i> »	–	+	+	+ ?
Parasitisme	--	+	++	–

[62] *Ibid.*, p. 72.

[63] Entre autres, voir NADASDY 2007 ou STEPANOFF 2021.

[64] INGOLD 2000, p. 71.

[65] *Ibid.*, p. 72.

[66] Dans la resémantisation proposée par DESCOLA 2005.

[67] DESCOLA 1994. Mais voir aussi STEPANOFF 2015 sur les conditions d'émergence du pastoralisme dans une société animiste.

[68] BURTON-JEANGROS & GOUABAUT 2010, p. 314.

[69] CENTLIVRES *et al.* 1989, p. 22.

[70] RUSSELL 2007, p. 30.

[71] Nous n'avons pas consulté ici les références d'éthologie et de psychologie du rapport homme-animal.

[72] RUSSELL 2014, p. 6762.

[73] KNIGHT 2005, p. 5.

[74] « *Humans trust animals to be docile and cooperative, while animals trust humans to protect them, feed them and care for them* » (OMA 2010, p. 177).

que nous désignons par des notions du langage courant (comme « *pet* » ou cheptel) ou, dans le cas du « *communalism* », certains concepts de la littérature (en l'occurrence celui proposé par Gisli Palsson, cf. *supra*). Une partie des modalités proposées dans le tableau sont peu adaptées à la société nagadienne, mais elles nous permettent de placer un cadre théorique. À la lumière de nos études de cas, il semble que les bovins aient pu être conçus comme une source de richesse, comme ils le sont dans beaucoup de sociétés pastorales modernes, notamment d'Afrique de l'Est [75]. Peut-être ce cheptel était-il valorisé, au-delà de cet aspect pécuniaire, par une dimension plus affective de la relation ; il était en tout cas différencié des autres espèces domestiques, visiblement perçues seulement comme « bonnes à manger » [76], voire peut-être tout à fait réifiées. En revanche, le chien semble plutôt assumer un rôle de partenaire, tout en conservant une dimension utilitaire qui entre en contradiction avec le concept de *pet*.

FAUT-IL NÉCESSAIREMENT DOMESTIQUER POUR S'APPROPRIER ?

De telles lignes de délimitation peuvent d'ailleurs passer à l'intérieur d'une même espèce, comme le souligne Jean-Pierre Digard [77] (que l'on pense, par exemple, au pigeon voyageur face aux pigeons de ville). Si nous avons évoqué les bovins sous une forme domestique extrême, on connaît également de nombreux bovidés tenus au bout d'une corde par des humains (fig. 8), un motif essentiellement

confiné à la période Nagada IA – IIB, mais que l'on connaît encore ponctuellement entre Nagada IIC et IIIA (c. 3400-3100 av. J.-C.), dans la tombe 100 d'Hiérakonpolis et jusque sur la Palette de la Chasse [78].

Il est difficile de définir précisément la nature du lien, puisqu'une corde peut aussi exceptionnellement figurer les laisses des chiens (la fig. 9c est l'un des seuls exemples connus). Mais il paraît probable qu'il faille reconnaître un bovidé sauvage (bubale ou aurochs), à la fois au vu de la rareté générale des animaux domestiques dans l'iconographie et de l'insistance sur l'encornure de l'animal. On relève aussi la mise en parallèle avec la chasse à l'hippopotame, souvent présenté via les mêmes moyens graphiques (comparer fig. 9a et 9b) et notamment une « double corde » qui pourrait être comprise comme l'insistance sur des capacités cynégétiques exceptionnelles – à l'instar du récit de chasse miraculeuse où le roi Ounas (V^e dynastie) se targue d'être capable de manier, seul et en un seul geste, dix filets à oiseaux [79].

Qu'il s'agisse, du reste, d'un taureau domestique à maîtriser ou d'un aurochs sauvage à capturer, l'accent est surtout mis (comme le montrent l'émphase sur les cornes ou l'attitude tête baissée du « *raging bull* » [80]) sur la vigueur physique de l'animal. Comme l'hippopotame, le bovin déchaîné devient un adversaire à la hauteur du guerrier et à même d'en démontrer, par réciprocité, la puissance. Au Nouvel Empire, l'épithète royale *k3 nḥt* « taureau puissant » n'appelle pas de questionnement sur son caractère



Figure 8 : motif du bovin « au lien » dans les gravures rupestres du désert oriental.

a : panneau rupestre du Ouadi Barramiya (latitude d'Edfou), site WB-8, détail (Nagada I – II).

b : panneau rupestre du Ouadi Abou Wasil (nord d'Edfou), site HW-26 b, détail (Nagada I – II).

[75] BAROIN & BOUTRAIS, 2008.

[76] LÉVI-STRAUSS 1965, p. 128.

[77] DIGARD 1999, p. 161.

[78] British Museum EA 20790-20792 + Louvre E11254.

[79] FAROUT 2014.

[80] HARDTKE 2010, p. 13.



Figure 9 : animaux retenus par des liens à deux mains dans l'iconographie nagadienne
a : bol *White Cross-lined*, provenance inconnue, Nagada I – IIA (c. 3900-3600 av. J.-C.). Metropolitan Museum 12.182.15.
b : panneau rupestre WB-4b, Ouadi Barramiya. D'après Morrow & Morrow 2002 [cd-rom], (dessin de l'auteure).
c : coupe *White Cross-lined*, provenance inconnue, Nagada IA – IIA, (c. 3900-3600 av. J.-C.). Princeton 1930-493.

domestique ou sauvage : cette précision n'a guère d'intérêt, parce que ce n'est pas là le facteur pertinent dans l'appréhension symbolique de l'animal. On touche encore aux limites d'une opposition binaire entre sauvage et domestique : comme le chien tout à l'heure, le taureau domestiqué mais enragé et brutal de la corrida est-il encore domestique, tant il s'éloigne de la docilité associée à ce terme, ou est-il ré-ensauvagé ?

La différence est patente avec le bovin comme possession, et peut être synthétisée en empruntant à Miloš Spasić sa belle formule « *cattle to settle, bull to rule* » [81]. Les bovins concentrent plusieurs connotations symboliques distinctes, liées au monde domestique en tant que cheptel autant qu'au monde de la prouesse cynégétique en tant qu'animaux massifs et puissants. On peut à cet égard relever, à nouveau dans le cimetière HK6, le contraste fort entre

l'aurochs de la tombe 19 [82] – probable trophée de chasse, enterré seul, célébré dans son unicité – et les huit bovins domestiques de la tombe 49, dont la multiplicité convoque immédiatement la notion de troupeau.

Avec la chasse à l'hippopotame, le « bovin à lien » est le seul motif nagadien dans lequel un être humain individuel est explicitement dépeint en train d'interagir avec un animal, sans être remplacé métonymiquement par des chiens ou un piège. Le parallèle est explicite sur des objets comme la **figure 10**, qui combine une chasse à l'hippopotame sur la paroi intérieure et un bovin relié à un être humain à l'extérieur. Contrairement à la chasse à l'hippopotame en revanche, le bovin est systématiquement tourné dans la même direction que l'humain, évoquant plutôt la notion de capture ou de contrôle, presque comme un rodéo, que la mise à mort.

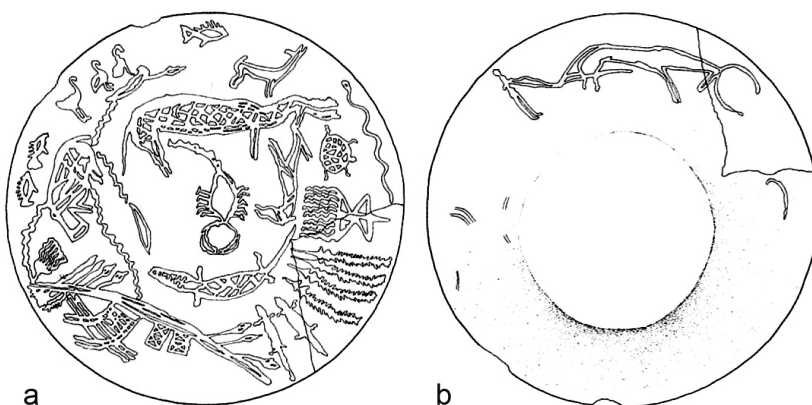


Figure 10 : bol provenant d'Abydos, tombe U-264. Musée du Caire CG 2076.
a : décor intérieur.
b : décor extérieur.
D'après Hartmann 2008.

[81] SPASIC 2012.

[82] WARMAN 2003.

Dans le cadre de tels combats singuliers (et surtout de leur transcription dans l'iconographie, révélatrice des priorités de l'élite), une relation plus intimiste et peut-être même une forme de parité semble se mettre en place entre le chasseur et son adversaire. Elle transparaît en tout cas dans les scènes de chasse de la période dynastique : lorsque Ramsès III se fait représenter à Médinet Habou chassant des taureaux sauvages [83] (alors que ce même animal entre dans la composition de l'une des épithètes royales) ou lorsque Toutankhamon est figuré dans une glorieuse chasse au lion (un animal avec lequel le roi peut se confondre sous la forme du sphinx, jusque sur le même objet [84]). C'est cette même modalité qui nous paraît à l'œuvre dans la chasse prédynastique, dépourvue d'utilité hors l'affirmation du prestige et de la puissance du commanditaire ; ou dans la queue de carnivore sauvage que les chasseurs prédynastiques arborent à la ceinture [85].

Si nos hypothèses sont fondées, la manière dont les Nagadiens se représentent dans leurs images suggère qu'ils ont pu être très conscients de l'idée que leurs animaux domestiques étaient leur *propriété*, au point de les réifier et de leur accorder soit une place limitée dans leurs représentations, soit une importance symbolique surtout en tant que mesure de richesse. En parallèle, la manière dont le chasseur paraît s'identifier aux qualités qu'il prête à sa proie suggère que, même confronté à des animaux non domestiqués, il pourrait avoir considéré la capture et la mise à mort d'espèces spécifiques comme une manière de se les *approprier*, l'animal agissant alors comme une banque de propriétés que l'on cherche à incorporer. ■

[83] MEYRAT 2018, p. 27.

[84] Coffret peint contenant un nécessaire d'archerie, Musée du Caire JE 61445.

[85] HENDRICKX 2011b, p. 81.

- ALBARELLA, Umberto & TRENTACOSTE, Angela (dir.), 2011**, *EthnoZooarchaeology. The Present and Past of Human-animal relationships*, Oxford – Oakville.
- BAILLEUL-LESUER, Rozenn, 2012**, *Between Heaven and Earth. Birds in Ancient Egypt*, Chicago.
- BAINES, John, 1993**, « Symbolic roles of canines on early monuments », *Archéo-Nil* 3, p. 57-74.
- BARATAY, Éric, 2012**, *Le point de vue animal. Une autre version de l'Histoire*, Paris.
- BAROIN, Catherine & BOUTRAIS, Jean, 2008**, « Bétail et société en Afrique », *Journal des Africanistes* 78/1-2, p. 9-52.
- BOESSNECK, Joachim, 1988**, *Die Tierwelt des alten Ägypten untersucht anhand kulturgeschichtlicher und zoologischer Quellen*, München.
- BOUVIER-CLOSSE, Karine, 2003**, « Les noms propres de chiens, chevaux et chats de l'Égypte ancienne », *Anthropozoologica* 37, p. 11-37.
- BRASS, Michael, 2018**, « Early North African cattle domestication and its ecological setting: a reassessment », *Journal of World Prehistory* 31, p. 81-115.
- BRÉMONT, Axelle, 2019**, « Un éléphant, ça trompe énormément... Animal fantastique ou perte de référent de *Loxodonta africana* en Égypte au pré- et protodynastique (IV^e-III^e millénaires) », dans Elena PAILLET, Marcela SEPULVEDA, Eric ROBERT, Patrick PAILLET, Nicolas MÉLARD (éd.), *Caractérisation, continuités et discontinuités des manifestations graphiques des sociétés préhistoriques*, Oxford, p. 93-110.
- BRÉMONT, Axelle, 2021**, *L'envers du décor. Perspectives archéologiques et anthropologiques sur l'iconographie animale nagadienne (ca. 3800-3100 av. J.-C.) : Production, Consommation, Représentations*, thèse de doctorat, Sorbonne Université.
- BRÉMONT, Axelle, 2024**, « Quand les Nagadiens peignaient la girafe. Deux vases D-ware inédits et leur apport pour une chronologie fine des céramiques peintes à Nagada IIC – IIIA », *NeHeT. Revue en ligne d'égyptologie* 8, p. 43-71.
- BRÉMONT, Axelle, 2024b**, « Not to be lumped together. Differences in context, typology and use practices of bovine figurines in the Predynastic period », dans Gianluca MINIACI (éd.), *Clay Figurines in Context: Miniatures as Crucibles of Nile Valley (Egypt and Nubia) and Levant Societies in the Middle Bronze Age*, London.
- BRÉMONT, Axelle, BOUDES, Yoan, THUAULT, Simon, BEN SAAD, Meyssa, 2020**, « Appréhender les catégories zoologiques dans les sociétés du passé : enjeux méthodologiques et épistémologiques », *Anthropozoologica* 55/5, p. 73-93.
- BURTON-JEANGROS, Claudine & GOUABAULT, Emmanuel, 2010**, « L'ambivalence des relations humain-animal », *Sociologie et Sociétés* 42/1, p. 299-324.
- CANNUYER, Christian, 2010**, *La girafe dans l'Égypte ancienne et le verbe sr. Etude de lexicographie et de symbolique animalière*, Bruxelles.
- CENTLIVRES, Pierre, POPLIN, François, SIGAUT, François, 1989**, « Produits animaux et sociétés », *Ethnozootechnique* 44, Dossier Cultural Attitudes to Animals, p. 19-24.
- CHALENDAR, Véréne, 2024**, « Entre cohabitation et confrontation : le chien au Proche-Orient ancien », *Archimède* 11, *infra*, p. 78-97.
- COURSE, Magnus, 2010**, « Of words and fog. Linguistic relativity and Amerindian ontology », *Anthropological theory* 10/3, p. 247-263.
- DARNELL, John Coleman, 2009**, « Iconographic Attraction, Iconographic Syntax, and tableaux of royal power in the Pre- and Proto-dynastic rock inscriptions of the Theban Western Desert », *Archéo-Nil* 19, p. 84-100.
- DAVY, Jack & DIXON, Charlotte, 2019**, « What makes a miniature? An introduction », dans Jack Davy & Charlotte Dixon (éd.), *Worlds in Miniature: Contemplating Miniaturisation in Global Material Culture*, London, p. 1-17.
- DEE, Michael, WENGROW, David, SHORTLAND, Andrew, STEVENSON, Alice, BROCK, Fiona, FLINK, Linus, RAMSEY, Christopher, 2013**, « An absolute chronology for early Egypt using radiocarbon dating and Bayesian statistical modelling », *Proceedings of the Royal Society A. Mathematical, physical and engineering sciences* 469/2159, <https://royalsocietypublishing.org/doi/10.1098/rspa.2013.0395> [en ligne, consulté le 10/06/2023].
- DESCOLA, Philippe, 1994**, « Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pecari ? Généalogie des objets et anthropologie de l'objectivation », dans Bruno LATOUR & Pierre LEMONNIER (éd.), *De la Préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, Paris, p. 329-342.
- DESCOLA, Philippe, 2005**, *Par-delà nature et culture*, Paris.
- DIGARD, Jean-Pierre, 1999**, *Les Français et leurs animaux*, Paris.
- DROUX, Xavier, 2011**, « Where's the beef? The surprise of tomb 49 », *Nekhen News* 23, p. 1617.
- DUELL, Prentice, 1938**, *The Mastaba of Mereruka I*, Chicago.

- ELSAEED, Essam & KHALIFA, Hoda, 2017**, « A comparative study of modified animal horns in Ancient Egypt & Modern African Tribes », dans Ilaria MICHELI (éd.), *Cultural and Linguistic Transition explored. Proceedings of the ATrA closing workshop Trieste*, May 25-26, 2016, Trieste, p. 166-187.
- EMERY, Walter, 1954**, *The Great Tombs of the First Dynasty II*, Oxford.
- FAROUT, Dominique, 2014**, « De Khéops à Ounas. Le "roman royal" à l'Ancien Empire », *Égypte, Afrique & Orient* 72, p. 61-65.
- FRANCO, Cristina, 2014**, *Shameless: the canine and the feminine in Ancient Greece*, Oakland.
- GRAFF, Gwenola, 2009**, *Les peintures sur vases de Nagada I – Nagada II. Nouvelle approche sémiologique de l'iconographie prédynastique*, Leuven.
- GRANSARD-DESMOND, Jean-Olivier, 2004**, *Étude sur les Canidae des temps pré-pharaoniques en Égypte et au Soudan*, Oxford.
- HARDTKE, Fred, 2010**, « Year of the hippo, days of the donkey », *Nekhen News* 22, p. 12-13.
- HARPUR, Yvonne, & SCREMIN, Paolo, 2008**, *The chapel of Ptahhotep: scene details*, Oxford.
- HARTLEY, Mary, 2015**, « The significance of Predynastic canid burials in Ancient Egypt », *Archéo-Nil* 25, p. 57-74.
- HARTMANN, Rita, 2008**, « Zwei Fragmente der White Cross-lined Ware aus dem Friedhof U in Abydos zu Gefässen aus dem Ägyptischen Museum Kairo », dans Eva-Maria ENGEL, Vera MÜLLER & Ulrich HARTUNG (éd.), *Zeichen aus dem Sand. Streiflichter aus Ägyptens Geschichte zu Ehren von Günter Dreyer*, Wiesbaden, p. 163-182.
- HENDRICKX, Stan, 2002**, « Bovines in Egyptian Predynastic and Early Dynastic iconography », dans Fekry HASSAN (dir.), *Droughts, Food and Culture. Ecological change and food security in Africa's later Prehistory*, New York, p. 275-318.
- HENDRICKX, Stan, 2011a**, « L'iconographie de la chasse dans le contexte social prédynastique », *Archéo-Nil* 20, p. 108-136.
- HENDRICKX, Stan, 2011b**, « Iconography of the Predynastic and Early Dynastic period », dans Emily TEETER (dir.), *Before the Pyramids. The origins of Egyptian civilization*, Chicago, p. 75-81.
- HENDRICKX, Stan, 2013**, « Hunting and social complexity in Predynastic Egypt », *Académie Royale des Sciences d'Outre-mer, Bulletin des Séances* 57/2-4, p. 237-263.
- HENDRICKX, Stan, RIEMER, Heiko, FÖRSTER, Frank, DARNELL, John, 2009**, « Late Predynastic / Early Dynastic rock art scenes of Barbary sheep hunting from Egypt's Western Desert. From capturing wild animals to the women of the "Acacia house" », dans Heiko RIEMER, Frank FÖRSTER (dir.), *Desert Animals in the Eastern Sahara: Status, Economic Significance, and Cultural Reflection in Antiquity*, Cologne, p. 189-244.
- IKRAM, Salima, 2001**, « The Iconography of the Hyena in Ancient Egypt », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts Abteilung Kairo* 57, p. 127-140.
- INGOLD, Tim, 2000**, « From trust to domination. An alternative history of human animal relations », dans Tim INGOLD, *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, London – New York, p. 61-76.
- JONES, Dilwyn, 2000**, « An index of ancient Egyptian titles, epithets and phrases of the Old Kingdom », Oxford.
- JULIEN, Pierre, 2020**, « Représentations du chien en Grèce ancienne : essai d'anthropologie historique », dans Judith FÖRSTEL & Martine PLOUVIER (dir.), *L'animal : un objet d'étude*, Paris, p. 191-202.
- KANTOR, Helene, 1953**, « Prehistoric Egyptian Pottery in the Art Museum », *Record of the Art Museum*, Princeton University 12/2, p. 67-83.
- KIMLYCKA, Will & DONALDSON, Sue, 2016**, *Zoopolis : une théorie politique des droits des animaux*, Paris.
- KNIGHT, John, 2009**, *Animals in Person: Cultural Perspectives on Human-Animal Intimacy*, Berg.
- LECLANT, Jean, 1956**, « La "mascarade" des bœufs gras et le triomphe de l'Égypte », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts Abteilung Kairo* 14, p. 128-145.
- LESUR, Joséphine, 2013**, « Des animaux et des hommes en Égypte au Néolithique et Prédynastique », *Archéo-Nil* 23, p. 33-54.
- LESUR, Joséphine, 2017**, *Et la gazelle devint chèvre. Pré-histoires africaines d'hommes et d'animaux*, Toulouse.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, 1965 [1962]**, *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, 2^e édition.
- LINSEELE, Veerle, 2004**, « Size and size change of the African aurochs during the Pleistocene and Holocene », *Journal of African Archaeology* 2/2, p. 165-185.
- MARINOVA, Elena, VAN NEER, Wim, 2009**, « An elephant's last meal », *Nekhen News* 21, p. 1011.
- MEYRAT, Pierre, 2018**, « Defeating the wild bull: Achievements of the king at Nekhen », *Nekhen News* 29, p. 27.
- MOND, Robert & MYERS, Oliver, 1937**, *Cemeteries of Armant I*, London.
- MORROW, Mike & MORROW, Maggie, 2002**, *Desert RATS: Rock Art Topographical Survey in Egypt's Eastern Desert*, Oxford.

- NADASDY, Paul, 2007**, « The gift in the animal: the ontology of hunting and human-animal sociality », *American Ethnologist* 34/1, p. 25-43.
- NAVAJAS JIMÉNEZ, Ana Isabel, 2012**, « Some new hunting scenes in pre-dynastic C-ware: London Petrie Museum UC 15331 and Oxford Ashmolean Museum 1946.297 'revisited' », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde* 139/2, p. 171-178.
- OMA, Kristin Armstrong, 2010**, « Between trust and domination: social contracts between humans and animals », *World Archaeology* 42/2, p. 175-187.
- ORLANDO, Ludovic, STEPANOFF, Charles, ROCHE, Hélène, 2021**, « Animaux sauvages et animaux domestiques, des concepts indépassables ? », dans Eric BARATAY (éd.), *L'animal désanthropisé : interroger et redéfinir les concepts*, Paris, p. 79-92.
- PALSSON, Gisli, 1996**, « Human-environmental relations: orientalism, paternalism and communalism », dans Philippe DESCOLA & Gisli PALSSON (éd.), *Nature and Society. Anthropological perspectives*, London – New York, p. 63-81.
- PANTALACCI, Laure & LESUR-GEbremariam, Joséphine, 2009**, « Wild animals downtown: Evidence from Balat, Dakhla Oasis (end of the 3rd millennium BC) », dans Heiko RIEMER, Frank FÖRSTER, Michael HERB & Nadja PÖLLATH (éd.), *Desert Animals in the Eastern Sahara: Status, Economic Significance, and Cultural Reflection in Antiquity*, Cologne, p. 245-259.
- PETRIE, William Flinders & QUIBELL, James E., 1896**, *Naqada and Ballas*, London.
- RANDALL-MCIVER, David & MACE, Arthur, 1902**, *El Amrah and Abydos: 1899-1901*, London.
- ROSCH, Eleanor, 2011**, « 'Slow Lettuce': Categories, Concepts, Fuzzy Sets, and Logical Deduction », dans Radim BELOHLAVEK, George KLIR (éd.), *Concepts and Fuzzy Logic*, London – New York, p. 89-120.
- ROSSEL, Stine, MARSHALL, Fiona, PETERS, Joris, PILGRAM, Tom, ADAMS, Matthew D. & O'CONNOR, David, 2008**, « Domestication of the Donkey: Timing, Processes, and Indicators », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 105/10, p. 3715-3720.
- RUSSELL, Nerissa, 2002**, « The Wild side of Animal Domestication », *Society and Animals* 10/3, p. 285-302.
- RUSSELL, Nerissa, 2007**, « The domestication of anthropology », dans Rebecca CASSIDY & Molly MULLIN (éd.), *Where the Wild Things are now: domestication reconsidered*, Berg, p. 27-48.
- RUSSELL, Nerissa, 2014**, s. v. *Social zooarchaeology*, *Encyclopedia of Global Archaeology*, p. 6761-6765.
- RUSSELL, Nerissa, 2016**, « Neolithic human-animal relations », *Groniek* 206/207, p. 21-32.
- RYAN, Philippa, 2010**, « Final meals part 2: A micro view of animal diets at HK6 », *Nekhen News* 22, p. 10-11.
- SAUVET, Georges, LAYTON, Robert, LENSSEN-ERZ, Tilman, TAÇON, Paul, WŁODARCZYK, André, 2009**, « Thinking with Animals in Upper Paleolithic Rock Art », *Cambridge Archaeological Journal* 19/3, p. 319-336.
- SCHARFF, Alexander, 1929**, *Die Altertümer der Vor- und Frühzeit Ägyptens. Teil 2. Bestattung, Kunst, Amulette und Schmuck, Geräte zur Körperpflege, Spiel- und Schreibgeräte, Schnitzereien aus Holz und Elfenbein, Verschiedenes*, Berlin.
- SPASIC, Milos, 2012**, « Cattle to settle – bull to rule. On bovine iconography among Late Neolithic Vina culture communities », *Documenta Praehistorica XXXIX*, p. 295-308.
- STEPANOFF, Charles, 2015**, « Comment les chasseurs de l'Arctique sont-ils devenus pasteurs nomades ? Le rôle du comportement animal dans la "révolution du renne" », dans Nicolas NAUDINOT, Liliane MEIGNEN, Didier BINDER & Guirec QUERRÉ (dir.), *Les systèmes de mobilité de la Préhistoire au Moyen Âge. Actes des XXXV^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Antibes, p. 29-44.
- STEPANOFF, Charles, 2021**, *L'animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage*, Paris.
- STEVENSON, Alice, 2007**, « The aesthetics of Predynastic Egyptian burial: Funerary performances in the fourth millennium BC », *Archaeological Review from Cambridge* 22/1, p. 76-92.
- STOREMYR, Per, 2021**, « The ancient game traps at Gharb Aswan and across Lower Nubia (north-east Africa) », dans Alison BETTS & Paul VAN PELT (éd.), *The gazelle's dream: game drives of the Old and New Worlds*, Sydney, p. 361-398.
- STRANDBERG, Åsa, 2009**, « The Gazelle in Ancient Egyptian art: Image and Meaning », Université d'Uppsala.
- SWAIN, Sally, 1995**, « The use of model objects as Predynastic Egyptian grave goods, an ancient origin for a Dynastic tradition », dans Stuart CAMPBELL & Anthony GREEN (éd.), *The archaeology of death in the Ancient Near East*, Oxford, p. 35-37.
- VANDENBEUSCH, Marie, 2020**, *Sur les pas de l'âne dans la religion égyptienne*, Leiden.
- VAN HOEK, Maarten, 2003**, « The Saharan "girafe à lien" in rock art. Domesticated giraffe or rain animal? Comparing enigmatic giraffe petroglyphs from the Sahara and Namibia », *Sahara* 14, p. 49-62.
- VAN NEER, Wim, LINSELEE, Veerle, 2003**, « A second elephant at HK6 », *Nekhen News* 15, p. 11-12.

- VAN NEER, Wim, LINSEELE, Veerle, FRIEDMAN, Renee, 2004**, « Animal burials and food offerings at the Elite cemetery HK6 of Hierakonpolis », dans Stan HENDRICKX, Renee FRIEDMAN, Krzysztof CIALOWICZ & Marius CHŁODNICKI (éd.), *Egypt at its Origins. Studies in memory of Barbara Adams*, Leuven, p. 67-130.
- VAN NEER, Wim, DE CUPERE, Bea, FRIEDMAN, Renee, 2013a**, « A leopard in the Predynastic Elite Cemetery HK6 at Hierakonpolis, Egypt », dans Bea DE CUPERE, Veerle LINSEELE & Sheila HAMILTON-DYER (éd.), *Archaeozoology of the Near East V. Proceedings of the 10th international symposium on the archaeozoology of Southwestern Asia and adjacent areas*, Leuven, p. 283-306.
- VAN NEER, Wim, LINSEELE, Veerle, FRIEDMAN, Renee, DE CUPERE, Bea, 2013b**, « More evidence for cat taming at the Predynastic elite cemetery of Hierakonpolis (Upper Egypt) », *Journal of Archaeological Science* 45, p. 103-111.
- VAN NEER, Wim, UDRESCU, Mircea, LINSEELE, Veerle, DE CUPERE, Bea, 2017a**, « Traumatism in the Wild Animals kept and offered at Predynastic Hierakonpolis, Upper Egypt », *International Journal of Osteoarchaeology* 27/1, p. 86-105.
- VAN NEER, Wim, LINSEELE, Veerle, FRIEDMAN, Renee, 2017b**, « More animal burials from the Predynastic elite cemetery of Hierakonpolis (Upper Egypt): the 2008 season », dans Marjan MASHKOUR & Mark BEECH (éd.), *Archaeozoology of the Near East 9*, Volume 2, Oxford, p. 388-402.
- VANHULLE, Dorian, 2018**, « Boat symbolism in Predynastic and Early Dynastic Egypt (ca. 4500-2600 BC). An ethno-archaeological approach », *Journal of Ancient Egyptian Interactions* 17, p. 173-187.
- VIGNE, Jean-Denis, 2018**, s.v. « Domestication », dans Albert PIETTE & Jean-Michel SALANSKIS (éd.), *Dictionnaire de l'humain*, Nanterre, p. 143-150.
- VOLOKHINE, Youri, 2014**, *Le porc en Égypte ancienne : mythes et histoire à l'origine des interdits alimentaires*, Liège.
- WARMAN, Sylvia, 2003**, « Predynastic Egyptian bovid burial in the elite cemetery at Hierakonpolis », dans Sharyn JONES O'DAY, Wim VAN NEER & Anton ERVYNCK (éd.), *Behaviour Behind Bones. The zooarchaeology of ritual, religion, status and identity*, Oxford, p. 84-97.

ENTRE COHABITATION & CONFRONTATION : LE CHIEN EN MESOPOTAMIE

Vérène CHALENDAR
Post-doctorante en assyriologie
Collège de France
CNRS UMR 7192 PROCLAC

verene.chalendar@gmail.com

RÉSUMÉ

« En ce temps là, il n’y avait pas de serpent, il n’y avait pas de scorpion, il n’y avait pas de hyène, il n’y avait pas de lion, il n’y avait ni chien, ni loup. Il n’y avait ni peur ni terreur. L’humanité n’avait pas d’ennemi ! ». Si ces quelques lignes tirées du mythe d’*Enmerkar et le seigneur d’Aratta* fournissent une première idée de la conception mésopotamienne de la faune prédatrice, elles ne reflètent en rien la symbolique complexe et ambivalente attribuée à certaines espèces menaçantes auxquelles étaient confrontées les habitants du Proche-Orient ancien

dans leur quotidien. Cet article se propose d’illustrer cette thématique par l’exemple du chien en examinant les différentes postures adoptées face à cet animal et leur mise à profit dans le répertoire symbolique, plus particulièrement dans les pratiques prophylactiques et curatives.

MOTS-CLÉS

Mésopotamie,
animal,
chien,
loup,
prédateur,
démon,
thérapeutique,
prophylaxie.

BETWEEN COHABITATION & CONFRONTATION: THE DOG IN MESOPOTAMIA

“In those days, there were no snakes, there were no scorpions, there were no hyenas, there were no lions, there were no dogs or wolves. There was no fear or terror. Humanity had no enemy”. If these few lines taken from the myth of *Enmerkar and the Lord of Aratta* provide a first idea of the Mesopotamian conception of predatory fauna, they do not reflect the complex and ambivalent symbolism attributed to certain threatening species with which the inhabitants of the Ancient Near East were confronted in their daily lives. This article proposes to illustrate this topic with the example of the dog by examining the different postures adopted towards this animal and their appropriation in the symbolic repertoire, more particularly in prophylactic and curative practices.

KEYWORDS

Mesopotamia,
animal,
dog,
wolf,
predator,
demon,
therapeutic,
prophylaxis.

Les représentations et les textes cunéiformes révèlent l'image complexe accordée au chien au Proche-Orient ancien : compagnon docile, parfois divin ou bête sauvage, féroce, voire maléfique et pathogène. Ces sources attestent la variété des attitudes en réponse à l'aspect polymorphe du canidé. Entre confrontation et cohabitation, cet article examine les diverses postures adoptées face au chien en Mésopotamie et se focalise sur leurs conséquences dans les usages prophylactiques et curatifs. En convoquant à la fois des aspects pratiques, magiques et symboliques, les textes thérapeutiques cunéiformes constituent un corpus privilégié pour l'exploration de la perception culturelle des canidés ; chien tout d'abord, mais aussi loup par corrélation. Comment les thérapeutes mésopotamiens mettaient-ils à profit les différentes facettes du chien ? L'usage du chien dans les pratiques thérapeutiques n'a que peu été exploré, fait étonnant compte tenu qu'il est l'animal attribut de Gula, principale divinité de la santé et qu'il entretient également un rapport privilégié avec la dédémone Lamaštu, agent pathogène redouté [1]. Le premier volet de cet article étudiera le chien domestiqué. Par la suite, c'est le chien *sauvage* [2] qui sera considéré, avant d'examiner la question du chien « intrinsèquement hybride », c'est-à-dire porteur d'une double nature au-delà même de l'ambivalence de son comportement déjà relevée par plusieurs auteurs [3].

CHIEN DOMESTIQUE, ANTITHÈSE DU LOUP ?

LE CHIEN DANS LA TAXINOMIE MÉSOPOTAMIENNE

La liste lexicale UR₅-RA = *hubullu* (UR₅-RA) constitue l'inventaire du monde animal le plus complet pour le Proche-Orient ancien [4]. Au I^{er} millénaire av. J.-C., cette liste bilingue sumérien/akkadien compte 24 tablettes. Les 13^e, 14^e et 18^e présentent chacune plusieurs centaines d'entrées exclusivement consacrées à la faune [5]. Le chien est mentionné dans la 14^e tablette (UR₅-RA XIV) qui répertorie les animaux sauvages terrestres [6]. Il apparaît dans la section dédiée aux grands quadrupèdes carnivores [7], animaux dont les désignations sumériennes sont composées à partir du sumérogramme UR [8]. Les principaux représentants de cette catégorie sont le lion (ur/ur.mah), le loup (ur.bar.ra) et le chien (ur/ur.gi₇). Au sein de cette liste, lion et chien paraissent former une entité aux frontières indistinctes puisque le signe UR utilisé seul peut renvoyer aux termes akkadiens *kalbu* (chien) ou *labbu/nešu* (lion). Le même constat peut être établi pour les femelles, chienne et lionne, toutes deux désignées par le sumérogramme NIG. Si les listes lexicales documentent la graphie UR pour le chien et le lion, dans le corpus savant, le chien est le plus souvent noté par les sumérogrammes ur.gi₇, tandis que la forme ur.mah est privilégiée pour le lion. Ces deux expressions distinctes avaient peut-être pour objectif de lever l'ambiguïté induite par l'emploi du signe UR utilisé sans complément.

[1] Pour d'autres usages thérapeutiques du chien, cf. CHALENDAR, à paraître.

[2] Employé ici au sens de chien féral ou chien errant. Dans les sources textuelles mobilisées le chien errant documenté est celui qui entretient des interactions négatives avec l'homme, c'est donc essentiellement celui qui rôde à proximité des milieux anthropisés.

[3] FINET 1993 ; VILLARD 2000. La perception ambivalente de la figure du chien a été relevée dans nombre de sociétés humaines, sur cette question cf. entre autres références : LEACH 1964 ; TAMBIAH 1969 ; HALVERSON 1976 ; ELLEN 1999 ; FRANCO 2014 [2003]. Je profite de cette note pour remercier chaleureusement les éditrices de ce volume thématique, Françoise Laroche-Traunecker et Isabelle Weygand, ainsi que relecteurs anonymes de cet article qui ont largement contribué à son l'enrichissement notamment dans cette perspective comparatiste.

[4] LANDSBERGER 1960 et 1962 ; LANDSBERGER & REINER

1970 ; WEIERSHÄUSER & HRŮŠA 2018.

[5] Pour des études sur cette liste, cf. LANDSBERGER 1934 ; WAPNISH 1985 ; ENGLUND 1995 ; VELDHUIS 2006 ; PETERSON 2007 ; LION & MICHEL 2010 ; CHALENDAR 2020.

[6] Elle complète la 13^e tablette qui répertorie les mammifères d'élevage (ovins, caprins, bovins et équidés domestiques).

[7] *Large quadrupeds predators* selon PETERSON 2007, p. 3. Catégorie désignée ici par « fauves » pour éviter une longue périphrase.

[8] Sur les animaux en UR, cf. WAPNISH 1985, p. 206-217 ; PETERSON 2007, p. 34-35. La position de ce sumérogramme UR en début de liste, ainsi que son utilisation dans plusieurs appellations fauniques laissent envisager qu'il puisse renvoyer à un rang taxinomique supérieur à l'espèce. Soulignons l'inadéquation entre la nomenclature zoologique actuelle et celle des Mésopotamiens, le rapprochement du lion avec les canidés est à ce titre significatif.

En dépit de cette appartenance à une même famille suggérée par l'utilisation commune du signe UR, la désignation sumérienne du chien *ur.gi₇*, (ou *gir₁₅*) qui pourrait peut-être être traduite par « fauve de l'intérieur » semble faire pendant à celle du loup *ur.bar.ra* « fauve de l'extérieur » [9]. La vision anthropocentrique de la faune s'exprime dans ces appellations qui témoignent d'une conception culturelle dans laquelle chien et loup constituent un binôme dont la variable est fondée sur le degré d'intégration à la société humaine. Ainsi, le chien semble envisagé comme le fauve intégré à l'environnement anthropisé, tandis que le loup, relégué au monde sauvage, constituerait son antithèse.

En plus des lignes consacrées au chien, au chiot et à la chienne, UR₅-RA XIV inclut une dizaine d'entrées complémentaires. Quelques-unes comportent des indications géographiques du type « chien d'Élam » [10] ou « chien du Marhaši » [11] évoquant peut-être des races de chiens [12]. D'autres déclinent les couleurs de la robe de l'animal [13]. Enfin, certaines s'intéressent à son comportement (cf. *infra*). Ces entrées complémentaires témoignent de la facilité d'observation du chien et sont révélatrices de sa proximité voire de sa familiarité [14]. À l'exception du porc, au sein d'UR₅-RA XIV, aucun autre animal n'a bénéficié d'autant d'attention [15]. Par exemple, le loup ne fait l'objet que d'une seule entrée [16].

Dans l'iconographie différents types de chien sont représentés [17] : des molosses à l'apparence proche du mastiff (fig. 1, 2), tandis que des chiens plus élancés aux oreilles dressées évoquant le chien de Canaan accompagnent régulièrement la déesse Gula [18]. En Iran, les céramiques du massif funéraire de Suse documentent dès le niveau I (4200-3800 av. J.-C.) des chiens filiformes rapprochés des lévriers (fig. 3) [19]

ainsi que de petits chiens trapus aux oreilles pointues et à la queue retournée, peut-être des chiens de berger (fig. 4), retrouvés aux époques suivantes sous forme de pendeloques (fig. 5). Ces représentations sur divers supports (sceaux-cylindres [20], plaques d'argile estampées, bas-reliefs, figurines, céramiques, etc.) témoignent de la présence du chien dans la sphère domestique, de son utilisation comme chien de berger, chien de chasse [21] (fig. 6), mais également en tant que compagnon (fig. 7) [22]. La domesticité de l'animal est clairement affichée avec des représentations de chiens tenus en laisse ou portant des colliers [23]. Enfin, particulièrement révélatrices du rapport privilégié du chien avec l'homme, les sépultures accueillant des dépouilles canines aux côtés de dépouilles humaines sont connues dès le Natoufien (15000-11500 av. J.-C.) au Proche-Orient ancien [24].

[9] PETERSON 2007, p. 92-93 : « *Steinkeller suggests that gir₁₅, "genuine, indigenous", may function as the antonym of bar, "outer, extraneous," and may be reflected in a contrast set in conjunction with the faunal terms ur gir₁₅ and ur bar-ra* ». Nous préférons mettre en avant ici l'opposition spatiale. Cf aussi VILELA 2021.

[10] UR₅-RA XIV 83. SALONEN 1976, p. 96 le rapproche du dogue du Tibet. La lettre de Mari ARM 26/1 n° 245 mentionne des chiens d'Élam (<https://www.archibab.fr/T7400>) et pourrait attester des tentatives de croisements avec ces chiens, cf. DURAND 1988, p. 487.

[11] UR₅-RA XIV 84. Le Marhaši est un royaume voisin de l'Élam dont la localisation reste débattue.

[12] VILLARD 2000, p. 237.

[13] UR₅-RA XIV 89-93 : chien blanc, noir, rouge, multicolore, jaune-vert?.

[14] Cf. SALONEN 1976, p. 93-98.

[15] Ces entrées complémentaires sont fréquentes dans UR₅-RA XIII consacrée aux animaux d'élevage.

[16] UR₅-RA XIV 68.

[17] Cf. VAN BUREN 1939, p. 14-19 ; TROKAY 1993.

[18] Toutefois Gula n'est pas exclusivement associée à ce type de chien.

[19] Cf. aussi HOLE & WYLLIE 2007.

[20] HAUSSPERGER 1994.

[21] Représentations cynégétiques et scènes de bergerie sont aussi connues de la glyptique, cf. TROKAY 1993, p. 44-147.

[22] Cf. également ARUZ *et al.* 2014, p. 300, fig. 169a, 169b et 169c. Ces différents rôles du chien sont aussi connus des textes, cf. notamment ZIEGLER, à paraître, pour l'époque paléobabylonienne.

[23] Cf. BATTINI 2009a sur les animaux domestiques en Mésopotamie.

[24] BATTINI 2009a, p. 187-188 ; DAVIS & VALLA 1978 ; TCHERNOV & VALLA 1997. On connaît également des sépultures réservées aux canidés comme la nécropole de chiens d'Isin, cf. BOESSNECK 1977 ou les sépultures de chiens à Ashkelon, cf. WAPNISH & HESSE 1993 ; EDREY 2008.



**Figure 1 : figurine en argile peinte, Mésopotamie, 2^e moitié du II^e mill. av. J.-C., The Metropolitan Museum, (1989.233)
©The Metropolitan Museum, New York - purchase, The Charles Engelhard Foundation Gift, 1989.**



**Figure 2 : plaque en argile estampée, Ešnunna, 1^{ère} moitié du II^e mill. av. J.-C., Musée du Louvre (AO 12445)
©2003 Musée du Louvre / Christian Larrieu.**



**Figure 3 : boisseau peint, Suse, 4200-3800 av. J.-C., Musée du Louvre (Sb 3165)
©2007 Musée du Louvre / Franck Raux.**



**Figure 4 : coupe peinte, Suse, 4200-3800 av. J.-C., Musée du Louvre (Sb 3186)
©2007 RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) / Franck Raux.**



**Figure 5 : pendeloque en or, Suse, 3300-3100 av. J.-C., Musée du Louvre (Sb 5692)
©2004 Musée du Louvre / Markus Schicht.**

**Figure 6 : orthostate du Palais Nord de Ninive, 645-640 av. J.-C., The British Museum (BM 124893)
©The Trustees of the British Museum.**



**Figure 7 : statuette en bronze, Mésopotamie, VIII^e-VII^e s. av. J.-C., The Metropolitan Museum, (39.30)
©The Metropolitan Museum, New York - Rogers Fund, 1939.**

PROPHYLAXIE ET THÉRAPIE : MISE À PROFIT DE L'IMAGE DU CHIEN DOMESTIQUE

S'il n'est pas évident d'identifier des représentations de chien de garde, les textes cunéiformes évoquent cette fonction par les rituels qui préconisent la disposition de chiens d'argile aux endroits stratégiques de la maison [25]. Ces figurines destinées à protéger les accès et empêcher les démons d'attaquer la maisonnée trouvent des témoignages archéologiques (fig. 8) [26]. Ces chiens d'argile portaient, parfois inscrits sur le flanc, leur nom, toujours évocateur de leur fonction : « N'hésite-pas-mords », « Pourchasseur-du-Démon-Asakku », « Attrapeur-de-l'ennemi » etc. [27] Des poils de chien pouvaient être ajoutés à ces statuettes certainement pour parachever l'identification à l'animal et en activer l'efficacité magique [28].

Par ailleurs, en Mésopotamie, le chien est associé à la divinité principale de la santé, Gula [29]. Cette déesse est presque toujours représentée avec un chien à ses côtés (fig. 9) [30]. À certaines époques, l'image du chien se substitue à la forme anthropomorphe de la divinité [31]. Plusieurs hypothèses ont été avancées quant à l'association de cette divinité avec le canidé, notamment l'utilisation des chiens à des fins thérapeutiques [32]. Les découvertes archéologiques [33] et épigraphiques [34] plaident en faveur de chiens vivant à proximité, voire à l'intérieur des sanctuaires de la déesse de la médecine [35]. Quelques textes d'Isin mentionnent une « maison/ temple du chien » (é.ur.gi.ra).



Figure 8 : figurines de chiens inscrits en argile peinte, Palais Nord de Ninive, (vers 645 av. J.-C.), The British Museum (BM 30001, 30002, 30003, 30004, 30005)
©The Trustees of the British Museum.

[25] Ce procédé était utilisé contre la démonsse Lamaštu, cf. FARBER 2007, p. 637-639 et FARBER 2014, p. 17.

[26] WATANABE 2002, p. 119-125 ; TOURTET 2010, p. 247-249 et 254-255 ; CORFÙ & OELSNER 2018. Cinq statuettes de chiens inscrites ont été retrouvées dans le palais Nord de Ninive, cf. CURTIS & READE 1995, p. 116-117. Ajoutons à ces mesures prophylactiques les briques de fondation porteuses d'empreintes de chien connues de plusieurs sites (Ur, Nippur, Khorsabad, Ešnunna). Ces empreintes sont généralement interprétées comme accidentelles, cf. TSOUPAROPOULOU 2016, p. 269-273. S'il est vraisemblable que l'impression de ces pattes ait été fortuite, la symbolique protectrice attribuée au chien a peut-être joué en faveur de la conservation de ces briques de fondation en dépit de cet accident de fabrication.

[27] Cette pratique est aussi connue pour les animaux gardiens de porte (lion, taureau), cf. notamment WATANABE

2002, p. 114 et WATANABE 2015, p. 220-221, voir aussi BATTINI 2009b.

[28] Cf. FARBER 2014, p. 171.

[29] BÖCK 2014 et 2015 ; CHARPIN 2017, p. 31-64 ; NETT 2021. La déesse est connue sous des noms divers (Nin-Isina, Nin-Karrak, Nin-Tinuga, etc).

[30] ORNAN 2004.

[31] GRONEBERG 2000, p. 297-304.

[32] GRONEBERG 2000, p. 303 ; BÖCK 2014, p. 44 et 2015, p. 330 ; CHARPIN 2017, p. 50.

[33] 33 squelettes de chiens ont été découverts dans la partie Nord du tell d'Isin, secteur en liaison avec le temple de Gula, cf. BOESSNECK 1977.

[34] La documentation d'Ur évoque les rations des chiens dédiés au culte de Gula, cf. DURAND & CHARPIN 1980, p. 144.

[35] BÖCK 2014, p. 44 ; CHARPIN 2017, p. 44-51 ; TSOUPAROPOULOU 2020.



Figure 9 : sceau-cylindre représentant la déesse Gula et son chien, Mésopotamie, ix^e siècle av. J.-C., The British Museum, (BM 129538) ©The Trustees of the British Museum.

Ce lieu a fait l'objet de diverses interprétations. Certaines évoquent la possibilité d'un culte rendu à l'animal, d'autres un chenil dépendant du temple de la divinité de la santé [36], abritant les chiens destinés à lécher les plaies des malades [37]. Sur le plan matériel, de nombreuses amulettes (fig. 10) et ex-voto représentant des chiens ou des pattes de chiens ont été découverts [38]. Cette pratique des chiens votifs [39] semble relativement courante en Mésopotamie et apparaît également dans la documentation épigraphique [40]. Ces chiens votifs pouvaient être nommés et déposés dans le sanctuaire de Gula (fig. 11) [41].

Cette association du chien avec la déesse de la santé et, plus largement, avec les pratiques thérapeutiques s'affirme également dans la pharmacopée végétale. Ainsi, la plante « langue-de-chien » était utilisée pour le soin des plaies telles que les morsures [42]. Concernant la matière médicale animale, parmi les ingrédients mentionnés dans les prescriptions, plusieurs provenaient du chien (fig. 12). Les plus fréquents sont les poils et les excréments, mais l'urine

était aussi ponctuellement utilisée. De rares occurrences d'ingrédients nécessitant de porter atteinte à l'intégrité de l'animal (rate, sang, croc et griffe) ont été relevées [43]. Le type de chien pourvoyeur n'est jamais précisé, mais une attention particulière est portée à la couleur de la robe qui, le plus souvent, est précisée noire. S'il demeure malaisé de déterminer avec certitude quelles substances étaient issues de spécimens domestiques ou sauvages, il est probable que la matière médicale requérant de blesser, voire d'abattre l'animal ait été de préférence prélevée sur le chien sauvage, le chien domestique participant aux activités quotidiennes. *A contrario*, pour l'obtention de l'urine, le chien domestique devait être privilégié, la morsure des chiens errants étant particulièrement redoutée.

[36] CHARPIN 2017, p. 31-64 envisage le temple de Gula comme un « centre de cure » comprenant, en annexe du sanctuaire de la divinité, une herboristerie et un chenil désigné par l'expression « maison du chien ».

[37] La pratique fait débat, cf. GRONEBERG 2007, p. 98 ; STEINERT 2014b, p. 359-360 ; CHARPIN 2017, p. 49-50. Pour d'autres références, cf. Böck 2015, p. 330. Böck 2014, p. 44 suggère l'utilisation de chiots comme substituts des nourrissons pour détourner les attaques de Lamaštu (cf. aussi WIGGERMANN 2010) tandis que GRONEBERG 2000, p. 303 pense que ces chiens étaient utilisés dans les rituels thérapeutiques ayant trait à la fertilité.

[38] HROUDA *et al.* 1977, pl. 11 et 25.

[39] CHARPIN 2017, p. 36-42 ; CORFÙ & OELSNER 2018, p. 131-133.

[40] La lettre paléobabylonienne DCS 115 évoque le vol de deux chiennes en bronze dans la cour du temple de Nin-karrak (<https://www.archibab.fr/T22208>).

[41] CHARPIN 2017, p. 40-41 et 53.

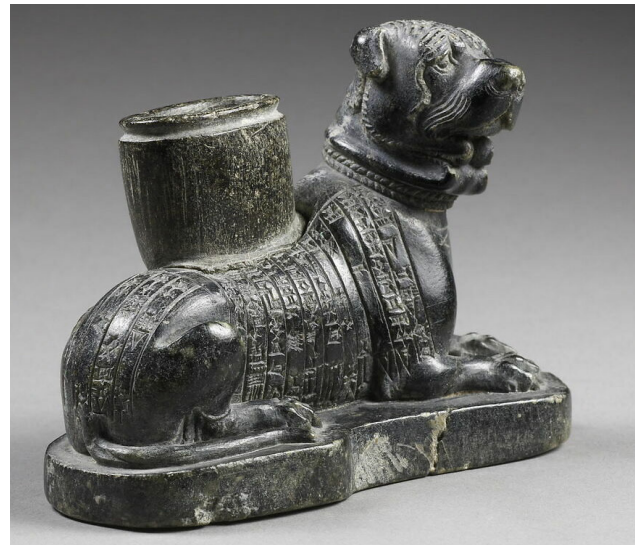
[42] Böck 2014, p. 140-141 et 155 ; CHARPIN 2017, p. 56-57.

[43] Il n'est pas exclu que certains de ces ingrédients soient en réalité des plantes au nom imagé.



Figure 10 : amulette en or, Kiš, 700-500 av. J.-C., The British Museum (BM 122124) ©The Trustees of the British Museum.

Figure 11 : chien votif, Tello, XIX^e siècle av. J.-C., Musée du Louvre (AO 4349)
©2008 Musée du Louvre / Thierry Ollivier.



	LOUP	CHIEN			
		Chien	Chien noir	Chienne noire	Chien blanc
Peau	X				
Poils	X	X	X	X	
Sang	X	X			
Crocs		?	X		
Rate		X	X		
Foie	X				
Griffes			X		
Excréments	X	X	X		
Urine		X			X

Figure 12 : Loup et chien – ingrédients mentionnés par les prescriptions médicales.

CHIEN ERRANT, COMPARSE DU LOUP

UN LOUP POUR L'HOMME ?

La conception mésopotamienne d'une nature parasitaire décrit un monde dans lequel aucun animal potentiellement dangereux n'a sa place. Ainsi, dans le mythe sumérien d'*Enmerkar et le seigneur d'Aratta* il est possible de lire :

« ¹³⁶En ce temps-là, il n'y avait pas de serpent, il n'y avait pas de scorpion, ¹³⁷il n'y avait pas de hyène, il n'y avait pas de lion, ¹³⁸il n'y avait ni chien, ni loup. ¹³⁹Il n'y avait ni peur ni terreur. ¹⁴⁰L'humanité n'avait pas d'ennemi ! » [44].

L'exclusion s'applique aux animaux venimeux et aux prédateurs, chien compris. La ligne 138 est particulièrement intéressante car, à la différence des lignes précédentes, le verbe n'y est pas répété pour le chien et le loup. Le loup s'inscrit dans le sillage direct du chien. Les deux animaux semblent former un binôme comme le couple peur/terreur à la ligne suivante. Cette structure permet de suggérer soit une gradation vers le sauvage, soit que chien et loup constituent deux facettes d'une même entité perçue comme négative dans son état originel (non domestiqué). De surcroît, dans UR₅-RA XIV, outre la place du chien au sein de la tablette consacrée aux animaux sauvages, les entrées qui concernent son comportement le dépeignent négativement, mettant en avant le caractère agressif du canidé et sa propension à se reproduire [45].

CHIEN PATHOGÈNE

À l'instar du porc, le chien fait office d'animal « poubelle » selon les termes de D. Parayre [46] qui relève des traits communs aux deux quadrupèdes (lubricité, propension à voler, nécrophagie [47]). La

présence de ces deux animaux dans l'espace de la cité, leur régime omnivore ainsi que leurs comportements parfois nuisibles constituent des facteurs d'association dans l'esprit mésopotamien [48]. En tant qu'animal des rues et des carrefours, lieux de passage particulièrement impurs et dangereux, car propices à la sorcellerie et aux attaques démoniaques [49], le chien est redouté pour sa morsure susceptible de s'infecter voire de transmettre des maladies dont la rage [50], mais aussi à un niveau plus symbolique, l'impureté.

Les Mésopotamiens se prémunissaient de la morsure du chien et de ses conséquences par des incantations semblables à celles employées contre les piqûres du scorpion ou les morsures du serpent [51]. En cela, au même titre que le serpent et le scorpion, le chien est considéré comme « venimeux » [52].

Le chien sauvage sert également de métaphore pour décrire le comportement des démons, agents pathogènes, avec lesquels il a de nombreux points communs [53]. Ainsi, l'image du chien agressif est bien attestée dans les incantations contre *samānu* [54], démon provoquant une maladie éponyme affectant l'homme, les animaux et le grain. Dans ces textes, le démon est régulièrement qualifié de lion ou de chien associé à des divinités [55]. La maladie pouvant être incarnée sous la forme d'un « fauve » au service des dieux.

L'hostilité et le caractère négatif du chien sont souvent soulignés par l'adjonction d'adjectifs [56]. De fait, le chien agressif est presque toujours qualifié [57] (il est méchant, furieux, féroce, il mord, etc.), tandis que le loup et le lion sont décrits avec des comportements prédateurs sans autre précision. Loup et lion paraissent dépourvus de l'ambivalence intrinsèque du chien. Dans les incantations, le comportement du chien est proche de celui du lion ou du loup auxquels les textes médicaux réfèrent pour décrire l'action

[44] Traduction d'après l'édition de MITTERMAYER 2009, p. 122.

[45] Ex. : UR₅-RA XIV 96-97 (*kalbu šegû*) chien enragé, (*lemnu*) mauvais, (*sā'idu*) errant ; (*kalbatu munaššiktu*) chienne qui mord ; (*nadirtu*) furieuse.

[46] PARAYRE 2000, p. 170.

[47] Traits également prêtés aux démons.

[48] FINET 1993, p. 136 ; VILLARD 2000, p. 243-244 ; PARAYRE 2000, p. 168-171 ; ABRAHAMI 2006, p. 278-280 ; LION & MICHEL 2010, p. 429.

[49] STEINERT 2014a, p. 137-143.

[50] ADAMSON 1977 ; WU 2001. Cette préoccupation apparaît également dans le corpus épistolaire, cf. ARM 26/1 n° 271 (<https://www.archibab.fr/T7427>).

[51] SIGRIST 1987 ; FINKEL 1999 et GUICHARD 2010. Selon VELDHUIS 1993, p. 166-168 ces mesures prophylactiques étaient adoptées pour éviter la transmission de l'impureté

occasionnée par le contact avec ces animaux liminaux.

[52] VELDHUIS 1993, p. 161 : « ²a biting snake / a biting scorpion / a furious biting dog ³made its spittle enter into someone ». Cf. aussi GRONEBERG 2007, p. 98-99.

[53] SIBBING-PLANTHOLT 2017, p. 169.

[54] FINKEL 1998 ; STOL 2006-2008 ; BECK 2015.

[55] Cf. BECK 2015, p. 52. Dans STT 178 on lit : « chien féroce du dieu Enlil » (*kalbu ezzu ša ^dEnlil*), « chien mordant du dieu Éa » (*kalbu munašikku ša ^dÉa*) ou « lion de la déesse Damkina » (*nēšu ša ^dDamkina*). Les versions sumériennes emploient généralement le signe UR dont la lecture ambiguë a déjà été évoquée.

[56] Certains mentionnés par UR₅-RA XIV. Ces qualificatifs sont aussi employés pour les démons.

[57] Le même constat peut être établi pour les démons, cf. MARTI 2017, p. 46-48.

néfaste de certaines maladies [58]. L'image du lion et du loup est utilisée dans les indications cliniques et les incantations [59]. Leur comportement y sert d'élément de comparaison. L'action de l'animal (et donc de la maladie) est généralement décrite par le verbe *šabātu* [60] qui signifie « s'emparer » ou « (se) saisir », renvoyant à l'image du prédateur.

À la différence des textes, l'iconographie ne livre pas de représentation de chiens hostiles envers l'homme et le loup n'est qu'exceptionnellement figuré [61]. S'il est tentant de mettre cette dissymétrie sur le compte de la proximité et de la domesticité du premier et de la nature sauvage du second, la faune sauvage est bien représentée dans l'iconographie du Proche-Orient ancien. Néanmoins, si l'on trouve de nombreuses images d'animaux dangereux : scorpion, serpent, lion, etc., tous véhiculent également des valeurs symboliques positives (fertilité, fécondité, puissance, etc.) [62]. Ces animaux ne s'affirment donc pas uniquement comme emblématiques de forces mauvaises, mais étaient également utilisés à titre apotropaïque, leurs potentialités étant mises au service de l'homme. Les Mésopotamiens semblaient répugner à la représentation d'animaux uniquement hostiles [63]. Compte tenu de ces observations, il est légitime de se demander dans quelle mesure l'absence du loup du répertoire iconographique ne traduirait pas une conception totalement négative et prédatrice de l'animal.

Au sein du pandémonium mésopotamien, c'est la démonsse Lamaštu [64] qui est la plus étroitement associée au canidé [65]. Cette démonsse particulièrement redoutée [66] était tenue pour responsable de la mortalité infantile avec pour cible privilégiée les nourrissons qu'elle étouffait ou empoisonnait avec son lait. Son apparence physique est connue par les nombreuses amulettes et plaques de conjuration [67], ainsi que par les incantations [68]. Les textes et les images utilisés pour prévenir ou se débarrasser de l'emprise de Lamaštu laissent apparaître un riche bestiaire dans lequel les animaux participent de son hybridité physique, mais servent également à la description de ses agissements. Au sein de ce bestiaire, chien et loup occupent une place primordiale [69]. À l'image de nombreux êtres intermédiaires (génies protecteurs ou démons) dont l'anatomie mêle caractéristiques humaines et/ou animales [70], Lamaštu est un être éminemment composite. Cette hybridité participe de la potentialisation physique de ces figures emblématiques, les rendant particulièrement puissantes et dangereuses. Ainsi, à certaines époques, la démonsse emprunte au chien la partie anatomique concentrant ses attributs les plus menaçants [71] : sa tête (donc sa gueule) ou ses crocs [72]. Elle peut également être pourvue d'une gueule de lion, d'un corps de léopard, de serres d'aigle [73], etc. Le loup en revanche ne prête aucun attribut physique à la démonsse. La bestialité de Lamaštu s'exprime aussi dans ses agissements et dans les textes, on la trouve qualifiée de chienne [74] ou de louve [75] probablement pour illustrer son caractère prédateur.

[58] Le phénomène est également connu des textes de l'Antiquité classique, cf. TÉRASSE 2001.

[59] SpTU I-44 : 65, cf. SCURLOCK 2014, p. 397 : « *Mighty is the affliction of bu'šānu. It seized the head like a lion; (then) it seized his throat 'like' a wolf (...)* ». L'image est d'autant plus saisissante que le loup est utilisé pour caractériser l'emprise de la maladie sur la gorge du patient. Voir aussi MERTENS-WAGSCHAL 2018.

[60] Cf. SALIN 2015, p. 325-328. Ce verbe renvoie à une action violente et s'applique à des états pathologiques se déclarant soudainement ou par crises (épilepsie, fièvre, etc.). Il est régulièrement employé dans les indications cliniques pour qualifier l'action d'agents pathogènes personnalisés (démons, fantômes, etc.).

[61] VAN BUREN 1939, p. 13 n'en recense qu'une représentation à laquelle peut être ajouté un orthostate de Tell Halaf (cf. BODENHEIMER 1960, p. 161 et pl. 42).

[62] COOL-ROOT 2005.

[63] NYS 2014, p. 205

[64] Cf. SCURLOCK 1991, p. 155-159 sur les tableaux

cliniques provoqués par la démonsse ; WIGGERMANN 2000, p. 217-249 et 2010.

[65] Cf. FARBER 2007, p. 639-640.

[66] Le nombre important et le soin variable apporté à la réalisation des amulettes témoignent de la place qu'occupait la démonsse à tous les niveaux de la société.

[67] Cf. FARBER 2014, p. 2, 4, 5, 31, 41, 65, 142.

[68] FARBER 2014.

[69] HIRVONEN 2019, p. 321-326.

[70] WIGGERMANN 1994 ; GANE 2012.

[71] Voracité, transmission de maladies et d'impureté. Les vermines s'attaquant aux champs peuvent être nommées « chiens du dieu Ninkilim », cf. GEORGE 1999 ; GEORGE et al. 2010 et JEAN 2005.

[72] FARBER 2014, p. 157, l. 141.

[73] Les composantes physiques de la démonsse varient selon les époques, cf. HIRVONEN 2019.

[74] FARBER 2014, p. 179, l. 165 ; HIRVONEN 2019, p. 324.

[75] MICHEL 1997, p. 59.

La démone y est parfois traitée de voleuse (*ḫab-bātu*) [76], un comportement particulièrement associé au loup, prédateur opportuniste qui attaque les troupeaux [77]. Par l'évocation du loup dans la description de l'attitude de Lamaštu, un trait emblématique de l'animal lui est conféré : l'image d'une voleuse par excellence, celle qui dérobe les enfants à leurs parents [78]. Cette analogie entre la démone et le loup, contrairement à celle du chien, ne trouve pas d'écho dans l'iconographie de la démone, une absence redevable au fait que l'image du loup sert essentiellement à décrire le caractère prédateur de Lamaštu [79].

MISE À PROFIT DE L'IMAGE DU CHIEN SAUVAGE DANS LA THÉRAPEUTIQUE

Dans le corpus thérapeutique, le chien n'est jamais spécifié comme sauvage ou domestique, mais sa robe est souvent précisée de couleur noire. Cette indication chromatique mise en perspective avec le chien mauvais, toujours qualifié par un adjectif renvoyant à son comportement hostile, prend un relief particulier. En effet, dans la littérature et les incantations, le chien noir est l'incarnation prototypique du chien errant, qui rôde, guette les caravanes et dont on redoute la morsure. Celui au comportement semblable aux démons et qui semble être considéré comme le plus proche du loup [80]. Ainsi, dans les textes thérapeutiques, la couleur sombre de la robe pourrait renvoyer à la facette négative du chien et possiblement, par corrélation, à sa nature sauvage. La connotation négative attachée à cette précision chromatique est d'ailleurs perceptible dans le texte CT 23.5-14 : iii 23-25 [81]. Ce rituel contre le mal-*sagallu* (la sciatique ?) préconise l'emploi de poussière prélevée dans les empreintes d'un chien noir et de deux individus également caractérisés par la négative : un aveugle (*nu.igi.du₈* « celui qui ne

voit pas ») et une femme stérile (*munus nu.u₃.tu* « femme qui ne [peut] donner naissance »).

Plus encore, la comparaison des tableaux cliniques pour lesquels des ingrédients issus du chien noir et du loup sont mis en œuvre fait apparaître une grande proximité entre ces animaux et plaide en faveur du chien noir comme renvoyant à l'aspect sauvage du canidé. Loup et chien noir sont majoritairement employés dans la lutte contre les agents pathogènes personnalisés : fantômes, démons, etc. [82]. Pour libérer le patient de l'emprise de ces entités malveillantes, les thérapeutes avaient recours à un large éventail d'ingrédients dont des substances d'origine animale. Cette pharmacopée animale destinée à lutter contre les fantômes est essentiellement constituée d'ingrédients de l'ordre du déchet (*Dreckapotheke*) provenant de différents animaux sauvages parmi lesquels poils et excréments de chien et de loup semblent prisés. Cette matière médicale pouvait être fumigée à l'exemple du traitement AMT 93,1 : 10'-12' [83] :

« ¹⁰Si le fantôme s'est emparé d'un homme, pour le guérir : excréments de porc, excréments de chien, excréments de loup, excréments de renard, crottes de gazelle, ¹¹plante-*nînu*, salicorne, bois de cerf, soufre, bitume, ¹²os humains (et) étoffe encrassée. Tu lui (en) feras une fumigation sur les braises »

ou être contenue dans un sachet à suspendre au cou du patient [84]. L'utilisation de cette pharmacopée composée de détritibus, de ce qui est susceptible de joncher le sol (mue, poils, excréments [85], ossements, bois, etc.) était peut-être destinée à extirper hors du corps du patient, les entités démoniaques responsables des maux en les attirant par des substances familières [86]. En Mésopotamie, démons et fantômes sont considérés comme peuplant le sol [87], les tombes, les décharges, les crevasses ou encore les

[76] FARBER 2014, p. 175, l. 120.

[77] L'image négative du loup s'imisce jusque dans les listes lexicales cf. UR₅-RA XIII 39 avec l'entrée « mouton mangé par un loup ». Ceci correspond à une réalité documentée par des textes économiques comme CUSAS 34 40, un compte d'ovins dans lequel est mentionné un agneau dévoré par un loup (cf. <https://www.archibab.fr/T22226>). On retrouve cette image peu flatteuse du loup mangeur de moutons dans la littérature mésopotamienne, cf. VERDERAME 2017, p. 398-399. Le loup est généralement décrit comme agressif, voleur et fourbe : « ^{iv}²⁰Toi loup, (tu es) la personnification de [l'ir]révérence, ^{iv}²¹le faiseur de méfaits (par excellence), (tu es) celui qui égorgerait son (propre) partenaire » (traduction établie d'après KIENAST 2003, p. 46).

[78] Cf. l'incantation éditée par MICHEL 1997, p. 60 : « Dans l'herbe sont ses demeures, dans les joncs est son repaire. Elle retient le jeune homme vif, elle arrache le fils... elle frappe fort les tout-petits (...) ».

[79] Cf. également HIRVONEN 2019, p. 324-326.

[80] Sur le chien noir, cf. SIBBING-PLANTHOLT 2017.

[81] SCURLOCK 2006, p. 432.

[82] Parfois mis en œuvre simultanément, cf. CHALENDAR 2019.

[83] SCURLOCK 2006, p. 287.

[84] Les traitements contre les épilepsies sont proches et utilisent aussi des poils de chien noir.

[85] GELLER 2016, p. 246 : « they (les démons) are the one who sniff the latrine like a mongoose ».

[86] Il est difficile de déterminer si ces fumigations étaient supposées attirer les démons ou au contraire les révolter.

[87] Le verbe ramper *našallulu* est aussi bien associé aux serpents, aux vers, qu'aux démons ; cf. CAD A/1, p. 228 et CAD N/2, p. 55. La comparaison entre serpents et « méchants démons » est employée dans les incantations, cf. GELLER 2016, p. 147 : « they (the demons) are always slithering in through the door like a serpent », cf. aussi p. 223 et 246.

latrines. Ces ingrédients pourraient évoquer la nature repoussante de ces êtres [88]. Plus généralement, la steppe constitue l'environnement naturel de ces agents pathogènes [89]. Par ailleurs, l'utilisation privilégiée d'animaux sauvages (lion, loup, renard, gazelle) ou liminaires (chien et porc) dans ce type de traitements renvoie à l'environnement de prédilection de ces entités, la steppe [90], espace non civilisé, territoire propice à l'attaque des fantômes [91] et autres démons, car dépourvu de protection magique où l'homme est particulièrement vulnérable [92].

CHIEN HYBRIDE — MISE A PROFIT DE LA NATURE DOUBLE DU CHIEN

PRÉSAGES — « L'ANIMAL SIGNE »

Dans la formulation des présages le comportement animal intéresse l'homme en ce qu'il peut être annonciateur d'événements susceptibles d'affecter la communauté humaine (le particulier, la communauté ou la royauté), en cela Ph. Abrahami parle « d'animal-signe » [93]. Le chien a particulièrement été observé dans la série divinatoire *Šumma ālu* [94]. Cette série, dont la version standard est datée du 1^{er} millénaire avant J.-C., est consacrée à l'observation des présages terrestres. Les tablettes 46 à 48 sont plus spécifiquement centrées sur le comportement du chien [95]. Ces présages sont insérés entre ceux tirés de l'observation des chats, chats sauvages (45) et du porc (49). L'étude du comportement du chien dans les présages se focalisant essentiellement sur les comportements inhabituels, le statut du chien en tant qu'animal domestique (au sens de présent dans la maison) s'esquisse en négatif. Certaines entrées font même mention du maître du chien (en-šú, littéralement son maître), les observations consignées dans *Šumma ālu* montrent un chien domestique au

comportement nuisible, le chien domestique peut donc lui aussi être mauvais. Le chien, du fait de la richesse et de l'ambivalence de son comportement, constitue un médium idéal pour la transmission des signes divins. Son caractère, selon les circonstances, familier, docile ou agressif offre un large spectre de comportements propices à la révélation des messages divins. En définitive, c'est la familiarité du chien qui le rend facilement observable conjuguée à la plasticité de ses comportements qui en fait un si bon médiateur. L'hybridité intrinsèque de cet animal n'est donc pas uniquement négative et défavorable, en ce qu'elle permet la matérialisation des présages.

LES TRAITEMENTS CONTRE LAMAŠTU

Si la place du chien dans la constitution des caractéristiques physiques et comportementales de Lamaštu a précédemment été examinée, le chien apparaît aussi dans les prescriptions et rituels thérapeutiques mis en œuvre contre la démons et plus largement les entités susceptibles de s'attaquer aux enfants. En effet, certains traitements utilisant de la matière médicale animale privilégient l'utilisation d'espèces symboliquement associées à Lamaštu. Par exemple, BAM 183 : 8-9 préconise d'envelopper dans une laine brute des excréments de porc, de chien et de la salive d'âne pour réaliser un phylactère, trois animaux dont le lien étroit à la démons est documenté par l'iconographie et les textes.

« ⁹Tu mélangeras dans de l'huile ⁸ des excréments de porc, des excréments de chien noir (et) de la salive d'âne. Tu envelopperas dans une laine brute. Tu placeras à son cou [96]. »

[88] DE ZORZI 2019, p. 238-240 : « *In this final type of fumigation, the fetid perfumes, are meant to disperse and take with them, or symbolize the disappearance of the miasma, the pollution, the demonic agent of sickness* ». Pour les fumigations contre Lamaštu l'autrice suggère qu'elles évoquaient la démons par des ingrédients qui lui sont symboliquement associés, rappelant son physique composite.

[89] EBELING 1933, p. 108 et LEIBOVICI 1971, p. 88.

[90] Quelques incantations enjoignent au démon de rejoindre son habitat naturel « *Evil Utukku-demon to your steppe! Evil Alû-demon to your steppe!* », cf. GELLER 2016, p. 241.

[91] C'est aspect est illustré par certaines indications cliniques comme BAM 385 : i 15'-18' // BAM 471 : ii 21'-22' : « Si la maladie d'un homme s'est posée sur lui comme le sceptre du dieu Šin, son pied s'arque et se décontracte, il grogne et bave (lit. "sa salive file de sa

bouche"), le fantôme errant dans la steppe s'est emparé de lui », cf. SCURLOCK 2006, p. 526.

[92] Mourir dans la steppe peut empêcher le bon déroulement des pratiques funéraires. Les morts sont alors susceptibles de devenir des spectres errants, pathogènes et redoutables pour les vivants.

[93] ABRAHAMI 2006, p. 267.

[94] Cf. MAUL 2003, p. 58-62 ; FREEDMAN 1998, 2006 et 2017. Cette série compte quelque 120 tablettes, dont un nombre important s'intéresse au comportement animal, cf. notamment BEAULIEU 2000 ; VILELA 2019.

[95] LIMET 1993, p. 120-122.

[96] ⁸še₁₀ šah še₁₀ ur.gi₇ ge₆ ūh anše⁹ina i he.he ina sig āka nigin ina gū-šú gar-an. L'indication clinique précise du traitement est inconnue, mais les lignes 19 et 23 plaident en faveur d'une procédure contre Lamaštu.

BAM 248 : iv 39-40 [97] présente un traitement similaire « pour que la Main du Dieu n'approche pas l'enfant [98] », tandis que K.3628 + K.4009 + Sm.1315 : 20 [99] recommande une fumigation de poils de lion, de chien et de chèvre pour prévenir les attaques du démon-*lilû* sur les enfants [100].

Ces exemples témoignent de l'ancrage profond de l'association entre maladies infantiles et Lamaštu. En effet, si la démonsse n'était pas considérée comme l'unique responsable des maladies infantiles [101], ces prescriptions préconisent cependant l'utilisation d'ingrédients qui lui sont associés [102].

Sans doute faut-il considérer ici l'importance et le statut particulier de Lamaštu, entité démoniaque abondamment représentée et nommée, fait rare en Mésopotamie [103].

En dépit de cette utilisation récurrente des animaux associés à Lamaštu, en l'état actuel de notre corpus, le loup n'apparaît pas dans ces procédures. Cette dissymétrie avait déjà été relevée entre les incantations où le loup est mentionné et l'iconographie de la démonsse de laquelle le loup demeure absent [104].

Quelques éléments de réponse s'esquissent au regard des traitements employant le chien et des représentations de la démonsse qui font régulièrement apparaître le chien, le porc et l'âne. L'absence du loup dans les moyens de lutte contre la démonsse confirme le caractère intrinsèquement hybride du chien.

De fait, l'image foncièrement mauvaise et prédatrice du loup ne constitue pas un critère d'exclusion de la pharmacopée animale, puisque les traitements des états causés par des fantômes emploient le loup pour évoquer le monde sauvage (fig. 15).

Les causes de cette absence doivent donc être recherchées ailleurs. Dans les procédures contre Lamaštu, le praticien convoquait l'univers de la cité avec le recours à ses animaux emblématiques en Mésopotamie : le porc et le chien. U. Steinert avait déjà relevé cette association entre Lamaštu, les porcs et les chiens et l'attribuait au statut de divinité de la rue de la démonsse [105].

Ainsi, à la différence du loup, le chien est capable d'évoquer deux environnements opposés : le monde sauvage (par le « chien-fauve ») et le monde civilisé (par le « chien-commensal »).

Par ailleurs, il est également possible de voir dans ces traitements contre Lamaštu, l'emploi d'animaux familiers de la démonsse, présents non à titre négatifs (en tant qu'évocateur de son hybridité ou de son milieu de prédilection), mais à titre de dissuasif, comme moyens de fuite, lors de l'expulsion de la démonsse hors de la cité ou encore comme substitut.

Ainsi, le chien noir apparaît dans les incantations comme l'ennemi juré de Lamaštu [106], sa férocité et sa sauvagerie mises au service du patient en faisaient certainement un opposant féroce. L'âne est utilisé pour transporter les provisions de la démonsse lors de son bannissement dans la steppe [107] (fig. 14).

Enfin le porcelet et le chiot, souvent représentés tétant la démonsse [108], sont généralement interprétés comme les substituts des nourrissons, proies de prédilection pour Lamaštu (fig. 13) [109].

L'utilisation dans les traitements contre Lamaštu et agents assimilés, de chien noir et de chien (non spécifié) révèle l'hybridité intrinsèque de l'animal qui se reflète tant dans la constitution de l'identité de la démonsse que dans la pharmacopée mise en œuvre pour la contrer.

Chien noir et chien agissent en tant que représentants des deux facettes de l'animal. Le chien noir, considéré comme proche du loup, évoque le monde sauvage et dans le cas précis de Lamaštu représente son ennemi par la menace qu'il constitue, tandis que le chien (non spécifié) paraît davantage renvoyer au chien domestique évoluant dans le monde civilisé de la cité et peut-être dans le cas de Lamaštu, au chiot substitut du nourrisson.

[97] SCURLOCK 2014, p. 626-627.

[98] « *ana lû.tur šu.dingir.ra nu te-e* ».

[99] SCURLOCK 2014, p. 621-626.

[100] BAM 248 : iv 41 présente un traitement presque similaire, à l'exception que les poils de chien ne sont pas mentionnés.

[101] SCURLOCK 1991.

[102] Pour d'autres ingrédients en lien avec Lamaštu, cf. DE ZORZI 2019, p. 239-240 et FARBER 2007, p. 637 à propos de la pharmacopée porcine dans les procédures contre la démonsse.

[103] Les démons sont régulièrement désignés par catégories, peu d'entre eux ont un nom cf. MARTI 2017.

[104] Amulettes et plaques de conjuration contribuaient

certainement à l'imprégnation et la connaissance de l'image de la démonsse par toutes les couches de la société mésopotamienne. Peut-être l'association du loup et de la démonsse n'était pas suffisamment ancrée dans l'esprit populaire pour être convoquée dans les prescriptions médicales.

[105] STEINERT 2014a, p. 136.

[106] Cf. FARBER 2007, p. 641-644.

[107] Certaines amulettes représentent Lamaštu juchée sur un âne (cf. fig. 14) ; les rituels préconisent la fabrication de figurines d'ânes en argile cf. FARBER 2014, p. 163 et 195.

[108] FARBER 2007, p. 636-637.

[109] WIGGERMANN 2010, p. 408.



Figure 13 : Amulette représentant Lamaštu, Mésopotamie, VII^e-VI^e siècle av. J.-C., The Metropolitan Museum (86.11.2). ©The Metropolitan Museum, New York – Purchase, 1886.



Figure 14 : « Plaque des Enfers », 911-604 av. J.-C., Musée du Louvre (AO 22205) ©Musée du Louvre / Maurice et Pierre Chuzeville.

Indications cliniques	LOUP	CHIEN			
		Chien	Chien noir	Chienne noire	Chien blanc
Fièvres	X		X		
Pathologies et lésions oculaires	X		X		
Pathologies de l'oreille		X			
Agents pathogènes personnalisés					
▪ Fantômes	X		X		
▪ Divinités et démons	X		X		
▪ Lamaštu et agents attaquant les enfants		X	X		
Épilepsies	X		X	X	
Pathologies abdominales		X	X		
Dermatologie		X			X
Pathologies rectales		X			
Impuissance sexuelle		X			

Figure 15 : Loup et chien – ingrédients mentionnés par les prescriptions médicales.

CONCLUSION

L'étude du chien dans les pratiques thérapeutiques mésopotamiennes qui utilisent aussi bien son image que des ingrédients en provenant, met en évidence l'ambivalence de l'animal au Proche-Orient ancien.

Cette ambivalence ne résulte pas de son seul comportement, certes versatile, mais elle paraît liée à la nature intrinsèquement hybride du chien, animal issu à l'origine du monde sauvage, mais domestiqué par l'homme.

Au-delà des considérations pratiques et des propriétés pharmacodynamiques et physico-chimiques attachées à un ingrédient, le symbole et la place de l'animal dans la société jouent un rôle déterminant dans les procédures prophylactiques et curatives comme l'illustre la mise à profit de l'image du chien de garde pour la protection symbolique de la maisonnée.

La conception du chien polymorphe apparaît nettement dans la thérapeutique qui joue de son ambivalence et de ses affinités taxinomiques (lion ou loup selon les circonstances) en fonction de la visée du traitement, mais aussi de l'agent pathogène en cause.

Au détour de cette étude qui a pris pour origine les relations complexes entre l'homme et le chien au Proche-Orient ancien, une question d'ordre plus général relative à la place du symbole dans la pharmacopée mésopotamienne a émergé.

Ce travail confirme l'importance du symbole convoyé par l'animal, mais établit aussi que l'image négative prêtée à un animal n'empêche pas son utilisation dans la pharmacopée. Un exemple a été fourni avec le loup et confirmé par la mise à profit de l'ambiguïté du chien dans les traitements. L'analyse du corpus médical cunéiforme confirme des aspects pressentis lors de l'analyse d'autres sources épigraphiques (lexicales, littéraires, etc.).

Ainsi le chien, plus que double, est hybride, ce caractère ambivalent fait osciller l'animal entre compagnon de l'homme et de la divinité bienveillante et bête redoutée, chien enragé ou encore chien du dieu courroucé, considéré comme un prédateur apparenté au lion et au loup et composante à part entière d'un monde sauvage hostile pour les Mésopotamiens. Comme les démons[110], le chien sauvage est avant tout le chien « qualifié » (de féroce, enragé) et dans les prescriptions et les rituels thérapeutiques, son statut sauvage peut être symboliquement signifié par la robe sombre de l'animal.

In fine, au Proche-Orient ancien, le chien est, à l'image d'Enkidu, le fidèle compagnon de Gilgameš, un fauve intégré à la civilisation, mais dont la nature sauvage peut resurgir. ■

[110] Cf. MARTI 2017, p. 48-50.

- ABRAHAM, Philippe, 2006**, « Le cochon dans les collections d'oracles de la Mésopotamie », dans Brigitte LION & Cécile MICHEL (éd.), *De la Domestication au tabou : le cas des suidés dans le Proche-Orient ancien*, Paris, p. 267-282.
- ADAMSON, Peter B., 1977**, « The Spread of Rabies into Europe and the Probable Origin of this Disease in Antiquity », *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* (2), p. 140-144, <https://doi.org/10.1017/S0035869X00133829>.
- ARUZ, Joan, GRAFF, Sarah & RAKIC, Yelena, 2014**, *Assyria to Iberia at the Dawn of the Classical Age*, New York.
- BATTINI, Laura, 2009a**, « La conception des animaux domestiques et des animaux de compagnie dans la Mésopotamie d'époque historique », *Res Antiquae VI*, p. 169-196.
- BATTINI, Laura, 2009b**, « Une inscription sur brique d'Enannatum I : un nouveau regard sur les lions gardiens des portes en Mésopotamie », *Anthropozoologica* 44(1), p. 189-209, <https://doi.org/10.5252/az2009n1a9>.
- BEAULIEU, Paul-Alain, 2000**, « Les animaux dans la divination en Mésopotamie », dans Dominique PARAYRE (éd.), *Les animaux et les hommes dans le monde syro-mésopotamien aux époques historiques. Topoi. Orient-Occident. Supplément 2*, p. 351-365.
- BECK, Susanne, 2015**, *Sāmānu. Ein vorderasiatischer Dämon in Ägypten*, Münster.
- BÖCK, Barbara, 2014**, *The Healing Goddess Gula: Towards an Understanding of Ancient Babylonian Medicine*, Leiden/Boston, <https://doi.org/10.1163/9789004261464>.
- BÖCK, Barbara, 2015**, « Ancient Mesopotamian Religion: A Profile of the Healing Goddess », *Religion Compass* 9, p. 327-334, <https://doi.org/10.1111/rec3.12165>.
- BODENHEIMER, Friedrich, 1960**, *Animal and Man in Bible Lands*, Leiden.
- BOESSNECK, Joachim, 1977**, « Die Hundeskelette von Išān Bahriyāt (Isin) aus der Zeit um 1000 v. Chr. », dans Barthel HROUDA (éd.), *Isin-Išāt Bahriyāt. I: Die Ergebnisse der Ausgrabungen 1973-1974*, München, p. 97-109.
- BUREN, Elizabeth Douglas VAN, 1939**, *The Fauna of Ancient Mesopotamia as Represented in Art*, Roma.
- CHALENDAR, Véréne, 2019**, « Taxonomy and medicine: analysing transfers between disciplines, a step toward understanding Mesopotamian sciences », dans Raija MATTILA, Sanae ITO & Sebastian FINK (éd.), *Animals and their Relation to Gods, Humans, and Things in the Ancient World*, Wiesbaden, p. 59-78, <https://doi.org/10.1007/978-3-658-24388-3>.
- CHALENDAR, Véréne, 2020**, « De quelques principes de classement de la faune par les savants mésopotamiens du premier millénaire av. J.-C. », dans Axelle BRÉMONT, Yoann BOUDES, Simon THUAULT & Meyssa BEN SAAD (éd.), *Appréhender les catégories zoologiques dans les sociétés du passé*, *Anthropozoologica* 55(8), p. 117-127, <https://doi.org/10.5252/anthropozoologica2020v55a8>.
- CHALENDAR, Véréne, à paraître**, *Les utilisations thérapeutiques de l'animal dans le corpus médical cunéiforme assyro-babylonien*, *Ancient Magic and Divination*.
- CHARPIN, Dominique, 2017**, *La vie méconnue des temples mésopotamiens*, Paris, <https://doi.org/10.4000/books.lesbelleslettres.106>.
- COOL-ROOT, Margaret, 2005**, « Fertility: Of Snakes, Displayed Females, Scorpions, Tortoises, Frogs », dans Margaret COOL-ROOT (éd.), *This Fertile Land. Signs + Symbols in the Early Arts of Iran and Iraq*, Ann Arbor, p. 87-99.
- CORFÙ, Nicolas & OELSNER, Joachim, 2018**, « Beschriftete Hundestatuetten aus Mesopotamien », dans Pascal ATTINGER, Antoine CAVIGNEAUX, Catherine MITTERMAYER & Mirko NOVÁK (éd.), *Text and Image: Proceedings of the 61e Rencontre Assyriologique Internationale*, Geneva and Bern, 22-26 June 2015, Leuven, p. 131-138.
- CURTIS, John & READE, Julian (éd.), 1995**, *Art and Empire, Treasures from Assyria in the British Museum*, London.
- DAVIS, Simon & VALLA, François, 1978**, « Evidence for domestication of the dog 12,000 years ago in the Natufian of Israel », *Nature* 276 (7), p. 608-610, <https://doi.org/10.1038/276608a0>.
- DE ZORZI, Nicla, 2019**, « "Rude Remarks Not Fit to Smell": Negative Value Judgments Relating to Sensory Perceptions in Ancient Mesopotamia », dans Annette SCHELLENBERG & Thomas KRÜGER (éd.), *Sounding Sensory Profiles in the Ancient Near East*, Atlanta, p. 217-252.
- DURAND, Jean-Marie, 1988**, *Archives épistolaires de Mari I/1, Archives royales de Mari XXVI*, Paris.
- DURAND, Jean-Marie & CHARPIN, Dominique, 1980**, « Remarques sur l'élevage intensif dans l'Iraq ancien », dans Marie-Thérèse BARRELET (éd.), *L'Archéologie de l'Iraq du début de l'époque néolithique à 333 avant notre ère, Perspectives et limites de l'interprétation anthropologique des documents, Actes du colloque international du CNRS*, Paris 13-15 juin 1978, Paris, p. 131-156.

- EBELING, Erich, 1933**, « Dämonen », dans Erich EBELING & Bruno MEISSNER (éd.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie* 2, *Ber-Ezur*, Berlin/Leipzig, p. 107-113.
- EDREY, Meir, 2008**, « The Dog Burials at Achaemenid Ashkelon Revisited », *Tel Aviv* 35(2), p. 267-282, DOI: 10.1179/033443508788921276.
- ELLEN, Roy, 1999**, « Categories of animality and canine abuse. Exploring contradictions in Nuauulu social relationships with dogs », *Anthropos* 94, p. 57-68.
- ENGLUND, Robert, 1995**, « There's a rat in my soup! », *Altorientalische Forschungen* 22 (1), p. 35-55, <https://doi.org/10.1524/aof.1995.22.1.37>.
- FARBER, Walter, 2007**, « Lamaštu and the Dogs », *Journal for Semitics* 16, p. 635-645.
- FARBER, Walter, 2014**, *Lamaštu: an Edition of the Canonical Series of Lamaštu Incantations and Ritual and Related Texts from the Second and First Millennia B.C.*, Winona Lake, <https://doi.org/10.1515/9781575068824>.
- FINET, André, 1993**, « Le comportement du chien, facteur de son ambivalence en Mésopotamie », dans Liliane BODSON (éd.), *L'Histoire de la connaissance du comportement animal, actes du colloque international, Université de Liège*, 11-14 mars 1992, Liège, p. 133-142.
- FINKEL, Irving, 1998**, « A Study in Scarlet: Incantations against Samana », dans Stefan MAUL (éd.), *Festschrift für Rykle Borger zu seinem 65. Geburtstag am 24. Mai 1994*, *tikip santakki mala bašmu...*, Groningen, p. 71-106.
- FINKEL, Irving, 1999**, « On Some Dog, Snake and Scorpion Incantations », dans Tzvi ABUSCH & Karel VAN DER TOORN (éd.), *Mesopotamian Magic: Textual, Historical, and Interpretative Perspectives*, Groningen, p. 213-250. <https://doi.org/10.1163/9789004496293>.
- Franco, Cristiana, [2003] 2014**, *Shameless: the Canine and the Feminine in Ancient Greece*, traduit de l'italien par Matthew Fox, Berkeley.
- FREEDMAN, Sally, 1998**, *If a City is Set on a Height: the Akkadian Omen Series Šumma Ālu ina Mēlê Šakin*. Volume 1, Tablets 1-21, Philadelphia.
- FREEDMAN, Sally, 2006**, *If a City is Set on a Height: the Akkadian Omen Series Šumma Ālu ina Mēlê Šakin*. Volume 2, Tablets 22-40, Philadelphia.
- FREEDMAN, Sally, 2017**, *If a City is Set on a Height: the Akkadian Omen Series Šumma Ālu ina Mēlê Šakin*. Volume 3, Tablets 41-63, Winona Lake.
- GANE, Constance, 2012**, *Composite Beings in Neo-Babylonian Art*, *Thèse de Doctorat*, Berkeley, UC Berkeley (non publiée). Disponible en ligne : <http://escholarship.org/uc/item/3p25f7wk>.
- GELLER, Markham, 2016**, *Healing Magic and Evil Demons: Canonical Udug-hul Incantations*, Boston, <https://doi.org/10.1515/9781614513094>.
- GEORGE, Andrew, 1999**, « The Dogs of Ninkilim: Magic Against Field Pests in Mesopotamia », dans Horst KLENGEL & Johannes Renger (éd.), *Landwirtschaft im Alten Orient: ausgewählte Vorträge der XLI. Rencontre Assyriologique Internationale Berlin*, 4.-8.7.1994, Berlin, p. 291-300.
- GEORGE, Andrew, TANIGUCHI, Junko & GELLER, Markham, 2010**, « The dogs of Ninkilim, part two: Babylonian rituals to counter field pests », *Iraq* 72, p. 79-148, <https://doi.org/10.1017/S0021088900000607>.
- GRONEBERG, Brigitte, 2000**, « Tiere als Symbole von Göttern in den frühen geschichtlichen Epochen Mesopotamiens: von der altsumerischen Zeit bis zum Ende der altbabylonischen Zeit », dans Dominique PARAYRE (éd.), *Les Animaux et les hommes dans le monde syro-mésopotamien aux époques historiques*, 21^e colloque international, 4 et 5 décembre 1998, Université Charles de Gaulle-Lille III, *Topoi Orient-Occident Supplément* 2, Lyon, p. 207-221.
- GRONEBERG, Brigitte, 2007**, « Liebes-und Hundebeschwörungen im Kontext », dans Martha ROTH, Walter FARBER, Matthew STOLPER & Paula von BECHTOLSHEIM, *From the workshop of the Chicago Assyrian Dictionary 2. Studies Presented to Robert D. Biggs*, Chicago, p. 91-107.
- GUICHARD, Michaël, 2010**, « Incantations à Mari », dans Jean-Marie DURAND & Antoine JACQUET (éd.), *Magie et divination dans les cultures de l'Orient, Actes du colloque organisé les 19 et 20 juin 2008*, Paris, Collège de France, organisé par l'Institut du Proche-Orient Ancien du Collège de France, la Société Asiatique et le CNRS (UMR 7192), Paris, p. 23-40.
- GUICHARD, Michaël & MARTI, Lionel, 2013**, « Purity in Ancient Mesopotamia: The Paleo-Babylonian and Neo-Assyrian Periods », dans Christian FREVEL & Christophe NIHAN (éd.), *Purity and the Forming of Religious Traditions in the Ancient Mediterranean World and Ancient Judaism*, Leiden/Boston, p. 47-113, <https://doi.org/10.1163/9789004232297>.
- HALVERSON, John, 1976**, « Animal categories and terms of abuse », *Man* (n. s.) 11, p. 505-516.
- HAUSSPERGER, Martha, 1994**, « Die Darstellung des Hundes auf Rollsiegeln », dans Peter CALMEYER (éd.), *Beiträge zur altorientalischen Archäologie und Altertumskunde: Festschrift für Barthel Hrouda zum 65. Geburtstag*, Wiesbaden, p. 103-110.

- HIRVONEN, Joonas, 2019**, « Animals and Demons. Faunal Appearances, Metaphors, and Similes in Lamaštu Incantations », dans Raija MATTILA, Sanae ITO & Sebastian FINK (éd.), *Animals and their Relation to Gods, Humans, and Things in the Ancient World*, Wiesbaden, p. 313-343, <https://doi.org/10.1007/978-3-658-24388-3>.
- HROUDA, Barthel, 1977**, *Isin-Išāt Bahrīyāt. I: Die Ergebnisse der Ausgrabungen 1973-1974*, München.
- HOLE, Frank & WYLLIE, Cherra, 2007**, « The Oldest Depictions of Canines and a Possible Early Breed of Dog in Iran », *Paléorient* 33 (1), p. 175-185, <https://doi.org/10.3406/paleo.2007.5213>.
- JEAN, Cynthia, 2005**, « Des chiens de Ninkilim aux criquets syriaques : ou le succès d'une métaphore en Mésopotamie », *Kaskal* 2, p. 199-206.
- KIENAST, Burkhard, 2003**, *Iškar šēlebi: Die Serie vom Fuchs*, Stuttgart.
- LANDSBERGER, Benno, 1934**, *Die Fauna des alten Mesopotamien nach der 14. Tafel der Serie HAR-ra = ḫubullu*, Leipzig.
- LANDSBERGER, Benno, 1960**, *The Fauna of Ancient Mesopotamia. First Part, HAR-ra = ḫubullu. Tablet XIII*, MSL VIII (1), Roma.
- LANDSBERGER, Benno, 1962**, *The Fauna of Ancient Mesopotamia. First Part, HAR-ra = ḫubullu. Tablets XIV and XVIII*, MSL VIII (2), Roma.
- LANDSBERGER, Benno & REINER, Erica, 1970**, *The Series HAR-ra = ḫubullu. Tablets XVI, XVII, XIX and related texts*, MSL X, Roma.
- LEACH, Edmund, 1964**, « Anthropological aspects of languages: animal categories and verbal abuse », dans Erich LENNEBERG (éd.), *New Directions in the Study of Language*, Cambridge/Mass, p. 23-63s.
- LEIBOVICI, Marcel, 1971**, « Génies et démons en Babylonie », dans Dimitri MEEKS, Marcel LEIBOVICI & André CAQUOT (éd.), *Génies, Anges et Démons : Égypte, Babylone, Israël, Islam, Peuples altaïques, Inde, Birmanie, Asie du sud-est, Tibet, Chine*, p. 87-112.
- LIMET, Henry, 1993**, « L'observation des animaux dans les présages en Mésopotamie ancienne », dans Liliane BODSON (éd.), *L'Histoire de la connaissance du comportement animal, actes du colloque international, Université de Liège, 11-14 mars 1992*, Liège, p. 119-132.
- LION, Brigitte & MICHEL, Cécile, 2010**, « Le cochon dans les listes lexicales : quelles logiques de classement ? », dans Leonid KOGAN (éd.), *Language in the Ancient Near East: Proceedings of the 53e Rencontre Assyriologique Internationale*, Winona Lake, p. 421-440.
- MARTI, Lionel, 2017**, « Anges ou démons ? Les êtres divins vus par les savants assyriens », dans Thomas RÖMER, Bertrand DUFOUR, Fabian PFITZMANN & Christoph UEHLINGER (éd.), *Entre dieux et hommes : anges, démons et autres figures intermédiaires. Actes du colloque organisé par le Collège de France, Paris, les 19 et 20 mai 2014*, Fribourg/Göttingen, p. 41-59, <https://doi.org/10.5167/uzh-139340>.
- MAUL, Stefan, 2003**, « Omina und Orakel », dans Dietz Otto EDZARD & Michael STRECK (éd.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie 10, Oannes — Priesterverkleidung*, Berlin/New York, p. 45-88, <https://doi.org/10.1515/9783110193930>.
- MERTENS-WAGSCHAL, Avigail, 2018**, « The Lion, the Witch and the Wolf: Aggressive Magic and Witchcraft in the Old Babylonian Period », dans Getra VAN BUYLAERE, Mikko LUUKKO, Daniel SCHWEMER & Avigail MERTENS-WAGSCHAL (éd.), *Sources of Evil. Studies in Mesopotamian Exorcistic Lore*, Leiden/Boston, p. 158-169, <https://doi.org/10.1163/9789004373341>.
- MICHEL, Cécile, 1997**, « Une incantation paléo-assyrienne contre Lamaštum », *Orientalia NOVA SERIES* 66 (1), p. 58-64.
- MITTERMAYER, Catherine, 2009**, *Enmerkara und der Herr von Arata: Ein ungleicher Wettstreit*, Fribourg/Göttingen, <https://doi.org/10.5167/uzh-139535>.
- NETT, Seraina, 2021**, « The dogs of the healing goddess Gula in the archaeological and textual record of ancient Mesopotamia », dans Laerke RECHT & Christina TSOUPOPOULOU (éd.), *Fierce lions, angry mice and fat-tailed sheep. Animal encounters in the ancient Near East*, p. 23-29, <https://doi.org/10.17863/CAM.76169>.
- NYS, Nadine, 2014**, « Scorpion-people: Deadly or Protective? », *Studia Mesopotamica Jahrbuch für altorientalische Geschichte und Kulture* 1, p. 199-269.
- ORNAN, Tallay, 2004**, « The Goddess Gula and her Dog », *Israel Museum Studies in Archaeology* 3, p. 13-30.
- PARAYRE, Dominique, 2000**, « Les suidés dans le monde syro-mésopotamien aux époques historiques », dans Dominique PARAYRE (éd.), *Les Animaux et les hommes dans le monde syro-mésopotamien aux époques historiques, Topoi Orient-Occident Supplément 2*, Lyon, p. 141-206.
- PETERSON, Jeremiah, 2007**, *A Study of Sumerian Faunal Conception with a Focus on the Terms Pertaining to the Order Testudines*, Université de Pennsylvanie, Doctorat en Philosophie, (non publié).
- SALIN, Silvia, 2015**, « When Disease "Touches", "Hits" or "Seizes" in Assyro-babylonian Medicine », *KASKAL* 12, p. 319-336.
- SALONEN, Amras, 1976**, *Jagd und Jagdtiere im Alten Mesopotamien*, Helsinki.

- SCURLOCK, JoAnn, 1991**, « Baby-Snatching Demons, Restless Souls, and the Dangers of Childbirth », *Incognita* 2, p. 137-185.
- SCURLOCK, JoAnn, 2006**, *Magico-medical Means of Treating Ghost-induced Illnesses in ancient Mesopotamia*, Leiden/Boston, <https://doi.org/10.1163/9789047404170>.
- SCURLOCK, JoAnn, 2014**, *Sourcebook for Ancient Mesopotamian Medicine*, Atlanta.
- SIBBING-PLANTHOLT, Irene, 2017**, « Black Dogs in Mesopotamia and Beyond », dans David KERTAI & Olivier NIEUWENHEUSE (éd.), *From the Four Corners of the Earth, Studies in Iconography and Cultures of the Ancient Near East in Honour of F. A. M. Wiggermann*, Münster, p. 165-180.
- SIGRIST, Marcel, 1987**, « On the Bite of a Dog », dans John MARKS & Robert McCLIVE GOOD (éd.), *Love & Death in the Ancient Near East, Essays in Honor of Marvin H. Pope*, Guilford, p. 85-88.
- STEINERT, Ulrike, 2014a**, « City Streets: Reflections on Urban Society in the Cuneiform Sources of the Second and First Millennium BCE », dans Naomi MAY & Ulrike STEINERT (éd.), *The Fabric of Cities: Aspect of Urbanism, Urban Topography and Society in Mesopotamia, Greece, and Rome*, Leiden/Boston, p. 124-169, <https://doi.org/10.1163/9789004262348>.
- STEINERT, Ulrike, 2014**, « The Healing Goddess Gula. Towards an Understanding of Ancient Babylonian Medicine. By Barbara Böck. Culture and History of the Ancient Near East 67, Brill: Leiden, 2014. Pp. x + 221. €103 (cloth) », *Journal of Near Eastern Studies* 73(2), p. 357-364, <https://doi.org/10.1086/677277>.
- STOL, Marten, 2006-2008**, « Samana », dans Michael STRECK (éd.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie* 11, Prinz, Prinzessin — Samug, Berlin/Boston, p. 609-611, <https://doi.org/10.1515/9783110210538>.
- TAMBIAH, Stanley, 1969**, « Animals are good to think and good to prohibit », *Ethnology* 8, p. 423-459, <https://doi.org/10.2307/3772910>.
- TCHERNOV, Eitan & VALLA, François, 1997**, « Two New Dogs, and Other Natufian Dogs, from the Southern Levant », *Journal of archaeological science* 24(1), p. 65-95, <https://doi.org/10.1006/jasc.1995.0096>.
- TÉRASSE, Stéphanie, 2001**, « Pathologie et bestialité : une représentation métaphorique de la maladie dans les tragédies de Sophocle », *Anthropozoologica* 33-34, p. 47-59.
- TOURTET, Francelin, 2010**, « "Demons at Home", the Presence of Demonic Figures in the Ancient Near Eastern Domestic Architecture », dans Hartmut KÜHNE (éd.), *Dūr-Katlimmu 2008 and Beyond*, Wiesbaden, p. 241-265.
- TROKAY, Madeleine, 1993**, « Le comportement du chien illustré dans l'iconographie mésopotamienne du IV^e millénaire », dans Liliane BODSON (éd.), *L'Histoire de la Connaissance du Comportement Animal, Actes du Colloque International, Université de Liège, 11-14 mars 1992, Liège*, p. 143-154.
- TSOUPAROPOULOU, Christina, 2016**, « Deconstructing Textuality, Reconstructing Materiality », dans Thomas BALKE & Christina TSOUPAROPOULOU (éd.), *Materiality of Writing in Early Mesopotamia*, Berlin/Boston, p. 257-275, <https://doi.org/10.1515/9783110459630-012>.
- TSOUPAROPOULOU, Christina, 2020**, « The Healing Goddess, Her Dogs and Physicians in Late Third Millennium BC Mesopotamia », *Zeitschrift für Assyriologie* 110(1), p. 1-11, <https://doi.org/10.1515/za-2020-0002>.
- VELDHUIS, Niek, 1993**, « An Ur III Incantation Against the Bite of a Snake, a Scorpion or a Dog (VS 10, 193) », *Zeitschrift für Assyriologie* 83, p. 161-169, <https://doi.org/10.1515/za-1993-0122>.
- VELDHUIS, Niek, 2006**, « How to classify pigs: Old Babylonian and Middle Babylonian lexical texts », dans Brigitte LION & Cécile MICHEL (éd.), *De la domestication au tabou : le cas des suidés dans le Proche-Orient ancien*, Paris, p. 25-29.
- VELDHUIS, Niek, 2014**, *History of the Cuneiform Lexical Tradition*, Münster.
- VERDERAME, Lorenzo, 2017**, « The Seven Attendants of Hendursaga: A Study of the Animal Symbolism in Mesopotamian Culture », dans Lluís FELIU, Fumi KARAHASHI & Gonzalo RUBIO (éd.), *The First Ninety Years: A Sumerian Celebration in Honor of Miguel Civil*, Berlin, p. 396-415, <https://doi.org/10.1515/9781501503696>.
- VILLARD, Pierre, 2000**, « Le chien dans la documentation néo-assyrienne », dans Dominique PARAYRE (éd.), *Les Animaux et les hommes dans le monde syro-mésopotamien aux époques historiques, Topoi Supplément 2*, Lyon, p. 235-249.
- VILELA, Andréa, 2019**, « Les manifestations des animaux dans les espaces propres à l'homme comme signe augural dans les collections de présages de Mésopotamie (I^{er} millénaire av. J.-C.) », dans Marianne BESSEYRE, Pierre-Yves POGAM & Florian MEUNIER (dir.), *L'animal symbole*, Paris, <https://doi.org/10.4000/books.cths.5155>.
- VILELA, Andréa, 2021**, « Canines from inside and outside the city: of dogs, foxes and wolves in conceptual spaces in Sumero-Akkadian texts », dans Laerke RECHT & Christina TSOUPAROPOULOU (éd.), *Fierce lions, angry mice and fat-tailed sheep. Animal encounters in the ancient Near East*, p. 23-29, <https://doi.org/10.17863/CAM.76169>.
- WAPNISH, Paula, 1985**, *Animal Names and Animal Classifications in Mesopotamia: An Interdisciplinary Approach Based on Folk Taxonomy*, Thèse de doctorat, New York, Columbia University (non publiée).

- WAPNISH, Paula & HESSE, Brian, 1993**, « Pampered Pooches or Plain Pariahs? The Ashkelon Dog Burials », *The Biblical Archaeologist* 56 (2), p. 55-80.
- WATANABE, Chikako, 2002**, *Animal Symbolism in Mesopotamia. A Contextual Approach*, Wien.
- WATANABE, Chikako, 2015**, « The Symbolic Role of Animals in Babylon: A Contextual Approach to the Lion, the Bull and the "Mušhuššu" », *Iraq* 77, p. 215-224, <https://doi.org/10.1017/irq.2015.17>.
- WEIERSHÄUSER, Frauke & HRŮŠA, Ivan, 2018**, *Lexikalische Texte I. UR₃-RA = ḫubullu, mur-gud = imrû = ballu, Lú-Listen, Teil 1*, Wiesbaden.
- WIGGERMANN, Frans, 1994**, « Mischwesen », dans Dietz Otto EDZARD (éd.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie* 8 (3/4), *Miete — Moab*, Berlin/New York, p. 222-244.
- WIGGERMANN, Frans, 2000**, « Lamaštu, Daughter of Anu. A Profile », dans Marten STOL, *Birth in Babylonia and the Bible: its Mediterranean Setting*, Groningen, p. 217-249, <https://doi.org/10.1163/9789004494619>.
- WIGGERMANN, Frans, 2010**, « Dogs, Pigs, Lamaštu, and the Breast-Feeding of Animals by Women », dans Dahlia SHEHATA, Frauke WEIERSHÄUSER & Kamran V. ZAND (éd.), *Von Göttern und Menschen: Beiträge zu Literatur und Geschichte des Alten Orients. Festschrift für Brigitte Groneberg*, Leiden/Boston, p. 407-414, <https://doi.org/10.1163/ej.9789004187481.i-502>.
- Wu, Yuhong, 2001**, « Rabies and Rabid Dogs in Sumerian and Akkadian Literature », *Journal of the American Oriental Society* 121(1), p. 32-43, <https://doi.org/10.2307/606727>.
- ZIEGLER, Nele, à paraître**, « Dogs in Hammurabi's Days », dans Laura BATTINI (éd.), *Thinking and Representing Animal in the Ancient Near East*, *Archaeopress Ancient Near Eastern Archaeological Series* 15.

POISSON DES HOMMES, POISSON DES DIEUX : CROISEMENT DES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES, ÉPIGRAPHIQUES ET ICONOGRAPHIQUES DE LA FIN DE L'URUK AUX DYNASTIES ARCHAÏQUES (C. 3200-2350 AV. J.-C.) EN PAYS DE SUMER

Géraldine MASTELLI WEISSROCK

Doctorante
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède

g.mastelliweissrock@unistra.fr

RÉSUMÉ

Les sources cunéiformes attestent du rôle majeur du poisson dans la subsistance des populations dans le Sud mésopotamien. Au-delà de ce rôle premier, le poisson semble porter une charge symbolique forte dans la société sumérienne de la fin de l'Uruk aux Dynasties archaïques : on le trouve en logogramme dans le nom de la déesse Nanše, comme messenger divin dans les inscriptions royales, gravé dans les scènes rituelles des sceaux-cylindres dans les tombes et les temples. Cet article met à profit le croisement entre les textes, les contextes archéologiques où se retrouvent les restes de poissons et leur

iconographie pour proposer une analyse chrono-culturelle resserrée, afin de réinterroger et objectiver le rapport de l'homme au poisson au moment de l'émergence des premières villes dans la plaine alluviale mésopotamienne.

MOTS-CLÉS

Poisson,
offrandes,
Mésopotamie,
Uruk,
Dynasties archaïques,
archéologie,
épigraphie,
iconographie.

FISH FOR MEN, FISH FOR GODS: COMBINING ARCHAEOLOGICAL, EPIGRAPHIC AND ICONOGRAPHIC DATA, LATE URUK AND EARLY DYNASTIC PERIOD (C. 3200-2350 BCE), SOUTHERN MESOPOTAMIA

Cuneiform sources confirm the major role played by fish in people's subsistence in South Mesopotamia. Moreover, far from being a simple daily resource, fish seems to have a symbolic charge in Sumerian society from the end of Uruk to the Early Dynastic period: its logogram is part of the name of the goddess Nanše, royal inscriptions define it as a divine messenger, scenes depicting it in ritual contexts are found in tombs and temples. This article crosses informations from cuneiform texts, archaeological contexts where fish remains were found, and iconography to propose a chrono-cultural analysis, in order to reassess man's relationship with fish as the first cities emerge on the Mesopotamian alluvial plain.

KEYWORDS

Fish,
offerings,
Mesopotamia,
Uruk,
Early Dynastic Period,
archaeology,
epigraphy,
iconography.

Aux IV^e et III^e millénaires, le pays de Sumer est un territoire de marais, de lagunes, de méandres et de plaines d'inondation liées à l'Euphrate et au Tigre, dans lequel émergent les premières villes. Ces paysages d'eau, mouvants, sont exploités par les communautés humaines en associant les ressources des milieux humides à une agriculture extensive liée aux crues. Les récentes hypothèses développées sur la « résilience deltaïque » [1] placent les marais au cœur du développement des premières villes du Sud mésopotamien, via l'utilisation de ressources primaires facilement renouvelables et la localisation stratégique au sein des voies d'eau.

Dans ce contexte, le rôle majeur du poisson dans la diète des populations locales a été largement souligné [2], tant pour son apport substantiel en protéines que pour sa simplicité d'exploitation. Mais la rareté des artefacts disponibles à l'époque d'Uruk et des Dynasties archaïques a amené les chercheurs à analyser la place du poisson sur le temps long [3] ou pour

des périodes ultérieures (Ur III, époque paléo-babylonienne [4]) aux caractéristiques culturelles et environnementales différentes. Nous proposons dans cet article de resserrer l'analyse (fig. 1) afin de réinterroger et objectiver le rapport de l'homme au poisson au moment où apparaissent les premières villes dans la plaine alluviale mésopotamienne.

Le poisson semble avoir une place particulière dans le savoir scribal de cette période, seul animal sauvage, avec les oiseaux, à faire l'objet d'une liste lexicale dès le IV^e millénaire, aux côtés des animaux que nous considérons comme domestiques (bœufs, moutons et ânes) [5].

Les listes lexicales des périodes d'Uruk et du Dynastique archaïque [6] en mentionnent plus de 100 types, remarquablement constants. Près d'un tiers de ces poissons sont attestés dans les documents de la pratique, qui enregistrent leur livraison, leur consommation, leur transformation et leur commerce [7].

Périodisation archéologique	Périodisation culturelle	Datation absolue (BCE)	
Chalcolithique final	Uruk Récent	c. 3370 – c. 3200/3100	
Âge du Bronze ancien	Djemdet Nasr	c. 3200/3100 – 2900	
	Dynastique archaïque Ia	c. 2900 – 2700/2650	c. 2870
	Dynastique archaïque Ib		c. 2750
	Dynastique archaïque Ic/ Dynastique archaïque II		c. 2750 – 2700/2650
	Dynastique archaïque IIIa	c. 2700/2650 - 2530	
	Dynastique archaïque IIIb	c. 2530/2330	

Figure 1 : périodisation révisée de la fin du IV^e et début III^e millénaires, d'après Lecompte & Benati 2017, p. 1-9.

*Je tiens avant tout à remercier Anne-Caroline Rendu-Loisel, Françoise Laroche-Traunecker et Isabelle Weygand pour leur relecture attentive et leurs suggestions. Ma gratitude va également aux deux relecteurs anonymes pour leurs précieuses remarques.

[1] HRITZ *et al.* 2020, p. 228-267 et HRITZ & POURNELLE 2015, p. 59-85.

[2] ENGLUND 1998, p. 128-130 ; VAN NEER *et al.* 2005, p. 131-157.

[3] DOUGLAS VAN BUREN 1948 ; SALONEN 1970.

[4] ENGLUND 1990 ; LION & MICHEL 2000.

[5] VELDHUIS 2014, p. 6 et p. 51-52.

[6] <http://oracc.museum.upenn.edu/dcclt/Q000013> et Q000014.

[7] Croisement entre les entrées des listes lexicales d'Uruk et du Dynastique archaïque et les documents de la pratique contemporains, recensés dans la base de données de la *Cuneiform Digital Library Initiative* (<https://cdli.mpiwg-berlin.mpg.de/>), dans le cadre des travaux de recherche de Master de l'auteure.

Le matériel de pêche retrouvé dans le Sud méso-potamien confirme l'exploitation de zones de pêches variées, des estuaires aux eaux côtières, des fleuves aux canaux. Il comprend des hameçons en cuivre de tailles diverses, des pointes de flèches, des harpons et des tridents du même type que ceux encore utilisés par les Ma'dan dans les années 1960 [8], ainsi que des poids et lests de filet [9]. Si les scènes de pêche sont rares, une impression sur tablette d'argile [10], datée d'Uruk, montre deux pêcheurs en bateau dans les marais, accompagnés par un chasseur sur la berge. Un sceau-cylindre du Dynastique archaïque III dépeint des hommes harponnant un poisson (VA3974) [11] et utilisant, peut-être, un oiseau pêcheur. Les textes cunéiformes décrivent à cette période une organisation de la pêche hiérarchisée, affiliée aux temples et/ou aux palais [12].

Dès lors, le poisson devrait être omniprésent dans nos sources, dans les textes et les restes fauniques bien sûr, mais aussi dans l'iconographie. Cela ne semble pas être le cas.

Le poisson est-il une réalité tellement quotidienne qu'il mérite peu d'être représenté, contrairement aux images de richesse et de pouvoir véhiculées par le bétail ? Le rapport de l'homme au poisson se limite-t-il à un lien de subsistance ? Peut-on cerner sa place rituelle et symbolique à travers les rares indices disponibles ?

Nous mettrons ici à profit le croisement entre les textes cunéiformes, l'iconographie du poisson sur les différents mobiliers, les données archéologiques et archéozoologiques pour tenter de répondre à ces questions. Nous nous attacherons également à dépasser la notion générale de « poisson » pour entrer dans la réalité des espèces, les milieux qu'ils habitent et partant, l'environnement des hommes.

DE LA PÊCHE À LA TABLE DES DIEUX : LES TRACES ARCHÉOLOGIQUES

Le premier élément qui invite à interroger le rapport de l'homme au poisson est sa place en tant qu'offrande aux dieux. S'il s'agit toujours de nourrir, le poisson est investi d'une nouvelle valeur rituelle.

ERIDU, UNE PRATIQUE DE SACRIFICE DE POISSONS [13] ?

Les auteurs s'accordent à considérer Eridu, cité du dieu Enki, comme le site d'offrandes de poissons le plus ancien du pays de Sumer (v^e et iv^e millénaires). L'image du dieu aux flots jaillissants des épaules, peuplés de poissons, n'est sans doute pas étrangère à cette hypothèse, mais elle est corroborée par des faits archéologiques tangibles.

Le « sondage des temples », mené dès 1947 par Lloyd et Safar [14], a mis au jour une séquence de bâtiments superposés interprétés comme des bâtiments cultuels. Dans les édifices des niveaux VIII, VII et VI, les fouilleurs notent la place omniprésente d'arêtes de poissons, notamment de perche de mer, sur des podiums, entre les niveaux de sols et dans une pièce aux murs noircis par la fumée (room 14) [15]. Pour Douglas Van Buren, il s'agit d'*Opferstätten* [16], des zones isolées au sein d'une enceinte sacrée, vouées à des sacrifices par le feu. Elle rapproche ces lieux des enclos de l'Eanna d'Uruk (c. 3200-2900 av. J.-C.), creusés d'auges dans lesquelles se superposaient jusqu'à dix couches de plâtre brûlé. Des tessons de grands pots contenant des os d'oiseaux, de mammifères et des arêtes de poissons y marqueraient les traces de sacrifices.

[8] OCHSENSCHLAGER 2014, p. 228-230.

[9] Nous avons pu recenser, dans notre catalogue de mobilier de Master, 25 hameçons, harpons et tridents et plusieurs dizaines de lests et flotteurs. Des hameçons supplémentaires sont mentionnés dans les rapports de fouille, mais ne sont pas documentés précisément.

[10] LENZEN 1960, Tf. 26 b et 31 g.

[11] AMIET 1980, pl. 86, fig. 1134.

[12] POMPONIO, VISICATO, ALBERTI 1994, p. 94-96 ; SALONEN 1970, p. 32 ; ROSENGARTEN 1967, p. 7-8.

[13] Pour une mise en perspective des sacrifices de poissons du iv^e au i^{er} millénaire av. J.-C., voir DOUGLAS VAN BUREN 1948, p. 101-121 et LEFEVRE-NOVARO 2010, p. 50-51.

[14] LLOYD & SAFAR 1947, p. 94.

[15] Le bâtiment VIII contient un vase votif rempli d'arêtes. Le bâtiment VII abrite un podium qualifié d'« autel » par les fouilleurs et une « table d'offrande », sur deux sols d'argile superposés, couverts d'arêtes de poisson. Le bâtiment VI révèle deux niveaux de sols séparés par une couche de 20 cm d'arêtes de poissons, un podium enduit de plâtre brûlé recouvert de cendres et d'arêtes, derrière lequel un bassin ovale profond contient des débris de poissons. Au coin nord-ouest, un dépôt d'arêtes mélangées à des os de petits animaux s'étend jusque dans le mur lui-même. (SAFAR *et al.* 1981, p. 101-104).

[16] DOUGLAS VAN BUREN 1952, p. 76-92.

La notion de sacrifice est délicate lorsqu'on parle de poisson, dans la mesure où elle invite à envisager la mise à mort d'un animal vivant. Pour Lloyd et Safar, ni la pièce 14, ni le bassin à côté du podium du bâtiment VI ne peuvent être comparés aux auges d'Uruk replâtrées à chaque cérémonie rituelle. Les fouilleurs émettent l'hypothèse d'offrandes de poissons, dont une partie aurait été consommée, tandis que le surplus aurait été brûlé dans la pièce adjacente [17].

DES OPFERSTÄTTEN AUX ENTREPÔTS DE POISSONS

Les traces archéologiques prennent une autre forme au Dynastique archaïque. À Uruk, la cour de l'Eanna (OD. XVI) est recouverte de couches de squelettes complets de poissons, sur un sol décoloré par leur graisse, et ne comporte aucune structure assimilable à des *Opferstätten* [18]. On retrouve ces dépôts massifs de poissons dans l'enceinte sacrée à Girsu. Au niveau du Tell K, à l'arrière de la Maison-des-Fruits [19], Cros décrit une terre noire entrecoupée par de « larges plaques jaunâtres de 4 à 5 cm d'épaisseur » faites de « poissons pressés les uns contre les autres, dont on pouvait encore distinguer presque partout des squelettes et même la peau et les écailles ». Il identifie des poissons de grande taille comme des thons ou les carpes géantes de l'Euphrate, ainsi que des os de seiche. Dans la Région-des-Bassins [20], des poissons de type dorade sont entassés en paquet sur 2 m².

Les indices archéologiques et les sources cunéiformes amènent aujourd'hui les chercheurs à privilégier l'hypothèse de vastes complexes de stockage et de séchage, voire de transformation de poisson [21]. Les textes du Dynastique archaïque IIb [22] indiquent des processus variés de conservation (*dar-ra* « fendus en deux », *su-su* « fumés »), le transfert du poisson dans des entrepôts (*e₂-nig₂-gur₁₁*) [23], le stockage de jarres d'huile de poisson (*dug i₃-ku₆*).

Il est difficile de distinguer entre des pratiques d'offrandes aux dieux, et celles de transformation et stockage pour la subsistance du personnel cultuel. La place de ces entrepôts dans une enceinte sacrée invite cependant à considérer la destination finale du poisson comme rituelle.

LE TOPOS DU PORTEUR DE POISSONS

L'offrande aux dieux est plus explicite dans les textes et l'iconographie. Deux tablettes administratives (SF 005, SF 006) de Šuruppak datées du Dynastique archaïque IIIa (c. 2650-2530 av. J.-C.) enregistrent une liste de 28 dieux recevant du poisson, dont ni les espèces ni les quantités ne sont précisées. La nature d'offrandes y est marquée par une mention explicite : « les dieux mangent le poisson » (*di₁gir ku₆ gu₇*).

Le poisson apparaît également dans l'iconographie des scènes de banquet et d'offrandes, sur des objets retrouvés en lien avec les temples. Dans les couches de rebuts associées au temple de Nanna à Ur (Dynastique archaïque I), les empreintes de sceaux-cylindre évoquent le repas offert à la divinité : Une femme/déesse boit en écoutant une joueuse de lyre, tandis qu'un serviteur lui offre un poisson [24] ; deux convives sur des tabourets carrés, reçoivent des offrandes de serviteurs nus [25], devant un ensemble de pains, vase à libation et poisson (fig. 2).



Figure 2 : scène de banquet rituel sur une empreinte de sceau-cylindre, Ur, Dynastique archaïque I (31-16-616) © 2023 Penn Museum. Crédit : British Museum/University Museum Expedition to Ur, Iraq, 1931.

[17] SAFAR *et al.* 1981, p. 107-110 ; QUENET 2016, p. 92.

[18] CRAWFORD 1973, p. 234.

[19] CROS 1910, p. 69-82.

[20] CROS 1910, p. 253, p. 256 et p. 273.

[21] CRAWFORD 1973, p. 235-236. CROS 1910, p. 81-82, notait déjà que les briques plano-convexes mêlées à la terre étaient marquées d'empreinte de squelettes de poissons, indiquant que les poissons séchés devaient être empilés

sur des banquettes de brique crues.

[22] DP 322 ; VS 14, 064.

[23] SALONEN 1970, p. 82-83 et p. 255-261.

[24] LEGRAIN 1936, pl. 44, n° 169 ; AMIET 1980, pl. 62, fig. 830.

[25] Penn Museum 31-16-616 ; LEGRAIN 1936, pl. 50 n° 381 ; AMIET 1980, pl. 62 n° 836.

Une autre iconographie récurrente dans toute la Mésopotamie est la procession d'offrandes. La face de la paix de l'étendard d'Ur (Dynastique archaïque IIIa) représente la scène complète : une file de personnages en kaunakès apporte divers animaux et denrées vers le registre supérieur où se tient un banquet [26]. On distingue, au centre du deuxième registre, un homme portant dans chaque main deux poissons, abdomen contre abdomen (**fig. 3**). Une scène contemporaine, retrouvée sur un sceau-cylindre du cimetière royal d'Ur dépeint cinq personnages en kaunakès portant des coupes, un vase à libation et deux poissons enfilés par la bouche, défilant en procession devant une structure rectangulaire qui évoque l'entrée d'un temple, tandis qu'au registre supérieur, deux convives, peut-être divins, boivent (**fig. 4**).

Le porteur de poissons se retrouve dans des scènes de procession plus simples : sur une empreinte de sceau-cylindre du Dynastique archaïque I [27], deux porteurs de poissons et d'oiseaux se suivent. Le premier, nu, marchant vers la droite, porte trois poissons dans la main gauche et deux dans la main droite, enfilés par la bouche sur des anneaux. Le thème est repris sur une plaque perforée en relief de Girsu du Dynastique archaïque IIIa, quasiment en miroir (**fig. 5**) : un homme nu avec une large ceinture, marchant vers la gauche, porte trois poissons dans la main droite et deux dans la main gauche, enfilés sur des anneaux. Dans les deux cas, les poissons du groupe de trois sont plus trapus que ceux du groupe de deux, marquant peut-être la diversité des espèces et des offrandes [28].

Cette iconographie standardisée sur des mobiliers divers, dans des villes différentes du Sud mésopotamien et sur l'ensemble de la période des Dynasties archaïques invite à considérer le porteur de poisson comme un topos riche de sens.

On peut suggérer que soit ici à l'œuvre un processus métonymique [29] : un simple personnage rappelle à l'observateur l'ensemble de la scène qu'il connaît parfaitement, et qu'il peut interpréter et compléter de mémoire. Si cette hypothèse est correcte, le porteur de poissons pourrait à lui seul résumer la procession d'offrandes et le banquet rituel qui en découle, invitant à questionner plus avant la place du poisson dans les cultes.

L'OFFRANDE DE POISSONS DANS LES RÉSEAUX RITUELS

UNE LISTE D'OFFRANDES STANDARD DÈS L'URUK

La pratique de l'offrande de poissons aux dieux, entre villes, se retrouve dans les textes mésopotamiens dès les débuts de l'écriture. Un groupe de tablettes administratives de la fin du IV^e millénaire enregistre des quantités similaires de figes, pommes, vin ou raisin, et poisson pour le temple d'Innana à Uruk [30]. La présence du sceau archaïque des Cités sur ces tablettes invite à considérer l'existence d'un réseau de villes, basé sur des activités rituelles, dans la plaine alluviale mésopotamienne [31].

Les listes d'offrandes les mieux comprises sont les tablettes administratives de Girsu/Tello du Dynastique Archaïque IIIb. Enregistrés par les scribes de l' e_2 -MI₂/^dba-U₂, « la maison de la femme/de la déesse Bau », ces textes témoignent des pratiques cultuelles officielles durant les règnes d'Enentarzi, Lugalanda et Urukagina. Ils donnent un aperçu des principales fêtes religieuses célébrées dans l'état de Lagaš, marquées par des processions entre les différents centres urbains (*Girsu, Lagaš, NINA/Niṅin*) [32].

[26] Ce type de scène a fait l'objet de nombreux débats quant à la nature des convives, vivants, défunts ou dieux. Amiet invite à envisager des personnages vivants, le banquet marquant la communion de l'homme et du dieu. Dès lors, les offrandes représentées ne seraient pas toutes destinées à être consommées par les convives, mais seraient vouées à la divinité. Il note que la représentation des dieux avec la tiare à cornes ne s'est pas encore imposée au Dynastique archaïque et que seule leur position « éminente » permet de les distinguer des hommes. (AMiet 1980, p. 161). Voir également SALLABERGER 2018, p. 171-172.

[27] Penn Museum 31-16-647 et LEGRain 1936, pl. 48, n° 302. Le même topos se retrouve dans LEGRain 1936, pl. 50, n° 378 et associé aux offrandes de caprinés dans LEGRain 1936, pl. 16 n° 303.

[28] Une incrustation de Nippur (Dynastique archaïque IIIa) montrant la partie inférieure d'un personnage en jupe portant trois poissons enfilés sur des anneaux peut être rattachée au même groupe (MET 59-41-51).

[29] DOUGLAS VAN BUREN 1930, p. xviii, décrit un « Shorthand system ».

[30] MSVO 1, 161 ; MSVO 1, 165 ; MSVO 1, 166.

[31] STEINKELLER 2002, p. 250-252, décrit un regroupement institutionnalisé de cités garantissant des transactions de denrées alimentaires en quantités symboliques, probablement des offrandes, dès la fin du IV^e millénaire. Il se serait ensuite développé en un réseau à visée militaire et défensive.

[32] COHEN 2015, p. 29.



Figure 3 : le porteur de poisson dans l'étendard d'Ur, scène de la paix, Dynastie archaïque IIIa (BM 121201) © The Trustees of the British Museum.

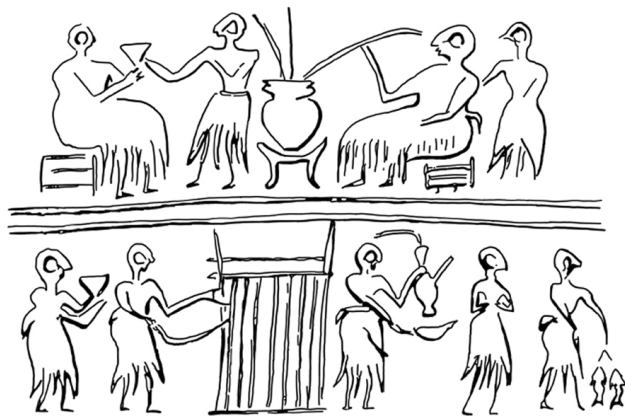


Figure 4 : scène de procession et banquet sur un sceau cylindre d'Ur, Dynastie archaïque IIIa, d'après Woolley 1934, Pl. 200, Fig. 102 et Amiet 1980, Pl. 90, Fig. 1190 © Roxane Suss.



Figure 5 : plaque perforée montrant un porteur de poisson, Girsu, Dynastie archaïque IIIa. (AO 4110) © 2007 RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Franck Raux.

Les auteurs s'accordent sur la similarité générale dans les types et quantités de produits offerts, d'un dieu à l'autre [33], d'une fête à l'autre, d'une année à l'autre [34]. Nos propres analyses, réalisées grâce à la base de données CDLI, identifient une offrande de poissons dans trente-deux textes [35], dans la majorité des cas au sein d'un ensemble d'offrandes standardisé rappelant la liste d'Uruk : poisson, bière, dattes, fromage et mouton.

DP 053 (o. ii 2-5) en donne un aperçu significatif :

2(aš) zi₃
 1(aš) kas sig₁₅
 1(aš) kas ŋi₆
 1(diš) kur₂ i₃ 1(diš) kur₂ zu₂-lum
 1(diš) kur₂ ŋeštin ga'ar ziz₂
 1(diš) ku₆ keš₂-ra₂ 1(aš) udu
^dnanše ša₃-pa₃-da

2 (mesures de) farine
 1 (jarre de) bière pâle
 1 (jarre de) bière sombre
 1 kur d'huile, 1 kur de dattes
 1 kur de raisin, fromage, blé amidonnier
 1 fagot de poissons, 1 mouton
 (pour) Nanše šapada

Dans ces listes standards, l'offrande de poissons est notée ku₆, sans qualificatif d'espèce. C'est ici la denrée « poisson » (ku₆) qui semble importante, nullement son espèce ou sa qualité. Il est livré sous la forme de fagots : Le terme kešed /« lié » fait peut-être référence à la pratique de lier les poissons par la bouche avec une corde ou un anneau, que l'on retrouve dans l'iconographie.

[33] Les offrandes de poissons sont faites à quarante-trois dieux différents, d'abord les divinités principales de Lagaš, Ninġirsu, Nanše et Bau, ainsi qu'Enki et Innana, sous diverses hypostases, suivis par leurs parèdres, leurs frères et sœurs, leurs enfants et serviteurs. On notera également la présence de rois défunts divinisés comme ^dbil₃-aga₃-mes (Gilgameš).

[34] PRENTICE 2010, p. 175.

[35] ROSENGARTEN 1960, p. 14-23 distingue maš-da-ri-a, redevance, et geš-be-tag, offrande/sacrifice. maš-da-ri-a décrirait une livraison au palais, dont une partie serait ensuite vouée aux dieux par le gouverneur/roi, seul habilité à réaliser les geš-be-tag. C'est cette dernière expression que nous avons utilisée pour qualifier un texte d'offrandes : DP 044 ; DP 045 ; DP 046 ; DP 047 ; DP 050 ; DP 051 ; DP 053 ; DP 054 ; DP 055 ; DP 058 ; DP 063 ; DP 066 ; DP 067 ; DP 196 ; DP 197 ; DP 198 ; DP 206 ; NIK 1, 23 ; NIK 1, 24 ; NIK 1, 25 ; NIK 1, 26 ; NIK 1, 28 ; NIK 1, 29 ; TSA 01 ; TSA 51 ; FAOS 15/02, 66 ; P430697 ; VS 14, 05 ; VS 14, 74 ; VS 14, 116 ; VS 14, 119 ; HSS 03, 41.

[36] COHEN 2015, p. 29-32. Mais l'auteur avertit que la reconstruction de ces calendriers reste spéculative.

[37] L'abzu est l'océan souterrain dans la mythologie sumérienne, domaine du dieu Enki.

Le poisson fait partie des offrandes pour l'ensemble des fêtes du calendrier cultuel de Lagaš, sans qu'il ne se dégage une période de l'année liée à une abondance de poissons, ou à l'arrivée d'un type de poisson [36]. De même, l'offrande ne semble pas adressée à une divinité en particulier. Si l'onomastique en abzu [37] de certains sanctuaires recevant du poisson semble faire référence à Enki, les offrandes de poisson ne sont pas privilégiées pour ce dieu, malgré ses fréquentes associations iconographiques avec les poissons, et l'existence d'un nom de mois à Ur les liant explicitement (iti ab-gir-gu₇-^dEnki-ka soit « le mois où Enki mange le poisson-gir de mer ») [38]. Nanše, maîtresse des poissons et des oiseaux [39], dont le nom s'écrit en associant les logogrammes du poisson et du sanctuaire, ne reçoit pas non plus d'offrandes spécifiques.

Le poisson apparaît ainsi comme l'une des denrées associées à la pratique officielle des offrandes, quels que soient les dieux, dans le cadre de réseaux rituels entre villes.

DES OFFRANDES EXCLUSIVES DE POISSONS POUR LA « VILLE SAINTE »

À côté de ces offrandes standards, un petit groupe de textes attestent d'offrandes exclusives de poissons (ku₆ nidba-kam), dans un contexte particulier, « vers la ville sainte » (iri ku₃-še₃) [40].

Deux tablettes [41] enregistrent plusieurs centaines à plusieurs milliers de poissons, d'au moins vingt-trois espèces différentes. La confrontation des analyses de Landsberger 1962, Salonen 1970 et Civil 1961 permet de proposer une hypothèse d'identification pour six de ces poissons [42]. Il s'agit d'espèces locales,

[38] COHEN 2015, p. 74.

[39] KRAMER & MAIER 2020, p. 120-127 ; VELDHUIS 2004, p. 24-25.

[40] S'agit-il d'un quartier cultuel de Girsu (SELZ 1990 p. 118) ou d'une référence à Nippur, capitale religieuse du Sud mésopotamien ? Un texte (FAOS 15/2, 066) au moins enregistre des offrandes pour les dieux de Nippur. [41] PSBA 27, 76 ; NIK1, 270.

[42] Le ubi pourrait être un *Scianidae*, très fréquent en Irak, vivant dans les eaux saumâtres et les lagunes (LANDSBERGER 1962, p. 100). Le gir serait *Caranx sexfasciatus* (SALONEN, 1970, p. 241 et p. 179-185), poisson marin remontant parfois les rivières et vivant, jeune, dans les estuaires. Le SUMAŠ serait un poisson marin commun. SALONEN (1970, p. 221-224) relie le poisson esir^{ku6} aux poissons marins plats de type *Soleidae* (Soles) ou *Cynoglossidae* et le sim^{ku6} au *Dactylopterus orientalis*, le grondin volant fréquentant les estuaires. Le muš^{ku6} serait la fausse anguille épineuse (*Mastacembelidae*) vivant dans les marais d'eaux douces (CIVIL 1961 p. 174 ; SALONEN 1970, p. 198-199). Le tar appartiendrait à la famille des *Scorpaenidae*, *Pterois miles*, la rascasse volante (SALONEN 1970, p. 232-234).

provenant en majorité des milieux saumâtres, à l'interface entre la mer et les eaux douces des fleuves. Ces poissons, bien attestés dans les documents de la pratique du Dynastique archaïque sont des espèces communes, consommées en toutes occasions.

L'offrande aux dieux ne semble donc pas requérir de poisson noble, particulier en termes de rareté ou de provenance. Les textes ne mentionnent pas de restriction sur l'espèce, contrairement aux périodes suivantes où la raie, notamment, sera interdite dans les temples [43]. On notera également des sanctuaires au nom intrigant comme l'eb-ku₆-gu₇ [44] « le sanctuaire où est mangé le poisson », exact contraire de celui que l'on trouve sous Ur III, le « sanctuaire de Ninurta où n'est pas mangé le poisson » (e₂-ku₆-nu-gu₇ ^dnin-urta) [45].

Les poissons ainsi offerts ne sont plus présentés en fagots (*kešed*), mais par paniers (*bisay*) correspondant à des unités de mesure différentes. Ils peuvent être fumés (*su-su*) ou fendus en deux et séchés (*dar-ra*), dans un but probable de conservation. Aucune fête ou mois n'est mentionné. Aurait-on affaire à un don particulier en poisson pour les temples de la « ville sainte », parallèle aux dons pour les offrandes liées aux fêtes ? Dans la mesure où, contrairement à la liste d'offrandes standard, l'espèce est précisée, la diversité des poissons aurait-elle ici une importance particulière ?

NOURRIR LES MORTS

Aux côtés des offrandes pour les dieux, et selon les mêmes modalités, les textes font mention d'offrandes régulières de poisson aux ancêtres royaux dans leurs différentes chapelles de libation funéraire (*ki-a-naḡ*) [46]. Là encore, elles sont destinées à nourrir les seigneurs défunts dans l'au-delà, comme l'atteste la forme verbale récurrente i₃-gu₇-ne, « ils mangeront » [47]. Pour Selz, cette pratique, mise en évidence uniquement pour l'élite, est en lien avec le vide de pouvoir laissé par le défunt. Elle vise à affirmer la permanence de l'institution et donc la continuité et la stabilité du pouvoir [48].

La pratique se retrouve dans les tombes elles-mêmes.

À Ur, les descriptions des tombes du cimetière royal de Woolley ont été complétées par les résultats d'analyses archéozoologiques [49], qui attestent clairement l'existence d'offrandes de poissons. L'assemblage botanique et faunique le plus complet a été trouvé dans la tombe royale PG/1054 où des offrandes de nourriture étaient posées sur des soucoupes. Woolley les interprète comme des dépôts de fondation de la tombe, et évoque une « table des dieux ».

Woolley [50] cite également la présence d'une épine dorsale de poisson dans la tombe PG/610, peut-être de la famille des perches d'eau douce (*Percidae* ou *Cichlidae*), un os de seiche dans PG/55 (U. 8021), potentiellement un instrument d'épilation, et, dans la tombe royale PG/1232, une vertèbre de requin. Il s'agit là d'une espèce qui, si elle est locale, a pu avoir une symbolique particulière, au-delà de l'offrande de nourriture.

Outre les offrandes, les tombes du cimetière royal d'Ur présentent une caractéristique remarquable en matière de mobilier relié aux poissons.

Deux tombes royales du Dynastique archaïque IIIa, PG/755, dite de Meskalamdug, et PG/580, très riches en mobilier précieux, sont accompagnées de grands modèles de bateaux en bitume et, à l'extérieur du cercueil, aux pieds du défunt, d'un ensemble de harpons. On retrouve la présence de harpons, à la tête du cercueil, dans la tombe privée PG/1247, datée de la même période, ainsi que des hameçons en cuivre (PG/491 et dans le sol du cimetière). Les tombes royales PG/1850 et PG/1847 du Dynastique archaïque IIIb reprennent le même modèle : un trident est placé au pied du cercueil, en association avec un bateau en bitume. Un autre trident a été retrouvé avec une gaffe dans une tombe détruite près de PG/494 [51].

Cette présence de matériel de pêche est intrigante. On peut évoquer l'hypothèse de matériel placé là pour permettre au défunt de se nourrir dans l'au-delà, mais la présence de morts d'accompagnement évoque davantage une tâche confiée à des subalternes. S'agit-il alors de la représentation du pêcheur destiné à accompagner le mort dans l'au-delà pour le nourrir ou d'une évocation encore plus symbolique, assimilant le défunt à un pourvoyeur de nourriture pour son peuple ?

[43] Le gam-gam^{ku₆} du Dynastique archaïque ou *murra* paléo-babylonien est présenté dans la composition *Home of the Fish*, L. 94 comme niḡ₂-gig eš₃ iri sa₂-dug₄ nu-ḡa₂-ḡa₂ / « Chose mauvaise, il n'est pas placé en offrande dans les sanctuaires de la ville » (proposition de traduction de l'auteure). Voir CIVIL 1961.

[44] eb-ku₆-gu₇ ou eb-ku₆-gu₇ kur₂ dans DP 053 ; DP 045 ; DP 047 ; NIK 1, 023 ; TSA 001 ; HSS 03, 41 ; VS 14, 093.

[45] Ce lieu se retrouve dans au moins 11 listes d'offrandes

provenant de Puzriš-Dagan sous Ur III (SALONEN 1953).

[46] NIK 1, 023 ; DP 053 ; DP 047 ; TSA 01 ; DP 045 ; HSS03, 41.

[47] ROSENGARTEN 1960, p. 305-306.

[48] SELZ 2004, p. 203-204.

[49] ELLISON 1978, p. 168-169 et p. 175-176. WOOLLEY 1934 Vol. I, p. 102, fig. 16 et vol. II, tableau 2.

[50] ELLISON 1978, p. 175-176 et WOOLLEY 1934, p. 410.

[51] WOOLLEY 1934, p. 46-49, p. 155-157, p. 171-172.

Mais l'offrande de poissons ne semble pas limitée aux défunts les plus illustres.

À Abu Salabikh [52], 9 tombes sur 200, datées du Dynastique archaïque I à III, et provenant d'une zone d'habitat, contiennent des restes de poissons. À l'exception de deux squelettes entiers de *Barbus sharpeyi*, les arêtes étaient isolées. Il s'agissait essentiellement d'espèces de marais (*Cyprinidae*, *Siluridae*) et d'eaux saumâtres (*Mugilidae*). Les fouilleurs estiment qu'elles ont pu se retrouver accidentellement dans les tombes à la suite d'un repas funéraire.

L'étude archéozoologique récente des tombes d'Abu Tbeirah, à 15 km d'Ur, datées de la fin du Dynastique archaïque, suggère quant à elle deux formes d'usage rituel du poisson [53] : dans les tombes 7, 13 et 16, les restes de poissons, associés à des ossements d'ovi-capridés et de porcins dans des contenants en céramique, évoquent des offrandes. Dans les tombes 4-5-13, l'un des restes de poissons pourrait avoir servi d'outil (poinçon), mais il semble s'agir principalement des restes d'un banquet funéraire, comme pour la riche tombe 100.

Les fouilleurs soulignent que les assemblages fauniques ne diffèrent pas de ceux retrouvés dans les contextes domestiques et évoquent le rôle important des poissons dans les rituels funéraires en lien avec un environnement de marais et d'estuaire.

LE POISSON AU-DELÀ DE L'OFFRANDE

LES FIGURINES DE POISSON, UN RÔLE APOTROPAÏQUE ?

Au-delà de l'offrande, le poisson apparaît sous forme de figurines de formes diverses. Le dépôt votif découvert dans l'Eanna à Uruk [54] (Djemdet Nasr) comprenait, outre le célèbre vase d'albâtre, un grand nombre de figurines d'animaux, majoritairement des caprins et bovins. Au sein de cet ensemble, une figurine particulièrement naturaliste représente deux poissons en miroir, accolés par leurs abdomens (**fig. 6**). Cette pratique se poursuit au Dynastique archaïque, avec plus d'une trentaine de figurines de poissons de formes diverses, en matériaux plus ou moins précieux (coquille, lapis-lazuli, or) découvertes dans tout le Sud mésopotamien [55] et la Diyala [56].



Figure 6 : figurine de double poisson en miroir, Uruk, période Djemdet Nasr (VA 11032)
© Staatliche Museen zu Berlin – Vorderasiatisches Museum, photo : Olaf M. Teßmer.

Pour Delougaz [57], l'abondance de ces figurines dans les temples implique qu'elles représentaient les véritables offrandes, comme une statue d'orant représente son donateur devant la divinité. On peut noter, à l'appui de cette hypothèse, la forte similitude entre la représentation du double poisson et celle vue plus haut dans le *topos* du porteur de poissons, qui indique peut-être une symbolique identique.

Un deuxième niveau de lecture est suggéré par le fait que la majorité de ces figurines est percée, soulignant le fait qu'elles sont destinées à être portées. Les plus célèbres d'entre elles, deux amulettes en or et une en lapis-lazuli, ont été retrouvées sur le corps de la reine Pu-abi à Ur, évoquant peut-être une fonction apotropaïque [58]. Notons que les deux niveaux de lecture ne s'excluent pas l'un l'autre.

LE POISSON, SYMBOLE D'UN MESSAGE AUX DIEUX

Le Goff définit le symbole comme une forme qui évoque autre chose qu'elle-même [59]. L'iconographie du poisson semble pouvoir être interprétée dans cette perspective.

Si, à l'aune des textes, l'image du poisson peut représenter simplement l'animal lui-même, offert comme nourriture aux dieux ou aux défunts, on peut émettre l'hypothèse qu'il évoque plus profondément la raison de l'offrande, c'est-à-dire le message à faire parvenir aux dieux.

[52] VON DEN DRIESCH 1986, p. 31-38.

[53] ALHAIQUE, ROMANO *et al.* 2021, p. 64-71. On notera avec intérêt que les restes d'une raie confirment sa consommation au Dynastique archaïque, loin de l'interdit de ce poisson dans les sanctuaires aux périodes ultérieures.

[54] HEINRICH 1936, p. 1-6 et p. 26. Tf. 1, 13. On peut la rapprocher des figurines doubles Kh. V. 302 et Kh. V. 303 retrouvées dans le temple de Sin (Khafajeh),

datées du Dynastique archaïque I (DELOUGAZ 1942, p. 139).

[55] Adab (OIM A271 et A270, OIM A299), Girsu (L.BM.121406, AO 14235, SH 083529).

[56] Khafaje, Tell Asmar, Tell Agrab (DELOUGAZ 1942).

[57] DELOUGAZ 1942, p. 18.

[58] L.BM.121405 et L.BM.121406.

[59] LE GOFF 1963, p. 49 et p. 81.

Une scène de banquet représentée sur une plaque perforée de Nippur, retrouvée dans le temple d'Innana (Dynastique archaïque IIIa), illustre notre propos (**fig. 7**) : au registre supérieur, deux convives boivent avec des chalumeaux, dans une jarre supportée par le traditionnel tabouret d'offrande. Un gros poisson trapu semble flotter au-dessus d'eux. La question se pose ici de la manière dont la réalité est distordue : le poisson n'est clairement pas un simple objet de remplissage « dans le champ », mais bien placé intentionnellement au-dessus des convives pour focaliser l'attention.

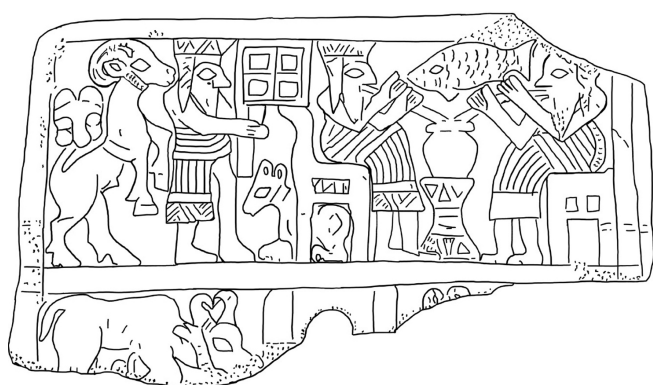


Figure 7 : scène de banquet rituel sur une plaque perforée de Nippur, Dynastique archaïque IIIa, d'après Boese 1971, Tf. XV, 1 N 3 © Roxane Suss.

Ce poisson évoque le *suhur*, la carpe géante de l'Euphrate (*Barbus esocinus*), espèce la plus attestée dans les documents de la pratique des IV^e et III^e millénaires, et seul poisson à être entré dans la mythologie sumérienne en tant qu'habitant de l'*abzu*, comme porteur des serments des rois aux dieux. L'inscription sur la Stèle des vautours [60] indique ainsi :

suhur^{ku6} abzu-še₃ gub-gub-ba/ e₂-an-na-
tum₂-me/ KA a-ku₅-de₆

Aux poissons-suhur dressés vers l'*abzu*,
Eannatum fait le serment

Les poissons passant sous les bateaux nous semblent relever du même motif. Le premier niveau de lecture reste sans doute la vitalité du cours d'eau. Mais la présence récurrente des poissons en association avec des scènes rituelles, notamment des banquets sur un bateau [61], suggère un deuxième niveau de lecture.

En gardant à l'esprit l'hypothèse de Glassner sur la valeur mnémotechnique du décor dans les sceaux-cylindres proto-cunéiformes [62], on peut proposer que les poissons évoquent là-aussi le message aux dieux.

Le rapport de l'homme au poisson semble dès lors pouvoir s'apprécier sur plusieurs plans : un rapport de subsistance immédiat, une source de nourriture pour les défunts dans l'au-delà, voire un rôle de protection, un lien aux dieux par et au-delà de la nourriture via le transport de messages entre les deux mondes.

CONCLUSION

La place majeure du poisson dans la subsistance des sociétés de l'Uruk et des Dynasties archaïques, le lien étroit de l'homme avec l'eau et les milieux humides qu'elle évoque, a pu masquer un rapport plus complexe de l'homme au poisson. L'analyse croisée des textes, des sources archéologiques et de l'iconographie, resserrée sur la période, amène à reconsidérer cette position.

Le poisson aurait été l'une des composantes importantes d'une liste standardisée d'offrandes faites aux dieux. À la période d'Uruk, il fait partie des denrées apportées par un ensemble de villes ayant obligation de subvenir aux offrandes rituelles de la divinité principale d'Uruk, Innana. À une période plus tardive (Dynastique archaïque IIb), il est offert dans les temples et servi aux défunts illustres lors des diverses fêtes rituelles de Lagaš.

Tout au long de la période, les offrandes dans les tombes, les amulettes votives dans les temples comme les scènes de banquets rituels et de processions impliquant des porteurs de poissons amènent à penser que la place rituelle du poisson a sans doute été sous-évaluée.

La présence au Dynastique archaïque de temples liés à l'eau (*abzu*) et aux poissons (*eb-ku₆-gu₇*), et les restrictions ultérieures de leur usage dans les sanctuaires, invitent à approfondir l'analyse diachronique, en lien avec les changements socio-culturels et environnementaux de la fin du troisième millénaire. ■

[60] RIME 1.09.03.01 composite. <https://cdli.mpiwg-berlin.mpg.de/artifacts/431075>, L.372-374. Proposition de traduction de l'auteure.

[61] AMIET 1980, pl. 104, n° 1374.

[62] GLASSNER 2000, p. 222.

- ALHAIQUE, Francesca, ROMANO, Licia et al. 2021**, « Between sacred and profane: human-animal relationships at Abu Tbeirah (southern Iraq) in the third millennium BC », dans RECHT & TSOUPOPOULOU (éd.), *Fierce lions, angry mice and fat-tailed sheep. Animal encounters in the ancient Near East*, Cambridge, p. 63-75.
- AMET, Pierre, 1980**, *La glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e éd. (1^{re} éd. 1961), Paris.
- BOESE, Johannes, 1971**, « Altnesopotamische Weihplatten: eine sumerische Denkmalsgattung des 3. Jahrtausends v. Chr. », *Untersuchungen zur Assyriologie und vorderasiatischen Archäologie* 6, Berlin – New York.
- CIVIL, Miguel, 1961**, « The Home of the Fish. A New Sumerian Literary Composition », *Iraq*, Vol. 23, n° 2.
DOI : 10.2307/4199704.
- COHEN, Mark, 2015**, *Festivals and Calendars of the Ancient Near East*, 2^e éd. (1^{re} éd. 1993), CDL Press, Bethesda, Maryland.
- CRAWFORD, Harriet, 1973**, « Mesopotamia's invisible exports in the third millennium B.C. », *World Archaeology*, Vol. 5, n° 2, p. 232-241. DOI : 10.1080/00438243.1973.9979570.
- CROS, Gaston, 1910**, *Nouvelles fouilles de Tello*, Paris.
- DELOUGAZ, Pinhas, LLOYD, Seton et al., 1942**, « Pre-Sargonid temples in the Diyala region », *Oriental Institute Publications* 58, Chicago.
- DOUGLAS VAN BUREN, Emily, 1930**, « Clay figurines of Babylonia and Assyria », *Yale Oriental Series: Researches*, Vol. XVI, p. XVIII. DOI : 10.1017/S0035869X0015420610.1017.
- DOUGLAS VAN BUREN, Emily, 1948**, « Fish-offerings in Ancient Mesopotamia », *Iraq*, Vol. 10 n°2, p. 101-121.
DOI : 10.2307/4241682.
- DOUGLAS VAN BUREN, Emily, 1952**, « Places of sacrifice (Opferstätten) », *Iraq*, Vol. 14 n° 2, p. 76-92.
DOI : 10.2307/4199556.
- ELLISON, Rosemary et al., 1978**, « Some Food Offerings from Ur, Excavated by Sir Leonard Woolley, and Previously Unpublished », *Journal of Archaeological Science* 5, Academic Press Inc., London, p. 167-177.
- ENGLUND, Robert, 1990**, « Organisation und Verwaltung der Ur III Fischerei », *Berliner Beiträge zum Vorderen Orient*, Band 10, Dietrich Reimer Verlag, Berlin.
- ENGLUND, Robert, 1998**, « Texts from the Late Uruk period », *Orbis Biblicus et Orientalis* 160/1, p. 15-233.
- GLASSNER, Jean-Jacques, 2000**, *Écrire à Sumer, L'invention du cunéiforme*, Seuil, Paris.
- HEINRICH, Ernst, 1936**, *Kleinfunde aus den archaischen Tempelschichten in Uruk. Ausgrabung der Deutschen Forschungsgemeinschaft in Uruk-Warka*, Band 1, Leipzig.
- HRITZ, Carrie et al., 2020**, « Resilient landscapes: riparian evolution in the wetlands of Southern Iraq », dans LAWRENCE, ALTAWEL & PHILIP (éd.), *New agenda in remote sensing and landscape archaeology in the Near East: studies in honor of T.J. Wilkinson*, Archaeopress, Oxford, p. 228-267.
- HRITZ, Carrie & POURNELLE, Jennifer, 2015**, « Feeding history: deltaic resilience, inherited practice, and millennial-scale sustainability in an urbanized landscape », dans FOSTER, PACIULLI & GOLDSTEIN (éd.), *Viewing the future in the past: historical ecology applied to environmental issues*, Columbia, p. 59-85.
- KRAMER, Samuel & MAIER, John, 2020**, *Myths of Enki, the Crafty God*, New-York, 2^e éd. (1^{re} éd. 1989).
- LANDSBERGER, Benno, 1962**, « The Fauna of Ancient Mesopotamia », *Materialien zum sumerischen Lexikon* VIII 2, Roma.
- LECOMPTE, Camille & BENATI, Giacomo, 2017**, « Non administrative documents from archaic Ur and from Early Dynastic I-II Mesopotamia: a new textual and archaeological analysis », *Journal of Cuneiform Studies*, Vol. 69, p. 3-31.
DOI : 10.5615/jcunestud.69.2017.0003.
- LEFÈVRE-NOVARO, Daniela, 2010**, « Les sacrifices de poissons dans les sanctuaires grecs de l'Âge du Fer », *Kernos* 23, p. 37-52. DOI : 10.4000/KERNOS.1563.
- LEGRAIN, Léon, 1936**, *Ur Excavations Vol. III. Archaic Seal Impressions*, Publications of the Joint expedition of the British Museum and of the Museum of the University of Pennsylvania to Mesopotamia, Oxford.
- LE GOFF, Béatrice, 1963**, *Symbols of prehistoric Mesopotamia*, Yale University Press, New Haven - London.
- LENZEN, Heinrich, 1960**, *XVI vorläufiger Bericht über die von dem Deutschen Archäologischen Institut und der Deutschen Orient-Gesellschaft aus Mitteln der Deutschen Forschungsgemeinschaft unternommenen Ausgrabungen in Uruk-Warka: Winter 1957-58*.

- LION, Brigitte & MICHEL, Cécile, 2000**, « Poissons et crustacés en haute Mésopotamie au début du II^e millénaire av. J.-C. », *Topoi, Orient-Occident, Supplément 2, Les animaux et les hommes dans le monde syro-mésopotamien aux époques historiques*, p. 71-107.
- LLOYD, Seton & SAFAR, Fuad, 1947**, « Eridu. A Preliminary Communication on the First Season's Excavations », *Sumer*, Vol. III, n° 2, p. 84-110.
- OCHSENSCHLAGER, Edward, 2014**, *Iraq's Marsh Arabs in the Garden of Eden*, University of Pennsylvania, Philadelphia.
- POMPONIO, Francesco, VISICATO, Giuseppe, ALBERTI, Amedeo, 1994**, *Early dynastic administrative tablets of Šuruppak*, Istituto universitario orientale di Napoli, Napoli.
- PRENTICE, Rosemary, 2010**, « The exchange of goods and services in pre-sargonic Lagash », *Veröffentlichungen zur Kultur und Geschichte des Alten Orients und des Alten Testaments*, Band 368.
- QUENET, Philippe (dir.), 2016**, *Ana ziqquratim : sur la piste de Babel*, Strasbourg.
- ROSENGARTEN, Yvonne, 1960**, *Le régime des offrandes dans la société sumérienne d'après les textes présargoniques de Lagaš*, Paris.
- SAFAR, Fuad et al., 1981**, *Eridu*, Baghdad.
- SALLABERGER, Walther, 2018**, « Festival Provisions in Early Bronze Age Mesopotamia », *Kaskal*, Vol. 15, p. 170-200.
- SALONEN, Armas, 1953**, « E₂-ku₆-nu-ku₂ Das haus, das Fische nicht frisst », *Studia Orientalia* Vol. XIX : 2, Helsinki.
- SALONEN, Armas, 1970**, *Die Fischerei im alten Mesopotamien nach sumerish-akkadischen Quellen*, Helsinki.
- SELZ, Gebhard, 1990**, « Studies in early syncretism: The development of the pantheon in Lagaš. Exemple of inner-sumerian syncretism », *Acta Sumerologica*, Vol. 12, p. 112-140.
- SELZ, Gebhard, 2004**, « Early Dynastic Vessels in Ritual Contexts », p. 185-223.
<https://www.researchgate.net/publication/288230873>.
- STEINKELLER, Piotr, 2002**, « Archaic city seals and the question of early Babylonian unity », dans ABUSCH (éd.), *Riches Hidden in Secret Places. Ancient Near Eastern Studies in the memory of Thorkild Jacobsen*, Winona Lake, p. 249-257.
- VAN NEER, Wim, ZOHAR, Irit & LERNAU, Omri, 2005**, « The emergence of fishing communities in the Eastern Mediterranean Region: A Survey of evidence from pre and protohistoric periods », *Paléorient* 31/1, p. 131-157.
- VELDHUIS, Niek, 2014**, « History of the Cuneiform Lexical Tradition », *Guides to the Mesopotamian Textual Record*, Vol. 6, Ugarit-Verlag, Münster.
- VELDHUIS, Niek, 2004**, « Religion, Literature and Scholarship: The Sumerian Composition Nanshe and the birds, with a catalogue of Sumerian bird names », *Cuneiform monographs* 22, Brill/Styx, Leiden-Boston.
- VON DEN DRIESCH, Angela, 1986**, « Fischknochen aus Abu Salabikh/Iraq », *Iraq* 48, p. 31-38.
- WOOLLEY, Leonard, 1934**, *Ur Excavations II. The Royal Cemetery. A report on the predynastic and sargonid graves excavated between 1926 and 1931*, Publications of the joint expedition of the British Museum and of the Museum of the University of Pennsylvania to Mesopotamia, Oxford.
- WOOLLEY, Leonard, 1939**, *Ur excavations V. The ziggurat and its surroundings*, Publications of the Joint Expedition of the British Museum and of the University Museum, University of Pennsylvania, Philadelphia, to Mesopotamia, Oxford.

TEXTES CUNÉIFORMES ([HTTPS://CDLI.MPIWG-BERLIN.MPG.DE](https://cdli.mpiwg-berlin.mpg.de))

- ALLOTTE DE LA FUÏE, François, 1912**, *Documents présargoniques*, Paris (Série DP).
- DEIMEL, Anton, 1923**, *Schultexte aus Fara*, Leipzig. (Série SF).
- FÖRTSCH, Wilhelm, 1916**, Vorderasiatisches Museum, Berlin (série VAT).
- GENOUILLAC, Henri (de), 1909**, *Tablettes sumériennes archaïques. Matériaux pour servir à l'histoire de la société sumérienne*, Paris, Paul Geuthner (série TSA).
- MATTEWS, Roger, 1993**, « Cities, seals and writing: Archaic seal impressions from Jemdet Nasr and Ur », *Materialen zu den Frühen Schriftzeugnissen des Vorderen Orients*, Vol. 2, Berlin. (Série MSVO).
- NIKOL'SKIĬ, Mikhail, 1908**, State Hermitage Museum, St. Petersburg (série NIK).
- PINCHES, Teophilus, 1905**, *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, London (série PSBA).
- SELZ, Gebhard, 1993**, *Freiburger Altorientalische Studien*, Freiburg (série FAOS).

UNE INTERPRÉTATION DE CONDUITS ÉNIGMATIQUES À MARI : FAIRE PASSER À TRAVERS LES MURS DES ANIMAUX CHASSEURS DE RONGEURS, COMME DES MANGOUSTES

Françoise LAROCHE-TRAUNECKER
Architecte-archéologue
UMR 7044 Archimède

francoise.laroche@misha.fr

RÉSUMÉ

En 1999 et en 2000, les fouilles de Mari ont mis au jour, dans le quartier dit « du souk », de curieuses installations reliant les pièces des boutiques les unes aux autres par groupes de quatre. Il s'agit de conduits en plâtre de diamètres variables qui traversent les murs et se terminent, dans les angles des pièces, par des sortes de plates-formes creuses. Nous proposons de les interpréter comme

un système permettant à un animal apprivoisé ou dressé de guetter et de chasser les rats et les souris qui s'attaquaient aux produits (céréales, farine, etc.) entreposés dans les arrière-boutiques. Nous avançons l'hypothèse de l'utilisation de mangoustes pour accomplir cette tâche.

MOTS-CLÉS

Mari,
souk,
arrière-boutique,
mur perforé,
conduit en plâtre,
plate-forme,
animal dressé,
mangouste,
rongeur,
grain.

ENIGMATIC PIPES IN MARI, AN INTERPRETATION: LET PASS THROUGH THE WALLS RODENT-HUNTING ANIMALS, LIKE MONGOOSES

In 1999 and 2000, the excavations of Mari brought to light, in the so-called "souk" area, curious installations connecting the rooms of the shops to each other in groups of four. These are plaster pipes of varying diameters which cross the walls and end, in the corners of the rooms, in sorts of hollow platforms. We propose to interpret them as a system allowing a tamed or trained animal to watch for and hunt rats and mice that attacked products (cereals, flour, etc.) stored in stockrooms. We hypothesize the use of mongooses to accomplish this task.

KEYWORDS

Mari,
souk,
stockroom,
perforated wall,
plaster pipe,
platform,
trained animal,
mongoose,
rodent,
grain.

Les découvertes successives, en 1999 puis en 2000 [1], de deux installations de conduits en *djuss* (plâtre) traversant des murs avaient rendus perplexes les fouilleurs de Mari. Jean-Claude Margueron, directeur de la mission, écrivit : « La raison de cet aménagement, à mon avis tout à fait nouveau dans l'histoire de l'archéologie du Proche-Orient, n'apparaît pas encore clairement » [2].

Dès leur mise au jour, il m'avait semblé que ces conduits de forme très particulière pouvaient être en rapport avec des animaux que l'on aurait voulu faire passer d'une pièce à l'autre. Ayant par la suite approfondi la question, il m'a paru approprié de présenter cette hypothèse [3] dans la revue *Archimède, Archéologie et histoire ancienne*, comme exemple d'une interaction entre les besoins des humains et les capacités de certains animaux.

Puisqu'aucun aménagement comparable n'a été signalé jusqu'ici, il m'a semblé utile d'en faire une publication détaillée [4]. Elle est possible grâce aux descriptions de l'inventeur, Jean-Yves Monchambert [5], et aux relevés restés inédits effectués par les architectes Arnaud Misse et Lucia Blanco. Avant d'entrer dans les détails, nous allons examiner les circonstances des découvertes.

LES FOUILLES DU QUARTIER DIT « DU SOUK » DE MARI ET LA DÉCOUVERTE DES INSTALLATIONS EN PLÂTRE

LES RÉSULTATS DES PREMIÈRES FOUILLES D'ANDRÉ PARROT (1934-1936) ET LEUR INTERPRÉTATION

Le site de Mari est un vaste tell situé en Syrie, dans la vallée de l'Euphrate, non loin de la frontière actuelle avec l'Irak. C'est dans la partie ouest du tell qu'André Parrot a ouvert en 1934 un premier grand chantier de fouilles (fig. 1).

Dans la partie entourée de tirets rouges sur le plan, il a mis au jour une portion d'enceinte à l'ouest, le temple d'Ishtar, des tombes et une zone d'habitat à l'est, englobant le secteur qui nous intéresse, marqué en rouge sur le plan.

Un plan de ce secteur, appelé « quartier résidentiel », a été dressé par Paul François en 1935 (fig. 2). Les édifices de l'état le plus récent (Ville III) sont représentés en noir et ceux du niveau inférieur, dit « présargonique » par André Parrot, en gris hachuré (Ville II). Le plan d'une grande maison d'habitation apparaît à l'est d'une large rue et, de l'autre côté de la rue, on distingue des unités plus petites accolées les unes aux autres. Celles qui seront étudiées plus loin sont colorisées en beige.

En 1936, André Parrot a poursuivi la fouille de ce quartier composé d'éléments accolés comprenant deux pièces en enfilade ouvrant sur un portique à piliers entourant un espace triangulaire probablement à ciel ouvert [6]. L'ensemble pouvait être interprété comme des boutiques (ou échoppes) munies d'arrière-boutiques (ou réserves), disposées autour d'une cour et formant un marché (ou « souk ») [7].

[1] MARGUERON 2015a, p. 66-67 ; MARGUERON 2015b, p. 98.

[2] MARGUERON 2015a, p. 67.

[3] Je souhaitais remercier ici Jean MARGUERON de m'avoir autorisée à présenter cette hypothèse. Il s'agit maintenant de remerciements posthumes puisqu'il nous a malheureusement quittés tout récemment, en avril 2023.

[4] Avec l'accord de Pascal BUTTERLIN, actuel directeur de la mission de Mari, que je remercie.

[5] Je remercie particulièrement Jean-Yves MONCHAMBERT

d'avoir accepté que je publie cet article en utilisant ses notes et croquis inédits, de l'avoir relu et de m'avoir fait d'intéressantes propositions afin de l'améliorer.

[6] Un nouveau plan a été publié plus tard : PARROT 1956, pl. IX.

[7] Voir MARGUERON 2004, p. 60 et p. 162 fig. 132 (perspective en vue plongeante du souk restituée plus tard par Nicolas Bresch).

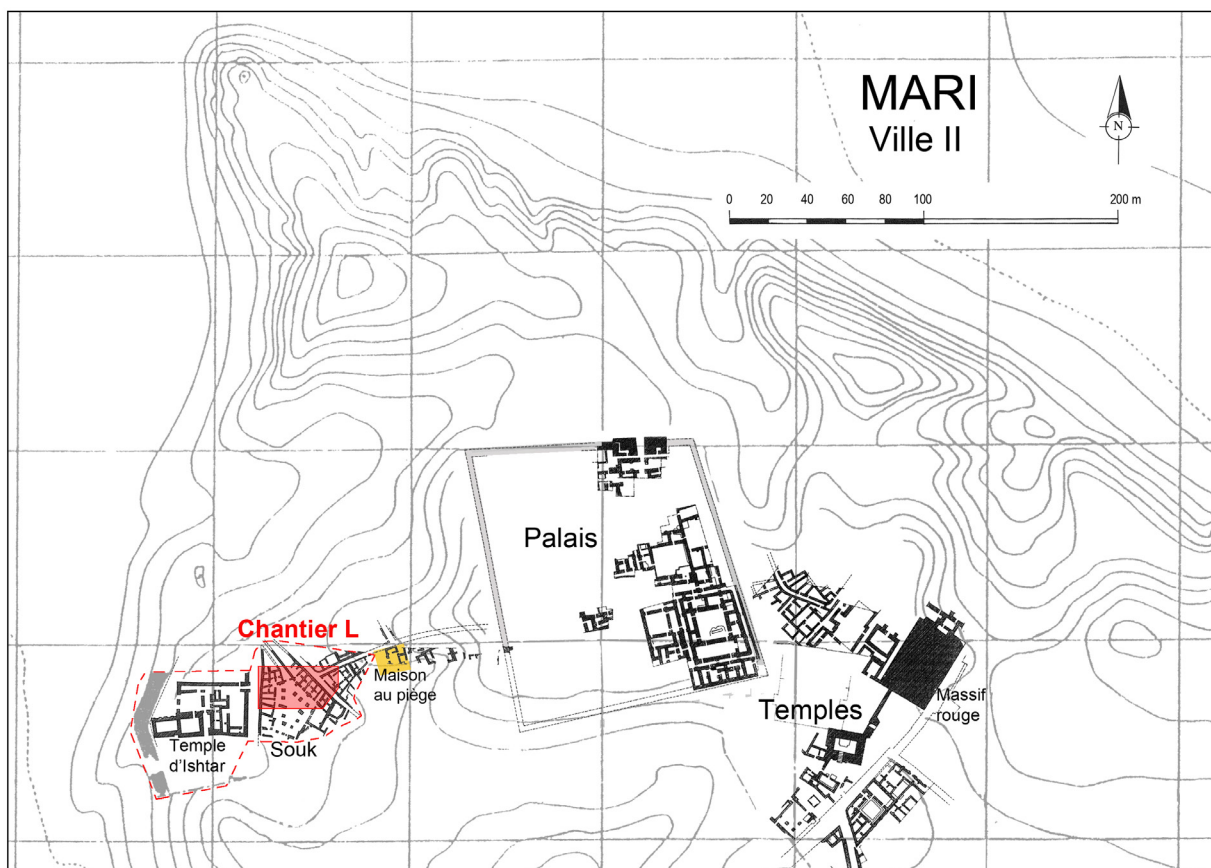


Figure 1 : plan de la Ville II de Mari montrant la localisation du « souk » et du « chantier L », à l'ouest. D'après Margueron 2013, p. 59, fig. 43 © Mission archéologique de Mari.

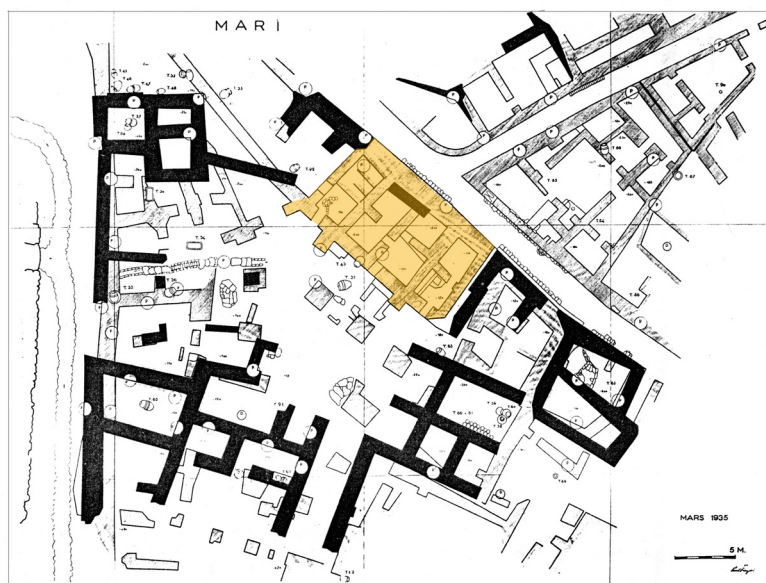


Figure 2 : plan du secteur dit « du quartier résidentiel » en 1935 et des boutiques étudiées en 1999 et 2000, en beige. Dessin : P. François (Parrot 1936, fig. 9) ; couleur ajoutée : F. Laroche-Traunecker.

LA REPRISE DES FOUILLES DU SOUK ET LA DÉCOUVERTE, EN 1999, DE CONDUITS EN PLÂTRE OU *DJUSS* [8]

Après soixante années d'érosion, l'état de dégradation des constructions en brique crue et de comblement des espaces dans la zone fouillée par André Parrot est visible sur une vue d'ensemble, où se trouve au centre la partie ré-ouverte en 1999 (**fig. 3**).



Figure 3 : vue d'ensemble des anciennes fouilles de Parrot et du secteur du souk à la reprise du sondage de 1999.
Photo : F. Laroche-Traunecker.

Il fallait d'abord enlever les remblais apportés par l'érosion dans les pièces afin de retrouver les contours des murs, leur plan et le niveau des fonds de fouilles anciennement atteints. Jean-Claude Margueron avait décidé d'explorer plus profondément ce secteur, appelé désormais « chantier L » (**fig. 1** : voir la partie en rouge), afin d'étudier le niveau de la Ville II (c. 2550-2300 av. J.-C. [9]) et le contact avec la Ville I (antérieure à 2700 av. J.-C.). Celle-ci, au niveau inférieur, devait être ensuite plus largement fouillée [10].

Au cours des premiers dégagements, Jean-Yves Monchambert a pu observer quatre « trous enduits de *jus* » [11] à l'intersection des murs d'une boutique du carré Y/50 (**fig. 4**).

[8] Le mot arabe « جص », qui signifie « plâtre », se prononce « *djouss* » et peut être transcrit également « *djuss* », « *juss* » ou « *jus* ». Le plâtre est fréquemment utilisé dans la région de Mari où les gisements de gypse sont nombreux.

[9] Datation par thermoluminescence au chantier L : 2550-2520 av. J.-C. (MARGUERON 2004, p. 557).

[10] MARGUERON 2015a, p. 66.

[11] Cette citation et les suivantes sont extraites des pages datées du 25 octobre et du 2 novembre 1999 du cahier de fouilles de Jean-Yves Monchambert.

Pour retrouver le prolongement et l'agencement de ces perforations, il a fait enlever deux assises de briques des murs situées au-dessus du plâtre (**fig. 5**). Le plan de l'installation apparaît alors : « une bouche de *jus* donne accès à deux conduits perpendiculaires l'un à l'autre qui traversent les murs. Ces conduits sont irréguliers et montent vers l'intérieur du mur depuis les parois extérieures. L'intérieur du quadrilatère formé par les conduits est rempli de fragments de *leben* [briques crues] et de terre » de même composition. L'inclinaison des bouches et des conduits était donnée par de la terre à briques tassée sur laquelle avaient été posées les installations en plâtre.

Ces observations sont intéressantes car elles permettent d'en déduire que les installations avaient été prévues dès la construction des boutiques. Il ne s'agit donc pas d'aménagements de locaux existants et leur fonction était déterminée à l'avance.

Au-dessous des bouches des conduits, les raccords entre les murs ne sont pas à angles droits, mais ont été remplis par des massifs de brique crue formant des pans coupés. Constitués de fragments de briques irrégulièrement liaisonnées avec les murs, ils servent de supports à des avancées de *djuss* prolongeant les bouches vers le bas, à l'intérieur des pièces (**fig. 5**).

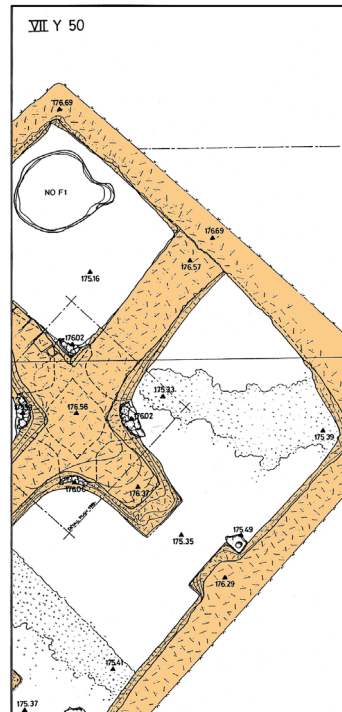


Figure 4 : plan des murs en brique et des installations *in situ* découvertes en 1999.
Relevé : A. Misse, © Mission archéologique de Mari ; couleur : F. Laroche-Traunecker.

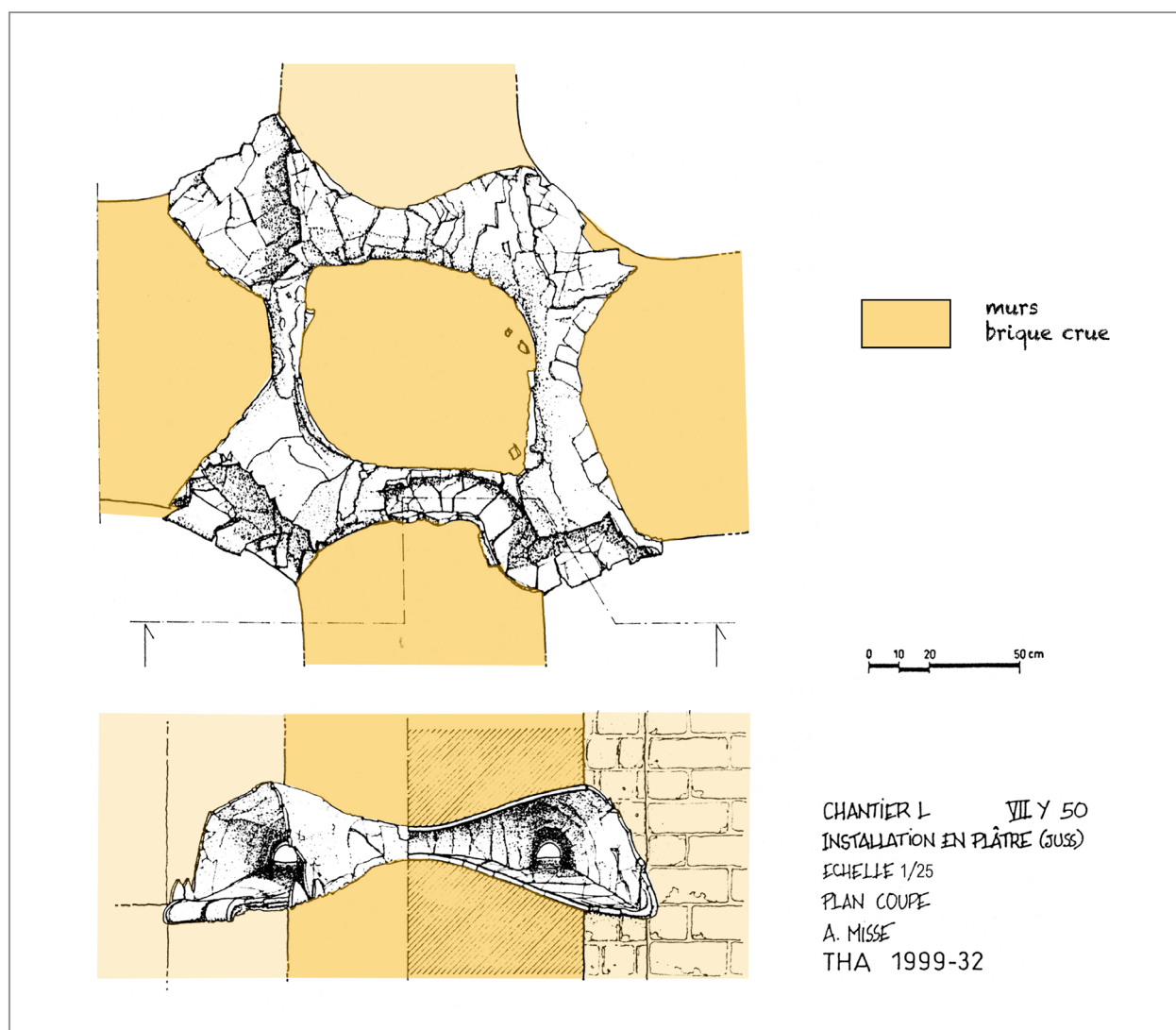


Figure 5 : plan et coupe de l'installation dégagée en 1999.
 Relevés et dessins : A. Misse, © Mission archéologique de
 Mari ; couleur ajoutée : F. Laroche-Traunecker.

Des altitudes (en mètres) ont été prises sur les conduits et dans les bouches pour calculer les différences de niveaux.

Conduit 1 : 176,10 ;	bouche 1 : 175,97 ;	différence : 0,13 m.
	bouche 2 : 176,00 ;	différence : 0,10 m.
Conduit 2 : 176,19 ;	bouche 2 : 176,00 ;	différence : 0,19 m.
	bouche 3 : 176,05 ;	différence : 0,24 m.
Conduit 3 : 176,18 ;	bouche 3 : 176,05 ;	différence : 0,23 m.
	bouche 4 : 176,00 ;	différence : 0,18 m.
Conduit 4 : 176,18 ;	bouche 4 : 176,00 ;	différence : 0,18 m.
	bouche 1 : 175,97 ;	différence : 0,21 m.

Un sol enduit a été atteint à l'altitude 175,33 m, c'est-à-dire à 0,69 m au-dessous de la bouche la plus proche (fig. 4).

Les installations, conduits et bouches, sont recouvertes de plusieurs couches de *djuss* superposées, d'épaisseurs inégales, mesurées en centimètres : « La partie supérieure des conduits est constituée de fines couches irrégulières de *djuss*, d'une épaisseur moyenne de 0,3 cm, atteignant une épaisseur totale d'environ 1 cm. »

Bouche 1 : 2 couches irrégulières, total 5 cm, prolongées par un rebord arrondi épais de 4 cm.
 Bouche 2 : 3 couches de 1,2 + 1,2 + 1,6 = 4 cm.
 Bouche 3 : 3 couches de 2,5 + 1,5 + 0,5 = 4,5 cm.
 Bouche 4 : 3 couches très irrégulières, au total 3 à 6 cm.

Notons une observation importante sur laquelle nous reviendrons plus loin : « une fine pellicule de bitume est visible sur une bonne partie de la surface d'une bouche, ainsi que dans les conduits 1 et 4 ». Le rapport se termine ainsi : « La destination de ces conduits reste inconnue ».

LA CAMPAGNE DE 2000 ET LA DÉCOUVERTE D'UNE SECONDE INSTALLATION DE CONDUITS S'OUVRANT SUR QUATRE CUVETTES EN PLÂTRE

Les fouilles du souk ont été reprises en 2000 par Jean-François Jet [12]. Ayant retrouvé les emplacements de toutes les portes des boutiques, il a pu mettre en évidence leur fonctionnement par groupes de deux ou quatre pièces. Dans la boutique voisine de celle où avait été découverte la première installation, des bouches en *djuss* sont apparues selon la même disposition : au centre, au croisement des deux murs (fig. 6) [13].

Alors que les conduits de la première installation, protégés par les assises du mur conservées au-dessus, étaient en bon état, ceux de la seconde installation avaient été en grande partie détruits par des aménagements et des fosses de sépultures creusées ultérieurement. En revanche, dans les parties inférieures des angles des pièces, les prolongements des bouches étaient tous les quatre en assez bon état (fig. 7).

Il ne s'agissait plus de surfaces triangulaires légèrement en pente, comme ce qui subsistait de la première installation, mais de sortes de larges cuvettes en plâtre posées sur des plates-formes en brique crue. Ces installations creuses à fond plat, aux rebords arrondis, sont de forme ovoïde plutôt que circulaire. Les dimensions des deux les mieux conservées sont de 1,20 m sur 1 m et 1,20 m sur 0,80 m. Les deux autres, incomplètes, paraissent plus petites.

Comme précédemment, les parois des conduits et les bouches étaient constituées de deux ou trois couches de *djuss* de 0,5 cm d'épaisseur avec des traces de bitume. Dans les angles des pièces, les conduits s'élargissent, les couches s'épaississent (2 à 4 cm) et les fonds des cuvettes pouvaient atteindre 20 à 25 cm d'épaisseur. La hauteur des rebords, moins épais et moins bien conservés, est inférieure à 20 cm. Le sol a été atteint à 175,53 m d'altitude, ce qui fait une différence de niveau de 0,54 m par rapport à celui du fond d'une cuvette, à 176,07 m (fig. 8).

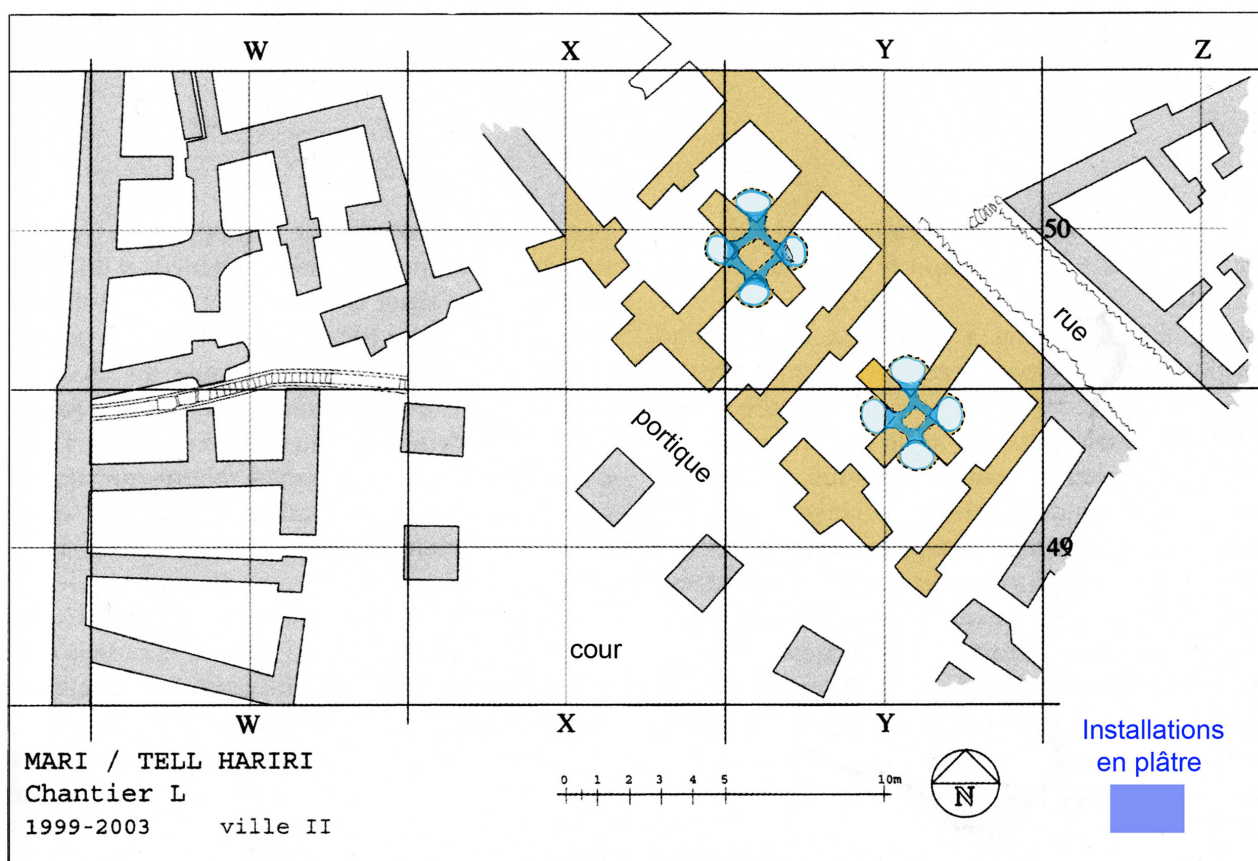


Figure 6 : plan schématique des boutiques du chantier L après les fouilles de 1999 et 2000, avec restitution des conduits traversant les murs et se terminant par des cuvettes.

Dessin : E. Devaux (Margueron 2004, p.161 fig. 131b) ;

DAO : F. Laroche-Traunecker.

[12] Les descriptions qui suivent sont issues des notes et croquis de son cahier de fouilles (du 2 au 4 octobre 2000). Les travaux sont mentionnés dans MARGUERON

2015b, p. 98.

[13] Plans dans MARGUERON 2015a, p. 67 fig. 17 et MARGUERON 2004, p. 161 fig.131b.

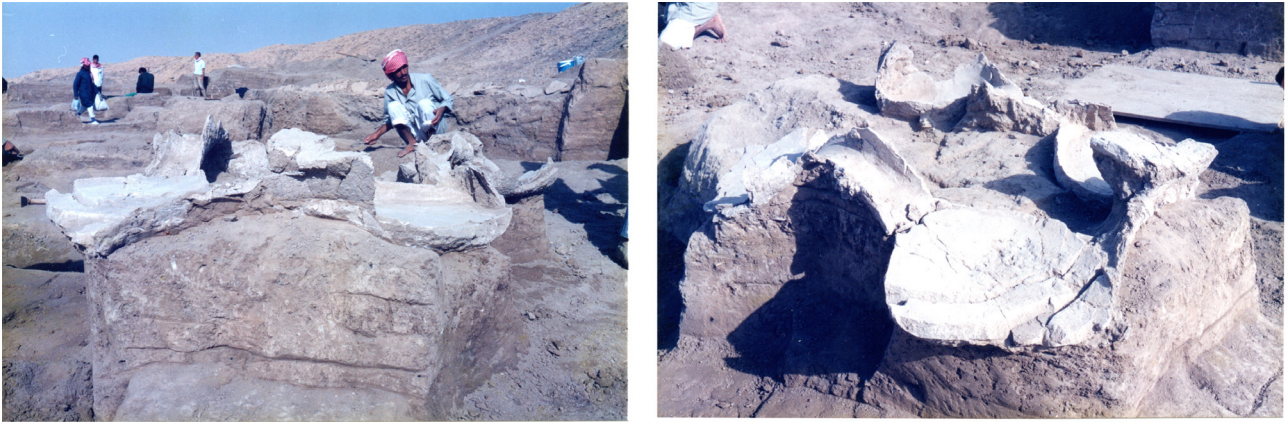


Figure 7 : vues des conduits et des cuvettes en *djuss* découverts en 2000, *in situ*.
Photos : F. Laroche-Traunecker.

Cette nouvelle installation en *djuss* a été entièrement dégagée des briques des murs afin d'en faciliter l'observation et les relevés (**fig. 8**). La moitié du dispositif a ensuite été déposée sur un grand support en bois et transportée dans un magasin de la maison de fouilles afin d'y être conservée pour étude [14].

Grâce aux données complémentaires des deux installations, il est possible d'en proposer une restitution complète (**fig. 9**). Notons que la limite supérieure de deux bouches après leur jonction n'était nulle part conservée.

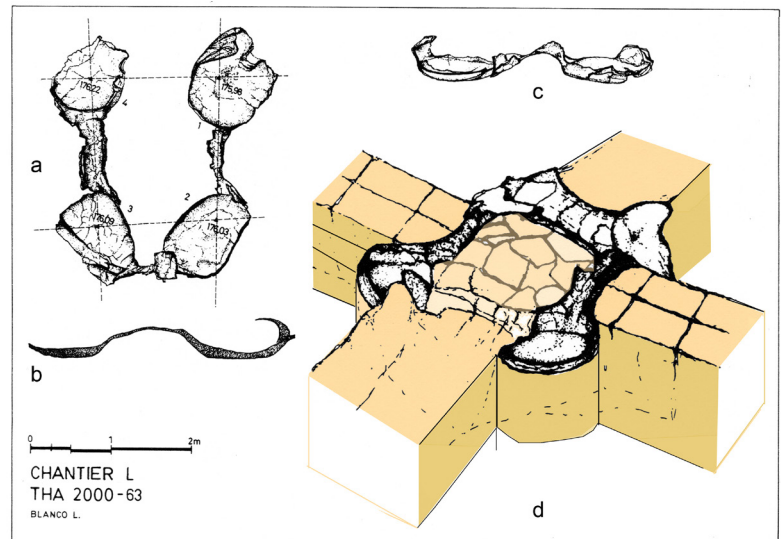


Figure 8 : plan, coupe, élévation et perspective de l'installation dégagée en 2000.
Relevés et dessins : L. Blanco, © Mission archéologique de Mari ; DAO : F. Laroche-Traunecker.

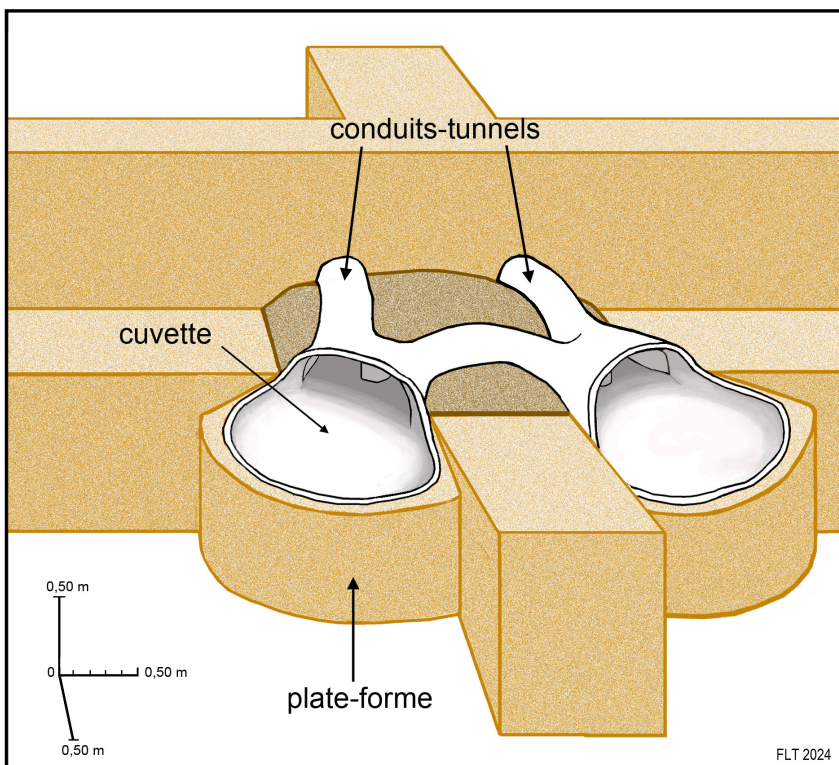


Figure 9 : Restitution des murs, des bouches et des cuvettes en plâtre.
Croquis : F. Laroche-Traunecker.

[14] La maison ayant été pillée par Daech, il est fort probable qu'il n'en reste plus rien.

LES DIVERSES INTERPRÉTATIONS DES INSTALLATIONS

PREMIÈRES HYPOTHÈSES

En apercevant les bouches des premiers conduits, ressemblant à des tuyaux, leur utilisation pour faire passer du liquide est venue naturellement à l'esprit. Mais après avoir découvert qu'ils remontaient à l'intérieur des murs, le passage de liquide n'était plus envisageable. Les conduits pouvaient servir à laisser passer de l'air dans les pièces situées à l'arrière des échoppes et fermées par des portes[15]. Leur utilisation comme cachots fut évoquée puis aussitôt rejetée étant donné l'inadéquation de cette fonction dans un quartier de boutiques.

L'hypothèse de passages pour de très petits animaux[16], fut également éliminée : pourquoi faciliter à des souris ou à des rats l'accès à des magasins où ils pourraient trouver et consommer des denrées alimentaires ? L'idée paraissait absurde en effet.

Finalement, une explication « en rapport avec une installation artisanale qui reste à définir » semblait plus raisonnable[17].

L'HYPOTHÈSE D'UN ANIMAL PRÉDATEUR DE NUISIBLES

Une exposition sur les rats s'est tenue au musée zoologique de Strasbourg en 2000[18]. Des animaux vivants de toutes sortes étaient présentés dans des environnements divers. Une mangouste y figurait en tant que prédateur de rats. Apprenant par la notice que cet animal était apprécié dans l'Antiquité et parfois apprivoisé pour chasser également les serpents et les scorpions dans les habitations, j'ai tout de suite pensé au souk de Mari.

Les conduits pouvaient en effet permettre à des mangoustes, ou à d'autres animaux remplissant les mêmes fonctions, de passer d'une pièce à l'autre pour chasser les rats ou les souris. Les cuvettes sur les plates-formes constituaient des postes de guet commodes pour repérer les nuisibles (fig. 10).

Plusieurs arguments techniques étayent cette hypothèse :

- 1 - *La présence de bitume.*

Nous avons remarqué plus haut que du bitume avait été utilisé dans la construction des conduits. Ce produit étanche est généralement employé pour isoler des installations exposées à des liquides[19]. Comme nous l'avons vu, ceux-ci ne pouvaient pas remonter dans les conduits. Mais ils pouvaient s'y écouler s'ils avaient été versés dans leur partie la plus haute. Seuls des animaux, en faisant leurs besoins, pouvaient par là même souiller les conduits. Cela expliquerait pourquoi ils avaient été étanchéifiés par les constructeurs.

- 2 - *Le profil des conduits.*

Le fait de leur avoir donné cette forme arquée qui permet à de l'urine de s'écouler et aux crottes de ne pas boucher les tuyaux démontre bien que l'intention était de canaliser le tout vers les cuvettes.

- 3 - *Le grand nombre de restaurations.*

Comme on peut le voir sur une coupe (fig. 8b) le fond des cuvettes était beaucoup plus épais que celui des conduits et composé de plusieurs couches de plâtre superposées sur parfois plus de 20 cm. Ces restaurations successives fréquentes montrent que les cuvettes étaient abîmées par des agents destructeurs, ce qui corrobore leur utilisation par des animaux.

[15] Un conduit vertical découvert dans le palais de Mari avait déjà été interprété comme une installation de ventilation (PARROT 1958, p. 282 fig. 342 et pl. 16.4.). Également construit dans l'épaisseur du mur, son aspect est très différent : il s'agit d'un tuyau rectiligne remontant jusqu'au toit, constitué d'éléments cylindriques en terre cuite emboîtés les uns dans les autres. Sa constitution étant identique à celle des canalisations d'écoulement des eaux, il pourrait s'agir d'une descente de gouttière employée comme conduit de ventilation.

[16] Je l'avais avancée en pensant à la cage à souris de

mes enfants. Elle était équipée de tuyaux et d'accessoires en plastique permettant aux souris de monter, descendre, courir ou se cacher.

[17] MARGUERON 2015a, p. 67.

[18] Du 7 janvier au 25 juin : Revue ULP. Sciences de l'université de Strasbourg, juin 2000.

[19] Des couches de bitume ont été retrouvées dans des installations sanitaires ou des WC (MARGUERON 2008), par exemple dans la maison située de l'autre côté de la rue (*supra*, fig. 2).



Figure 10 : restitution de la mise en situation d'une mangouste observant un rat dans la réserve d'une boutique. Dessin : F. Laroche-Traunecker.

À QUELS ANIMAUX CES INSTALLATIONS POUVAIENT-ELLES ÊTRE DESTINÉES ?

LES ANIMAUX DONT LA PRÉSENCE EST ATTESTÉE EN MÉSOPOTAMIE D'APRÈS DES TEXTES [20] ET DES RESTES DE FAUNE

À propos du grand piège de Mari qu'elle a publié, Isabelle Weygand s'était déjà intéressée à divers animaux de la région : rongeurs, mustélidés, petits canidés, félidés ou viverridés [21]. Comme les dimensions du piège ne convenaient pas pour capturer de petits rongeurs ou de petits mustélidés, qui auraient pu s'enfuir par les fenêtres du piège, son étude s'est orientée vers les animaux de plus grande taille dont on avait retrouvé des restes de faune au Proche-Orient : gros rats, chats sauvages, caracal, martre, mangoustes et renard [22].

En revanche, pour nos installations en plâtre où devraient passer des animaux, seuls les plus petits pourraient convenir. Le diamètre maximum des conduits, d'une vingtaine de centimètres à l'ouverture des bouches, se réduit à l'intérieur des murs jusqu'à environ 8 cm [23]. Le passage d'un animal étant conditionné par la largeur de sa tête, les conduits seraient praticables pour de petits mustélidés, comme la belette, la fouine et éventuellement la martre, présentes au Levant et en Mésopotamie [24]. Il faut éliminer des animaux qui, d'après des textes de proverbes, resteraient coincés dans les tunnels : les félidés [25] et les canidés [26].

La famille des viverridés comprend des espèces de mangoustes de tailles fort différentes, allant de la petite mangouste indienne, de moins de cinquante centimètres de long avec la queue, à la mangouste

[20] Dans la thèse inédite de Véréne Chalendar, voir les textes sur les mangoustes, martres et belettes : CHALENDAR, à paraître.

[21] WEYGAND 1993, p. 332.

[22] Voir l'article d'Isabelle Weygand (WEYGAND 2024), *supra*, p. 51, 55-57 et fig. 3a (résultats présentés sous forme d'un tableau, incluant des mesures précises issues de HARRISON & BATES 1991).

[23] Mesure prise sur les relevés des installations

(fig. 5 et 8).

[24] ALBESSE *et al.* 2021, p. 285 fig. 5 ; HARRISON & BATES 1991, p. 126.

[25] CHALENDAR 2020, p. 362, n. 1893 : « un chat ne peut pas, contrairement à une mangouste, s'introduire dans un trou de serpent ».

[26] Proverbe babylonien : un chien reste coincé en voulant poursuivre une mangouste dans un tuyau de drainage (LEWIS & LLEWELLYN-JONES 2017, p. 386).

d'Égypte qui peut dépasser un mètre au total. La genette pouvait être encore plus grande [27]. La mangouste d'Égypte (*Herpestes ichneumon*) est attestée sur des sites du Levant [28] et l'indienne (*Herpestes auropunctatus*) en Mésopotamie, à Isin et Nippur [29]. Si la présence de mangoustes est ainsi assurée dans la plaine de l'Euphrate, elle n'a cependant pas été décelée sur le site de Mari, où seule une « mandibule symphyse » d'un « carnivore de petite taille », trouvée dans le secteur des temples, a été identifiée [30].

Des mesurées effectuées sur des crânes des deux espèces de mangoustes les plus proches de la région de Mari (4,91 cm pour l'*Herpestes ichneumon* et 2,85 cm pour l'*Herpestes auropunctatus* [31]), montrent clairement que même les têtes des mangoustes les plus grosses pouvaient aisément passer dans les conduits.

DES ARGUMENTS VENANT D'ÉGYPTE EN FAVEUR DE L'UTILISATION DE LA MANGOUSTE

Afin d'en savoir plus sur les mangoustes, une enquête plus large dans d'autres régions du Proche Orient, en particulier en Égypte, m'a paru nécessaire. Elle a fait l'objet d'un article à paraître, présentant différents aspects de l'animal [32]. La documentation sur les mangoustes est en effet beaucoup plus abondante en Égypte qu'en Mésopotamie. Elle apparaît non seulement dans des textes religieux – car la mangouste est souvent associée à des divinités ou représentée comme telle sous la forme d'une figurine – mais aussi sur les parois de tombes décrivant la vie du défunt. Ces représentations la montrent en train de participer à des chasses aux oiseaux, en compagnie de genettes à l'Ancien Empire (III^e millénaire) et de chats à partir du Moyen Empire, qui remplacent la genette au Nouvel Empire (II^e millénaire) [33]. Dans certains cas, un homme tient la mangouste par la queue ou la promène en laisse, attachée par un collier

comme un chien [34]. Même si la mangouste n'était pas domestiquée, elle était du moins apprivoisée ou dressée.

Dans d'autres régions, la mangouste était admise à l'intérieur des habitations pour chasser les serpents.

Étant donné son comportement à la fois sociable et curieux, il ne serait pas étonnant que les commerçants de Mari l'aient introduite dans leurs boutiques et dressée à chasser les rongeurs (fig. 10).

CONCLUSION : L'EXISTENCE DE CE DISPOSITIF PERFECTIONNÉ NE POURRAIT-IL PAS PERMETTRE D'IDENTIFIER D'AUTRES AMÉNAGEMENTS CONÇUS POUR DES ANIMAUX ?

Le dispositif que nous venons de voir est très perfectionné puisqu'il permet à un seul animal de surveiller quatre pièces à la fois, sans qu'il ne soit nécessaire d'ouvrir et fermer des portes pour le transporter d'une pièce à l'autre. On peut se demander s'il n'est pas l'aboutissement de diverses expériences préalables moins efficaces. Au début, on a pu effectuer des perforations rectilignes à travers les murs et constater que les animaux s'y isolaient et les rendaient inutilisables. Il fallait donc creuser des sortes de petits tunnels qui montent et redescendent dans l'épaisseur des murs, puis les enduire de plâtre, ce qui ne devait pas être aisé. Finalement, après de telles difficultés, il s'est probablement avéré plus pratique de construire l'installation en même temps que les murs.

Parallèlement, on a pu également concevoir des conduits de plus grands diamètres, ou de simples chatières, permettant de faire passer des animaux plus gros, comme des chats eux aussi chasseurs de rongeurs. De tels aménagements ont été découverts sur d'autres sites [35]. Les installations de Mari, bien conservées et plus perfectionnées, pourraient permettre de comprendre, par comparaison, d'éventuels vestiges du même genre restés non identifiés. ■

[27] Voir des mangoustes-ichneumons avec des genettes, plus grandes, chassant des oiseaux sur des reliefs de tombes de l'Ancien Empire en Égypte : LAROCHE-TRAUNECKER, à paraître.

[28] À Ougarit : VILA 2008, p. 170 tableau 1, p. 178 ; dans les milieux de steppes humides : ALBESSE *et al.* 2021, p. 286.

[29] À Isin : BOESSNECK 1977, pl. 18.4 et p. 126 ; BOESSNECK & KOKABI 1981, p. 146-147, 154 ; à Nippur : BOESSNECK & KOKABI 1993, p. 322 et pl. B-2:8 (époque néo-assyrienne).

[30] VILA 2015, p. 285.

[31] Mesures (ZB = largeur zygomatique) d'après HARRISON & BATES 1991, p. 142, p. 143 fig. 213, p. 146.

[32] On trouvera les résultats de cette étude dans un article beaucoup plus documenté sur la mangouste, qui complète celui-ci : LAROCHE-TRAUNECKER (à paraître).

[33] Voir l'étude de Sydney Aufrère sur la loutre, le chat, la genette et l'Ichneumon, accompagnée d'un catalogue d'une quarantaine de scènes où sont représentées des mangoustes Ichneumons et/ou des genettes (AUFRÈRE 1998).

[34] Sur les mangoustes apprivoisées représentées dans des mastabas de l'Ancien Empire, voir EVANS 2016, p. 220-222 et fig. 1 (mangouste en laisse) et p. 224 (mangoustes tenues par la queue).

[35] Par exemple dans l'Oasis de Bahariya, en Égypte, installations encore inédites (d'après une information orale de Frédéric Colin).

- ALBESSE, Moussab, CHAHOUD, Jwana, & VILA, Emmanuelle, 2021**, « L'histoire des relations entre l'homme et l'animal sur le littoral syrien et en Syrie occidentale du néolithique à l'âge du fer », dans Valérie MATOÏAN (éd.), *Ougarit, un anniversaire : Bilans et recherches en cours*, Ras Shamra-Ougarit 28, p. 273-298. Leuven – Paris – Bristol, Peeters Publishers. DOI : <https://doi.org/10.2307/j.ctv27vt4z3.16>).
- AUFÈRE, Sydney, 1998**, « La loutre, le chat, la genette et l'ichneumon, hôtes du fourré de papyrus : Présages, prédateurs des marécages et croyances funéraires », *Discussions in Egyptology* 41, p. 728, Oxford.
- BOESSNECK, Joachim, 1977**, « Tierknochenfunde aus Išān Bah' rīyāt (Isin) », dans Barthel HROUDA, *Isin - Isan Bahriyat 1. Die Ergebnisse der Ausgrabungen 1973-1974*. Bayerische Akademie der Wissenschaften, München, p. 11-135.
- BOESSNECK, Joachim & KOKABI, Mostefa, 1981**, « Tierknochenfunde in Halawa 1977 bis 1979 », dans Winfried ORTHMANN, *Halawa 1977 bis 1979 : Vorläufiger Bericht über die 1. bis 3. Grabungskampagne*, R. Habelt Verlag, Bonn, p. 89-104.
- BOESSNECK, Joachim & KOKABI, Mostefa, 1993**, « Tierknochenfunde aus Nippur : 14. Season », dans Richard ZETTLER (éd.), *NIPPUR III Kassite Buildings in Area WC-1, Oriental Institute Publications* 111, Chicago, p. 299-340 et pl. B-1, B-2.
- CHALENDAR, Véréne, à paraître**, *Les utilisations thérapeutiques de l'animal dans le corpus médical cunéiforme assyro-babylonien*, *Ancient Magic and Divination*.
- EVANS, Linda, 2016**, « Beasts and Beliefs at Beni Hassan: A Preliminary Report », *Journal of the American Research Center in Egypt* 52, Boston, New York, p. 219-229.
- HARRISON, David L. & BATES, Paul J. J., 1991**, *The Mammals of Arabia*, Harrison Zoological Museum Publications.
- LAROCHE-TRAUNECKER, Françoise, à paraître**, « The mongoose, a wild animal in natural, religious or domestic contexts », dans Laura BATTINI (éd.), *Thinking, Speaking, and Representing Animals in the Ancient Near East: New Perspectives from Texts and Images*, *Archaeopress Ancient Near Eastern Archaeological Series* 11, Oxford.
- LEWIS, Sian & LLEWELLYN-JONES, Lloyd, 2017**, *The Culture of Animals in Antiquity: A Sourcebook with Commentaries*, New York (Routledge).
- MARGUERON, Jean-Claude, 2004**, *Mari, métropole de l'Euphrate, au III^e et au début du II^e millénaire av. J.C.*, Paris, Picard & Éditions Recherches sur les Civilisations (ERC), p. 160-163, fig. 131-132.
- MARGUERON, Jean-Claude, 2013**, *Cités invisibles. La naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien. Approche archéologique*, Paris, Geuthner.
- MARGUERON, Jean-Claude, 2008**, « Notes d'architecture et d'archéologie orientales, 15, Installations hygiéniques ou artisanales ? », *Syria* 85, p. 175-222.
- MARGUERON, Jean-Claude, 2015a**, « Mari : rapport préliminaire sur la 35^e campagne (1999) », dans Jean-Claude MARGUERON, Olivier ROUAULT, Pascal BUTTERLIN & Pierre LOMBARD (éd.), *Akh Purattim 3, Les rives de l'Euphrate*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 51-76.
- MARGUERON, Jean-Claude, 2015b**, « Mari : rapport préliminaire sur la 36^e campagne (2000) », dans Jean-Claude MARGUERON, Olivier ROUAULT, Pascal BUTTERLIN & Pierre LOMBARD (éd.), *Akh Purattim 3, Les rives de l'Euphrate*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 77-109.
- PARROT, André, 1936**, « Les fouilles de Mari, deuxième campagne (hiver 1934-35) », *Syria* 17, p. 12-13, fig. 9.
- PARROT, André, 1956**, *Mission Archéologique de Mari, vol. 1, Le temple d'Ishtar*, Institut français d'archéologie de Beyrouth, BAH 56, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- PARROT, André, 1958**, *Mission Archéologique de Mari, vol. 2, Le Palais*, Institut français d'archéologie de Beyrouth, BAH 58, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- VILA, Emmanuelle, 2008**, « L'économie alimentaire carnée et le monde animal. Analyse préliminaire des restes osseux de mammifères (Ras Shamra) », dans Yves CALVET & Marguerite YON, *Ras Shamra-Ougarit au Bronze Moyen et au Bronze Récent*, TMO 47, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon.
- VILA, Emmanuelle, 2015**, « Note préliminaire sur la faune de Mari », dans Jean-Claude MARGUERON, Olivier ROUAULT, Pascal BUTTERLIN & Pierre LOMBARD (éd.), *Akh Purattim 3, Les rives de l'Euphrate*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 285-295.
- WEYGAND, Isabelle, 1993**, « Un piège à Mari », *MARI* 7. Paris, Éditions Recherches sur les Civilisations, p. 329-337.
- WEYGAND, Isabelle, 2024**, « Hypothèses sur le fonctionnement des pièges et sur la nature des animaux capturés à Mari ainsi que dans d'autres sites du Proche-Orient, du Moyen-Orient et de la Méditerranée orientale depuis l'âge du Bronze jusqu'à l'époque médiévale », *Archimède* 11, p. 41-60.